

E kani muana-koda kutoki ko, kue sambilanga khimba nzala!

— *E Malolo! e ngiel' e!*

E muana mam' e! e ngiel' e!

— Oh! au loin (?)! o la tranche du pédoncule de palmier
(qu'on coupe pour soutirer du vin de palme)!

O l'enfant de (sa) mère!

— Oh! au loin! *e ngiel' e!*

O Tsakala le fils de sa mère! hélas!

— Oh! au loin!...

O le jour où il sortira des épreuves,

(je lui donnerai) bien dix nattes!

— Oh! au loin!...

O Tsakala le fils de sa mère!

— Oh! au loin!...

O tu ne cuis pas même une écuelle (de nourriture),

(tu ne fais) que te plaindre de faim à un khimba!

— Oh! au loin!...

O l'enfant de sa mère!...

C'est ainsi que la fiancée pleure celui qu'elle aime et qui s'en est allé au loin (*dioba kiandi kiyénda kudi ndaku*), c'est-à-dire chez les Bakhimba. Même si les réunions de la secte ont lieu à proximité du village où elle habite, elle ne reconnaîtra pas son amant avant qu'un long temps ne soit écoulé. Mais elle lui tressera des nattes et se mettra à équarrir un petit bloc de *lukunga* dont elle fera son *tukula*, et, au retour de son amoureux, elle crachera gentiment le fard rouge sur la belle tête et les membres vigoureux de son grand garçon.

« Zimvila », clans de la Secte.

Une autre série de *bikuma* a trait aux diverses branches de la Société secrète, aux *zimvila* ou clans des Bakhimba.

Kuma ou *zimvila* entendu dans la région de Tsinga Masisa :

Baku Nganga,

*Baku dibákula *nguila,*

**ziphuemvemve (zi Thafu Maluangu)!*

Bula nkiendo,
bulumuna tuvi ku banda nlangu.
Tsumu Dionga,
Mazayanga, uzáya di ngana uzáya diaku.
Numbu Nzinga,
nyandi uzíngila ku Luangu,
dimánga kuenda, dimága kuiza.
Koka-nkombe,
*(ukóka *nguila yoso) :*
thumbu nsioni(a), uza-kundiata.
Mayoka-nlaku,
bayóka nlaku bayénda kuau.

Baku Nganga,
 qui a trouvé les générations (ou les mystères);
 ces niais de *Thafu Maluangu!*
 Faire des ordures,
 laisser tomber les ordures en aval de la rivière.
Tsumu Dionga (dionga = lance),
 le Sait-tout, qui connaît l'affaire d'autrui et connaît la tienne.
Numbu Nzinga (zinga = durer [1]),
 celui qui est resté longtemps au Khimba,
 il (?) ne voulait pas aller, il ne voulait pas venir.
Koka-nkombe (koka = traîner),
 qui a traîné derrière soi tout le clan;
 la pousse de l'herbe à couvrir (qui dit) :
 tu viens marcher sur moi.
Mayoka-nlaku,
 ils ont incendié la méchante hutte et ils sont partis!

Le sens serait donc :

Baku est le père de la secte :
 c'est lui qui connaît tous les secrets,
 et les adeptes sont des niais.
Tsumu Dionga, la Lance aiguë
 (qui transperce celui qui trahit son secret),
 connaît le cœur de tous
 (et leur apprend à tous les mêmes leçons).

[1] Ou, d'après une autre version : *Nzinga*, de *zinga*, envelopper (v. p. 114). Cf. *Mayombsche Namen*, sous ce nom.

Numbu Nzinga est partisan de l'épreuve prolongée (et garde ses secrets pour lui-même).

Koka-nkombe (comme son nom semble l'indiquer)

a toute une traînée d'aspirants,

(mais si tu ne reconnais pas le chef

il se met en colère comme l'herbe acérée qui blesse au pied).

Mayoka-nlaku, l'incendiaire,

laisse les Bakhimba mettre le feu à leur hutte et s'en aller.

Je reconnais volontiers que cette exégèse n'est pas très claire. Mais le texte kiyombe, comme c'est le cas pour toutes ces formules hiératiques, ne l'est pas davantage. Tirons-en du moins ce que nous pouvons.

D'après quelques-uns, il s'agit des quatre branches ou clans des Bakhimba, en même temps que de leurs *bikele* ou statuettes respectives de *Thafu Maluangu*. Par le fait même, *Numbu Nzinga*, le père d'un des neuf clans des Bakongo du Mayombe ⁽¹⁾, ou son homonyme, se trouve éliminé comme un intrus. Et voici les particularités de chaque groupe :

Baku Nganga a la priorité; il possède en effet le tout premier *Thafu*, dont les autres *bikele* ne seraient que des réincarnations; car *Baku* en est l'inventeur, le père et l'aîné ⁽²⁾.

Tsumu Dionga, c'est le *Thafu* qui tue impitoyablement les traîtres : celui qui révèle ses secrets (*basa* nguila*) est transpercé par la pointe affilée qui termine le socle de sa statuette, comme par une lance (*dionga*).

Koka-nkombe introduit un grand nombre d'adeptes dans les mystères du khimba; il y veille sur sa progéniture.

Chez *Mayoka-nlaku*, ou les *Bayoka-nlaku*, *Thafu* laisse

⁽¹⁾ Voir *Mayombsch Idioticon*, et *Mayombsche Namen*, ainsi que plus bas.

⁽²⁾ Notre *ntenda* s'appelle *Dibaku* à Kionzo. Cf. P. DE LODDER, *Onze Kongo*, III, p. 353. Chez BASTIAN (v. DE JONGHE, *o. c.*, p. 46), *Baku* est l'assistant du *Ntenda*.

brûler toutes les installations du khimba, au jour de la cérémonie finale.

Tout cela est en harmonie avec l'étymologie :

« *Baku* le Féticheur, ou *Dibaku*, solongo *Ebaku* (de la classe de substantifs *di- ma-*) : de *bakula*, trouver;

» *Tsumu Dionga* : *tsumu* est une lancette de jonc, p. ex. de *luzombe* ou de *dikukutu*, pour transpercer et lier par le haut les feuilles qui recouvrent le toit; *dionga* est la lance, qu'on retrouve dans les légendes et chez certains fétiches. En effet, le *kele ki Tsumu Dionga*, qui sert de lance, a le manche plus long que les statuètes de *Baku* et des autres ⁽¹⁾.

» *Koka-nkombe* : *koka*, traîner derrière soi; *nkombe* (pl. *min-kombe*) veut dire : courbe, chose courbée; aussi : membre viril, de là (?) progéniture.

» *Mayoka-nlaku* : qui met le feu au hangar; *ma-*, préfixe honorifique. »

Le *ntenda* de Khele m'a donné le morceau ci-dessus en différents *bikuma* plus courts ⁽²⁾ :

« *Dimánga kuenda, dimánga kuiza* »

s'applique à un des Bakhimba qui fait la sourde oreille ou se montre revêche à la leçon de danse.

« *Thumbu nsionia : uza-kundiata* »

est le symbole de quelqu'un qui se croit offensé, par exemple : de tel chef qui n'a pas eu l'occasion d'inviter les Bakhimba pour faire la danse dans son village. Cfr. l'énigme : *Sumbu kabútuka, ayi zingolo ziandi*, à peine vient-il de naître que déjà il se montre irrité. Les grandes herbes *nsioni* ne piquent guère; les jeunes pousses, par contre, meurtrissent le pied du marcheur.

Viennent ensuite les diverses dénominations de *Thafu* : *Baku Nganga, Baku dibákula *nguila*, etc...

(1) Voir Planche VII, n° 2.

(2) Voir la traduction plus haut.

Le même *ntenda* faisait de *Kiphuendende*, de *Mazayanga*, de *Numbu Nzinga*, des pères du Khimba: *Kiphuendende* : comme qui dirait : *phuendedele...*, *minu phuende kuama*, je reste..., je suis assis ici; de *vuanda* (?), être assis, rester.

Mazayanga = celui qui sait toujours tout.

Numbu Nzinga uzingila Mbumba ku tsi nomi..., qui a enveloppé (*zinga*) *Mbumba* de résine (qui dissimule parfois les *bilongo*, ingrédients, d'un fétiche), c'est-à-dire les secrets du khimba, « qui viennent de Dieu », sont bien gardés et meurent avec lui. C'est le *ndoki*, ensorceleur.

En matière de biens matériels ou de pouvoirs mystérieux, il faut qu'on soit prêt à en faire participer autrui. L'égoïsme est un crime. Celui qui refuse à autrui un morceau de viande, ou une banane, par exemple, sera malmené par les *ndoki*, ou tenté de devenir *ndoki* lui-même. C'est la raison pour laquelle le païen pratique l'altruisme, au moins dans une certaine mesure. C'est pour cela aussi qu'il jette les reliefs et restes des repas derrière la case, de sorte que personne ne puisse le soupçonner d'avoir fait bonne chère en son particulier, sans inviter les voisins et amis. Car le manque de charité, l'avarice, provoque les jalousies des ensorceleurs. Or, un *ntenda* de la secte de *Numbu Nzinga*, dit-on, n'enseigne pas gratuitement ses adeptes : ce qui est déjà suspect. Comme sorcier, il peut même être possédé par *Mbumba* dans l'eau (*tutukila Mbumba ku tsi nlangu*), et il ne transmet tous les secrets à son successeur qu'à condition que celui-ci devienne *ndoki* comme lui et le paie grassement. Dans nulle secte d'ailleurs on n'est passé maître, à moins de prouver son savoir-faire en sorcellerie.

... Voilà quelques-uns des secrets qu'il me fut donné de surprendre à Khele, la terre classique des Bakhimba; mais tous les profanes étaient tenus à distance et... on m'imposa un secret perpétuel. (Seul le pouvoir magique des grands féticheurs Bakhimba d'antan, auxquels il est fait

allusion ci-dessus, me fut révélé dans une autre région.) Malheureusement le *ntenda*, conscient peut-être d'en avoir dit trop long, s'abstint de donner des explications plus étendues au sujet du terrible *Tsumu Dionga* et de *Mayokanlaku*. Il prétendit ne rien savoir de neuf non plus sur *Koba-nkombe* « *ukóka bana ba *tsiopo*, avec sa suite de jeunes initiés ».

A Phuka on connaît jusqu'à sept *bikele* de *Mbumba Luangu*, correspondant à sept *zimvila* de Bakhimba. Les voici: *Baku Nganga*, *Numbu Nzinga* et *Yalala Tsongo*; *Tsumu Dionga*, *Kiphuemvekele*, *Koka-nkombe* et *Mayokanlaku*.

Kiphuemvekele n'est qu'une variante de *Kiphuendende*. Nous avons fait connaissance avec les autres à Khele et ailleurs. Seul *Yalala Tsongo* est nouveau. Les Noirs de l'intérieur nomment ainsi les cataractes de Livingstone, dont on entend le grondement lointain à Mongodolo et à Kivula, quand le vent est propice.

Mon informateur prétend en outre que tous les *bikele* viennent de la région de Nsanda près de Kionzo ⁽¹⁾ et sont tombés du ciel. Celui qui connaît ces *zimvila* par cœur démontre par là qu'il a passé par la secte.

Le fragment suivant, que j'ai entendu à Khele, mentionne aussi les clans des Bakhimba. Il est chanté devant les candidats de Mbumba.

O Ntend' e!

... *O lundyúvudila yikèla *zimbuangu :*

kani u ntekolo Baku Nganga?

kani u ntekolo Tsumu Dionga?

kani u ntekolo Mazayanga,

uzáya di ngana uzáya diaku?

kani u ntekolo Numbu Nzinga?

kani u ntekolo Kiphuendende?

.

(1) Cf. R. P. DE LODDER, *Bakimba's te Kionzo* (Onze Kongo, III et IV), ainsi que la note, plus loin, sur *Baku* et le puits de *Mbumba*.

*Tàmba matu, tàmba *matsemve!*
*Mavambu matátimina mu *tsiopo,*
**sòmvila vambu ditúka *nguila,*
**muabu *nsimvua ukuza-*nimvanga,*
(mo' mu nzila ukuiza-yizilanga).
*Lengi kolo ditúka *nguila.*
*Ku tsongi a *nsefa kuna mambu,*
*ku kolo di *nsefa kuna mambu.*

.....
Te! te Baluangu!
*Lemvula Kongo, *zimvura Thafu.*
*Baluangu, *luabu *kuatsi?*

Tous : *Zuerr! ou : *Tsiarr!
 Ou bien : *Baluangu, *tia...?*
 Tous : *Tiarr!

O Mystagogue!

... Tu m'as demandé que j'enseigne les Bakhimba.
 (Tu m'as demandé) si tu es un descendant de *Baku Nganga?*
 ou un descendant de *Tsumu Dionga?*
 ou un descendant de *Mazayanga,*
 qui connaît l'affaire d'autrui et connaît la tienne?
 ou un descendant de *Numbu Nzinga?*
 ou un descendant de *Kiphuendende?*

.....
 Prête l'oreille et écoute!

Des différents chemins qui se rejoignent au khimba,
 montre l'embranchement par où est venu le secret (de ton
 par ce chemin-là tu es venu, [clan)
 (par ce chemin-là tu es venu).

De la courge à fossette est venu le secret du clan.
 A l'extrémité du fouet c'est là à faire,
 au manche du fouet c'est là à faire.

(C'est-à-dire : la chose la plus pénible, c'est d'être battu
 par l'extrémité ou par le manche du *tsese*.)

Allons, allons, Bakhimba!

Voir mère *Kongo*, honorer *Thafu*,
 (puisque vous êtes maintenant de vrais Bakhimba).

Bakhimba, où êtes-vous?

— *Zuerr! nous voici!

Bakhimba, *tia...?

— *Tiarr!

Quoi qu'il en soit de cette diversité de noms pour les branches ou sectes du Khimba et les *Thafu* d'aspect multiple, la plupart s'en tiennent aux quatre principales, qu'ils présentent, d'après l'ancienneté, dans l'ordre suivant :

la plus ancienne : *Baku Nganga* (à Vungu, par exemple; ensuite : *Koka-nkombe* (dans tout le « *Kiñanga* » : Khele, Kongo Ndefi, etc.);

Tsumu Dionga (à Mbamba Khele, et jadis à Kangu, etc.);

Mayoka-nlaku (dans une partie de Vungu et ailleurs).

En quoi s'accordent ces quatre sectes de la Société secrète et en quoi se différencient-elles?... Il est certain que nos indigènes ne connaissent qu'un seul fétiche propre aux Bakhimba, le *Thafu Maluangu*; de plus, les différentes écoles s'accordent généralement, par tout le Mayombe et au delà, pour les rites de l'initiation, les croyances, etc... Voilà l'unité du khimba. Cependant, chaque région semble relever d'une secte spéciale. Aussi, des usages et cérémonies décrits dans cet ouvrage, il peut y en avoir de propres à telle secte ou à telle autre ⁽¹⁾: de même les leçons et les chants peuvent varier d'après les *mvila* ou les *kele* respectifs...

On peut comparer ces différents clans ou statuettes des Bakhimba aux *zimvila*, sous-tribus de nos *Bakongo* du Mayombe, dont nous avons parlé ailleurs. Appartenant toutes à la même grande famille dont l'aîné et le chef fut le Roi *Makaba*, elles se subdivisent, d'après la tradition pour ainsi dire unanime, en neuf *ngudi*, mères, ou *zimvila*, clans, dont l'un plus ancien que l'autre, qui tous se nomment d'après les premiers ancêtres : *Makaba*, *Nanga*, *Phudi Nzinga*, etc. Or le Noir (soit langage imagé, soit conviction intime, disons plutôt : tout naturellement) pense et parle souvent de la divinité, des esprits, des forces

(1) Voir, par exemple, les cérémonies de sortie.

de la nature, des êtres inanimés..., comme d'êtres humains ayant leur personnalité, leur famille, leur descendance. Il en est ainsi des *minkisi*, esprits, fétiches, en général, et du *kele* de *Thafu Maluangu* l'Arc-en-ciel, en particulier.

Mais écoutons plutôt les explications ultérieures des indigènes sur les *zimvila* en question :

Baku Nganga est le fondateur du Khimba : c'est lui qui en a trouvé les secrets. Il possède la science de l'Arc-en-ciel, qu'il a découverte au *bulu di Mbumba*, le puits de *Mbumba*, quelque part dans le pays d'où viennent les ancêtres.

Koka-nkombe est un petit-fils de *Baku Nganga*. Lui aussi voulut s'initier au Khimba... On lui dit : Toi, que vas-tu faire? Il répondit : Au khimba je veillerai sur les miens comme un père sur ses enfants.

Tsumu Dionga descend de *Baku* par *Koka-nkombe*. On lui demanda: Ah! toi, que feras-tu? Il dit: Celui qui révèle mon secret (*bese *nguila*), je le transpercerai du manche de mon *Thafu* comme d'une lance;

Enfin *Mayoka-nlaku*, petit-fils de *Tsumu*, laisse se consumer le *divuala* avec tout ce qui s'y trouve.

En réalité *Baku Nganga* fut-il le premier féticheur qui eut des rapports avec l'esprit *Mbumba Luangu*? Il semble bien que c'est là la signification de la légende, et le rôle de *Baku* comme maître des Bakhimba à Kionzo et en d'autres régions, comme *Tsinga Miamba*, — ainsi que chez les Basolongo de Soyo : *Ebaku*, — me confirme dans cette conjecture.

En ce sens le khimba est donc une institution fétichiste, qui relève, du moins médiatement, d'un féticheur en chef. Cependant, au Mayombe, pour devenir féticheur d'un fétiche quelconque, ou simplement sorcier, il n'est nullement requis d'avoir été à l'école du *ntenda* ou de *Baku*; et je doute fort, d'accord avec le R. P. De Lodder (*l. c.*), qu'il

entre dans les attributions du mystagogue d'enseigner à faire des objets fétiches.

Quant au fameux « puits de *Mbumba* », on trouve quelque chose d'analogue dans l'origine de différents fétiches. Quoique, à l'heure actuelle, dans beaucoup de régions il n'y ait plus de véritables *ngudi-nganga*, féticheurs mères, qui sacrent les *nkisi*, néanmoins chaque fétiche, jeune ou vieux, a son histoire, souvent connue seulement de son « légal », le prêtre. Celui-ci est allé le prendre, par exemple, au fond de l'eau, où il demeura pendant neuf semaines de quatre jours. Ainsi, on montre encore dans la *Mbavu* un endroit profond, nommé *kiza ki Makuani*, et un autre *kiza*, celui de *Nsasi Khonde*, du nom des deux fétiches très puissants, dont l'esprit mère habitait là et donnait audience.

D'autres fois le *nganga* a trouvé son fétiche au fond de la grande forêt, où il est allé le prendre, soit pendant que lui, prêtre, dormait (*ku tsi tulu*), soit dans son *divuala*, son ermitage, pendant une syncope ou mort apparente (*fua ngambu*), ou encore au cours d'un ravissement extatique. En effet, nos gens pensent que, pendant le sommeil par exemple, l'homme peut se départager en un être double. C'est alors qu'il entre en relation avec les *bandoki*, qui lui révèlent les secrets du monde supra-naturel, ou, s'il est *nganga*, avec les mânes, avec les *nkisi* et les ensorceleurs. C'est aussi dans cet état que les *ndoki* trouvent moyen de malmener les *batu banana*, vulgaires mortels.

Mais n'anticipons pas sur la matière des chapitres relatifs aux Croyances.

CHAPITRE X.

LA LANGUE SECRÈTE.

Généralités. — Exercices de traduction : mots et phrases en kikhimba du Mayombe et de Soyo.

Le *kikhimba* n'est pas, comme le pensent même des Noirs non-initiés à la Secte, une langue étrangère..., une espèce de « français », mais une langue occulte indigène. En kikhimba elle s'appelle **kitsiopa*, de **tsiopa*, parler, comme *kituba*, le jargon commercial du Kasai, vient de *tuba*, parler (en Fiote).

Il y a lieu de distinguer le kikhimba *yombe* (qui me fut désigné sous ce nom par des Noirs) et le véritable kikhimba conventionnel ⁽¹⁾. Au kikhimba *yombe*, pris dans son ensemble, appartiennent les mots et les formes empruntés soit au langage courant, soit à la langue hiératique des féticheurs. Ainsi, la tournure et la syntaxe restent *yombe*; de même le système préfixal et la plupart des formes grammaticales: car un peuple d'illettrés surtout, ne saurait perdre ses caractéristiques linguistiques, au point de n'en laisser subsister des traces évidentes et nom-

(1) Pour le Kikongo, voir le *Dictionnaire Kikongo-Français et Français-Kikongo*, du R. P. BUTAYE, déjà cité; A. SEIDEL et I. STRUYF, *La Langue congolaise*, Gros, Paris, 1910; BENLEY, déjà cité.

Pour le Kiyombe, *Grammaire du Kiyombe*, par le R. P. L. DE CLERCQ, déjà cité; aussi *Mayombsch Idioticon*, etc.

Pour le domaine des langues bantoues, cf. TORREND, S. J., *A Comparative Grammar of the South-African Bantu-Languages*, Trübner, London, 1891; CARL MEINHOF, *Die moderne Sprachforschung in Africa*, Berlin, 1910; HESTERMANN, S. V. D., *Sprachen und Völker in Afrika (Anthropos, 1913)*; AUG. DE CLERCQ, *Inleiding tot de studie der Bantu-talen (Onze Kongo, IV, pp. 233 et suiv.)*, etc.

breuses dans sa langue occulte. Quant aux termes propres à la langue des féticheurs, il n'est pas toujours aisé de déterminer ce qui est ésotérique de ce qui n'est que profane, d'autant que ces mots rares et archaïques peuvent encore être défigurés en kikhimba. J'ajouterais même, en passant, qu'au point de vue linguistique cette langue sacrée n'est certes pas sans intérêt.

Les formes purement conventionnelles du kikhimba sont plus difficiles à déchiffrer. Non seulement elles offrent certaines divergences d'après les contrées, mais en outre, elles sont presque toutes plus ou moins arbitraires, et d'ailleurs très incomplètes. Puis, le vocabulaire est très pauvre. Il en résulte un parler misérable, suffisant à peine pour les besoins les plus ordinaires de la vie khimba, incapable de rendre (en kikhimba) d'autres concepts pourtant usuels, par exemple de Dieu, des espèces d'animaux, etc. Le sens des mots est souvent ambigu et approximatif, par exemple **diomva*, aller ou venir; **tefa*, manger ou boire; **niumva*, eau, pluie.

En kikhimba on aime à transformer les consonnes, surtout de la langue usuelle; on remplace *ki* par *tsi* (cfr., en kiwoyo, *ki*). En guise d'ornement on ajoute une finale : ainsi, la terminaison passive *-u*, ailleurs *-ua*, devient *-umu* ou *-umua*; un autre suffixe verbal favori, qui n'ajoute rien au sens, est *-asana*. A noter aussi : le copulatif *-a*, de, tombé en désuétude en notre dialecte de kiyombe, conservé le plus souvent en kikhimba; et encore : certaines formes particulières, comme *tefe*, dans la conjugaison des verbes; et les enclitiques *dene*, *dele*... Il ne sera pas difficile de surprendre quelque peu le secret de tout ce mécanisme, si l'on veut se reporter aux noms khimba ⁽¹⁾, aux dictons du chapitre précédent et à la liste plus étendue que nous donnons plus loin.

En parlant de la langue occulte du *Kimpasi*, le R. P. Van

(1) Voir p. 65.

Wing ⁽¹⁾ souligne, comme nous, la présence des archaïsmes : « c'est plutôt la langue de San-Salvador », dit-il, et l'insuffisance du vocabulaire. Il mentionne aussi le préfixe *tsi-* au lieu de *ki-*, et la suffixation de *-na* et (aux verbes) de *-anga* (qui est notre suffixe ordinaire de continuité).

On peut comparer ces procédés à ceux des « langues secrètes » dont on se sert parfois par plaisanterie, surtout entre jeunes gens, et qui consistent, par exemple, à retrancher tout ce qui suit la syllabe qui porte l'accent principal du mot, et à y suffixer *-nkisi*, — ou chez les Basolongo : *-tina* — : *tuàla bitebe*, apporte des bananes, devient ainsi : *tuànkisi bitenkisi*.

Une autre langue occulte, plus compliquée, consiste à intervertir l'ordre des syllabes, tout en gardant l'accent sur le même rang que dans le langage ordinaire. C'est le « *kiyonge* » du Mayombe (préfixe *ki-* + métathèse de *ngoyo*, toi), — le *lunima* des Basolongo (préf. *lu-* + *nima*, dos, derrière le parler qui commence par derrière), — le « *batuku* » du Kasai (du Kikongo *kutuba*, parler, donc : un *kituba* renversé), le *menelek* du Lingala, ou bien (en Lingala du Haut), le *Lisolongo* de *solola*, parler, conter, *lisolo*, conte) ⁽²⁾. Ainsi, en *kiyonge* on dit : *tonkie* pour *nkie-to*, femme, *lakaba* pour *ba-ka-la*, homme, *balukutu* pour *ba-ku-lu-tu*, aînés, *luzekamu* pour *ze-lu-mu-ka*, descendre, etc., sans tenir compte des préfixes syllabiques; pour les mots monosyllabiques on cherche un synonyme à deux syllabes, par exemple *kikombe* < *ki-mbe-ko*, pour *nzo*, hutte, maison.

Mais pourquoi la langue occulte des Bakhimba ?...

D'abord, je ne crois pas que les Noirs se posent cette

(1) *O. c.*, p. 96.

(2) Ce « parler » est connu un peu partout, même chez les Négrilles du Gabon. Mgr LE ROY, dans *Les Pygmées*, Mame, Tours (p. 118), en donne comme exemple le mot *takulu*, ou *kuluta*, pour *taluku*, tabac. En *menelek*, ou lingala renversé, les jeunes gens de Léopoldville disent, par exemple : *sika koso ngilina*, pour : *kasi soko nalingi...*, mais si j'aime...

question. C'est la coutume, c'est la volonté des ancêtres : cela leur suffit. « C'est un moyen d'échapper à la malveillance toujours en éveil des mauvais esprits », dit H. Galland ⁽¹⁾ après Reinach ⁽²⁾, et ils n'ont peut-être pas tort; ou « une sorte de tabouisme portant sur certains mots », dit-il encore après Cleve, et je pense que c'est plutôt cela.

Exercices de traduction.

La liste des mots et des phrases qui suit pourrait être complétée par les mots qui se retrouvent, marqués d'un astérisque, tout le long de notre étude, surtout dans les *zimvila* et *bikuma*, devises, dictons, chants, etc., des chapitres précédents ⁽³⁾ : c'est par des exercices analogues que les Bakhimba se familiarisent avec leur langue secrète, sans cependant faire la distinction que nous avons introduite, entre ce qu'il y a de kikhimba conventionnel et de kikhimba yombe ou archaïque.

Il importe de prononcer aussi vite que possible : plus on se presse, plus c'est beau!

(1) O. c. De même jadis, en Flandre, le « bargoensch », baragouin ou langue des voleurs, était un moyen d'échapper à la vigilance des hommes de la Loi; ou encore, le Sasahara, dont parle NIC. ADRIANI dans sa *Sangireesche Spraakkunst (Akademisch Proefschrift, Leiden, 1893, pp. 7 et 53)* et qui est une langue secrète usitée par les marins de Sangir (Oost-Indische Archipel), « opdat de geesten de plannen der varenden niet zullen afluisteren en die uit kwaadwilligheid verijdelen »: son vocabulaire comprend des périphrases, des mots archaïques, et des mots de la langue usuelle, mais défigurés.

(2) *Anthropos*, 1904, p. 241.

(3) Voir le vocabulaire alphabétique à la fin de ce volume.

Kikhimba du Mayombe :

Mbuamvi Tsafara, ndziàmua kitefa
ki(a) nziono.
Nimvisa matefa ma nziono.
Diàfa ndiebo (ou ndiebu).
Ndina-tefa bi(a) nziono.
Ziùtura kovo, tsithuamvi,
phuamvi a nziono.
Duenu ngofe, luzùtasana.
Diòmva kuabu ndziarisini.
Nimva kuabu.
Banimvini.
Ziàndana dene zava.

Luziàrasana, mbuamvi zitsana
ngofe.
Tsithuamvi !... Nziono.
Puruma ndiena-puruma.
Surufa.
Ndieka-tefa fuabuka.

Kingioni ki(a) nziono kiek-a-diru-
mua, ou ngioni i nziono yeka-
tefa dirumu.

Diòmva zava ndomvoro nziono.
Ndieka-tefa diòmva ko.
Tsiòpuka ndiebo kuabu safara
ki(a) nziono.
Duenu ngofe, tudiòmva tsiaduefo
ku ze le di(a) nziono;
ku lusamvara lu(a) nziata-mbu-
amvu, ou lu mbuamvu nziata;
kuabu matsiumva.
Ndziàmua mintsira yitèfa kin-
ziona.
Namua namua ! Tia ! Tia namua.
Mimphuiba mi(a) ndiebo;
mua-tomve ndietèfa tsinziono;

niumva; nlamvi(a) tsumva.
Yabu ngofe ingavi.

Ndziàmua minzimvu; bibufetere;

mandabula-niumva; mayile;
minsela-nsomve; zitsiobo;

minzuru. Ntsiefa !

Kikhimba de Soyo :

Mbuamvi N. nziàna kitefa kia
nziomo.
Tùfusa matefa ma nziomo.
Diàfa ngebo.
Ndina-tefa bia nziomo.
Zùtafesa kumua,
phuamvi a nziomo.
Duenu ngofe, luzùtafa.
Sàba kuabu ndomvere.
Sàba kuabu.
Basabidi.

Ziànda va zibu.

Luziàrasana, bambuamvi bangiofe.

Mbuamvi !... Nziomo nziò !
Zulumua izulumua.
Zulumua (nkadala).
Sianda isianda.
Sianda kofe.
Siefe ya nziomo...

Mbumva.

Sàba oku ndomvele nziomo.

Kinsaba ko (tia).

Dàfuka ngebo kuabu ziele kia
nziomo.

Benu bangiofe, tusàba kuetu
oku ntemv'a nziomo;
oku ntemv'a manziata (1);

omu malimvi.

Tùfesa nziomo mintsira itèfa
buama.

Tia ! Kia namua !

Minkuimva mia ngebo;

ntomve a nkumva;

niumva; defefa.

Yingofe ingavisi.

Tia kidomvele ko.

Tùfesa nziomo nzimvu; bulufufu;

mindamvila; nsadi;

minzuru. Ngeta.

(1) D'après BENTLEY, *op. cit.*, mbuamvu anjata, ou encore tungwa, voudrait dire : ancien khimba.

Kiyombe :

Français :

Phangi Tsakala, phàna kidia kiamà.

Tuàla madia mama.

Tàmbula ngeyo.

Ndieka-ndia biama.

Vùtula koko, khomba, phangi ama.

Benu boso, luvùtuka.

Yiza kua'ku ndidi.

Kuèsa kuaku.

Bizidi.

Kàla kuaku vava.

Zázamanu, bakhimba boso.

Phangi !... Minu (ou mono).

Bela ndimbela.

Bela.

Ndieka-mfua.

Ntim'ama weka-ntata.

Yiza vana khele minu.

Ndinkuenda ko (fiata).

Bòtuka ngeyo ku mbus'ama.

*Benu boso, tuènda kuetu
ku buala buama;
ku vata di pfumu vata;*

ku nsitu.

Phàna bitebe idià kuama.

Nana nana ! Fiata !

Zinguba ziaku;

fimalavu ndinuà kuama;

nlangu; (nlangi) tsunga.

Yiyoso imene.

Phàni manya; biyangidi;

zinzangi; zimbunzi;

mayaka; zitsafu;

mafubu. Nyinga.

Frère Tsakala, donne-moi mon manger.

Apporte mon manger.

Prends, toi.

Je vais manger ma ration.

Emporte là-bas, frère, mon frère.

Vous tous, retournez.

Viens ici où je suis.

Approchez-vous.

Ils sont venus.

Reste (assieds-toi) ici.

Assieds-toi à terre.

Mettez-vous en rang, tous les bakhimba.

Frère !... Moi, me voici.

Je suis malade.

Etre malade (de corps).

Je ineurs.

Mourir... (?)

Mon cœur me fait mal.

La tête.

Viens où je suis moi.

Je ne vais pas (non).

Allez vous-en vous, de derrière moi.

Vous tous, allons nous autres à mon village;

au village du chef de village;

au bois.

Donne-moi des bananes que je mange.

Non non ! Pas du tout !

Tes arachides;

un peu de vin de palme que je boive;

du vin de palme;

de l'eau; (une feuille de) tabac.

Il est tout fini.

Non je n'en ai plus.

Donne-moi du maïs; des patates douces;

des haricots; des ignames;

des racines de manioc; des safous;

des ananas. Oui.

Kikhimba du Mayombe :

Munifa; ntsiubuzi;

Nziâfa dele munguimvika,
Tefe fe fuabuka ? — Tefe fe fuabuka.

Tsiôpura khafa-duemva zaba.
Nziâmua themvukila kuabu ndum-
vira.

Ye-diafa madomve ma nziono
muabu tsiûmva.

Ndumvir'a ndebua u(a)nemua.
Masemve ma ndebo masûrufa.
Zimbuava zi mbuamvi zifuâbuka.
Tsisuni; bingiarumu.

Tsiôpura bingiarumu bi(a) ndebo
zava.

Bingiofu; bisesomo bi(a) bambua-
mvu.

Diomvere tsiopira kuabuna.
Lâbura muabu zubu.
Lâbura ndebo terete.

Lâbula ndebo.

Ndiomvere tsiopura niûmv'a nzio-
no;
tsiopura ndiru a nziono;
ndiru, mindiru.

Tsiôpuka zete, ndebo tsinguanda.
Ziâfa tsindebo memvo (ou nlua-
mvu)

muabu tsiotomo tsi(a) ndebo.
Sâfikisa lundziomve; lundemvo.
Beka-tsiengomo.
Diâfa dele ntsiûmva.

Somvura kinguamva.
Masemve ma ndiebo mabôfa.
Zuru ki mbuamvi !
Kafara; dilemve-lemve;
bikafara biniamvara.

Bemvo; ndziâmua bibemvo.
Nziâmua munguimvika, yetêfila
matefa ma nziono;
zesomo, bisesomo; tsafudu ou
kafutu.

Nziâmua ngiove, minguimvika;

Kikhimba de Soyo :

nkufu; mbefa;

kubuzi, bikubuzi.

Nziâta nemo nguivisa.

Siandidi? — Siandidi.

Kûfula.

Dâfula nkhafa zaba.

Ntûfesa nthemvo ku mbumva.

Isaba dafula ndefo ya nziono
omu nsimva.

Mbumv'a ngebo wanemua.

Nsemve mia ngebo miazûlumua.

Zindiamva zia mbuamvi ziasîanda.

Kinsinu; minsabula.

Dâfula minsabula mia ngebo zava.

Zinsadu; bisesomo bia bambuangu.

Sâbidi sofela kumua.

Lâbula muabu zibu.

Lâbula ngebo terete;

ali kunthabula.

Nsabidi la dafula niûmv'a nziono,

dafula mbifa nziono;

mbifa.

Dûfuka ngebo nsonsolo.

Ziâka kuabu luvemba

omu nkadal'a ngebo.

Pilumuna mundemva.

Beka-dafila.

Dinvu kinsinu.

Sofela kinguamva.

Zulu kia mbuamvi !

Nkafala;

minkafala miniamvata;

kadela, zikadela.

Nziâna nsubuzi yatêfa matefa
ma nziono;

nzalu, zinzalu; kafadu.

Nziâna ngiove, minguimva;

Kiyombe :

Français :

Mbizi; tsusu;
ngulu; khombo;
khuku, zikhuku.
Unzùba mbondo.
Fuidi? — Fuidi.
Vonda.
Bôtula mbua vava.
Umvàna tsese ku ntu.

Ndie-kuanga zingazi zياما
mu nsitu.
Ntu aku unene.
Matu maku mabéla.
Meso mandi mafuá.
Munu; matu.
Bôtula malu maku vava.

Mioko; meno mau.

Wele kamba kuakuna.
Tála mu tsi.
Tála kuaku kunkaka;
bika kuthala.
Leka kuaku.
Ndiele suba,

nená;
tuvi, matuvi.
Bôtuka, ngeyo munguala.
Tála kuaku phezo

mu nyitu aku.
Sika khoko; ndungu.
Beka-nkina.
Nángun'eti luimbu
(sol, tóla mbembo).
Tótula munguala.
Matu maku mabóla.
Vulu ki khimba!
Nlele;
mínlele mi wombo;
kaminza, zikaminza.
Ditumba; pháni matumba.
Phánika dilonga, idila
bidia biama;
zalu, bizatu; mbele.

Pháni mbazu, zikhuni;

De la viande; un poulet;
porc; cabri;
un poulet, des poulets.
Frappe-le du bâton.
Est-il mort? — Il est mort.
Tuer.
Enlève le chien d'ici.
Donne-lui du fouet sur la tête.

Je vais couper mes noix de palme
dans la forêt.
Ta grande tête. (Grosse tête!)
Tes oreilles sont malades. (Sourd!)
Ses yeux sont morts. (Aveugle!)
Bouche; jambes.
Enlève tes jambes d'ici.

Les bras; leurs dents.

Il est allé le dire là-bas.
Regarde à terre.
Regarde, toi, ailleurs;
ne me regarde pas.
Dors, toi.
Je vais enlever mon eau, uriner,

faire mon grand besoin;
excrément(s).
Va-t-en, toi profane.
Mets de la terre blanche, toi,

sur ton corps.
Bats le tamtam; le tambour long.
Ils se mettent à danser.
Entonne donc un chant.

Dis qui est le profane.
Tes oreilles sont pourries.
Imbécile de khimba!
Étoffe, pagne;
beaucoup d'étoffes;
chemise, des chemises.
Bulle (clou); donne-moi des bulles.
Donne-moi une assiette, que
je mange mon manger;
cuillère, des cuillères; couteau.

Donne-moi du feu, du bois de
chauffage;

Kikhimba du Mayombe :

nziàmua tsafudu a ndebo;
tsiotomo, ndiziàfa kuabu ndu-
mvil'a nziono; bitsiotomo.

Yabu tomve yetúfana kuabu
Mboma-mbuamvi.

Kuabu ntiufu yi nzuila (?).
Minzebo midomvoro kuabu safara.

Ndebo namua udomvoro muabu
tsisimva ?

Yabu tstovo i nziono idomvoro
kobu zere; tsiovo i buefo.

Ziàrasana, diomva ndiediomva.

Tatamua tsi(a) nziono;
ntsioba tsi(a) nziono mbuamvi
undénemo; nenemo.

Tsiphua-lamvi; tsinguana.

Dipua mbuamvi zi(a) buefo,
zi(a)nsafara.

Ndiena-tefa lemvura ko ma nguibi
va ngioni i nziono.

Dipua kundirumu.
Ziàfa-nlimvi, ndebo !

Tsiópula ðafa tsi(a) ndebua.
Duenu thíbasana, ludiòmva zaba.
Lèmvula ðizere ditúfana zava,
weka-tefa diomva zava zubu;

lundziomve kobu ntiufu.
Tudiòmva tsiaduefo kuabu mats-
mva.

Mabuemve kafe !

Mabuemve, phuamvi a nziono !

Tefere zinisini, tsindebua ?

Nzinisini.

Tefere pirimua ?

Ndipírumua, tsiphuamvi.

Mabuemve kafe !

A ntsiefa !

Kikhimba de Soyo :

nziàna kafadu a ngebo;
siotomo, ndiziàka ku mbumv'a
nziomo; zisiotomo.

Niumv'a nkadel'a nomve.
Kumua nsivu ndztono.
Minzebua miasabidi kuabu safara.

Nzebu'a kinguini.
Ngebo namua udomvora muabu
nsimva ?

Ye tsiomvo a nziomo idomvoro
oku ntemva; tsiomvo a duefo.

Ziàrasana, saba insaba.

Tatàma kia nziomo;
namu'a nziomo mbuamvi wansi-
bula; sibula.

Kimphua-lamvi; nsini.

Dipua mbuamvi zia duefo,
ziansafala.

Siefe (ou tsiemva) a nziomo k'ido-
mele ma nziolo ko.

Dipua kundirumu.

Kinsinu kia ngebo !
Dàfula..
Duenu bansada, lusàba ziamu.
Lèmvula nsavu...

nsavu va kinkafa;
nsavu yela-mvilimi;
nziomve kumua nsivu.
Tusàba kuebu mu nsimvu.

Tùfana kia matsiefe.
Tsiefe, kimphuamvi kia nziomo,
udomvele ?

Ngebo se udomvele ?

Uzúnuanga kuabuamvi, ngebua ?

Nzúnuanga.

Kiyombe :

Français :

phâni mbeli aku;
 budu, itûla kuna ntu ama;
 bibudu ou ziphu.
Ma malavu matûka ku
Mboma (malavu ma Pûtu).
Maza ma mundela phemba.
Kuna thama wombo.
Bilumbu biviokele ku mbusa.

Lumbu ki yono.
Nge nandi widi mu nzila ?

Ye nzo ama idi ku buala;
 nzo etu.
Kâla, kuiza inkuiza.
Tat'ama, ou siama;
 nguama nyandi umbûta;
 bûta.
Muana nketo; muana.
Bika bakhimba zietu,
 zinkaka.
Ndimmona ko ma mbote va ntim'
 ama.

Bika kutseva.
 (Bika) yoko, ngeyo !
 (Zibika) munu aku !
 Bôtula (ou kâtula) nkisi aku.
 Benu baya, luiza vava.
 Mõna thangu itûka vava,

weka-nkuenda va tsi;
 thangu va mbata;
 thangu yela-diama;
 ngonde kuna ndaku.
 Tuênda kuetu ku nsitu.
 Mavimpi omo ! (Mbote !)
 (Sol.) Siâla kiabiza.
 Mbote, khomb'ama !
 widi (mbote) ?
 Ngey'epi widi (mbote) ?
 Wilu, ngeyo ?
 Ndiwilu.
 Uwilu bene ?
 Nâiwilu bene, mua-khomba.
 Mavimpi omo !
 Ngeta !

donne-moi ton couteau;
 un couvre-chef, que je le mette
 sur ma tête; des chapeaux...
 Ce vin de palme qui vient de
 Boma (c.-à-d. du genièvre).
 Eau (de vie) de l'Européen blanc.
 Là (c'est) très loin.
 Des jours sont passés derrière
 (c.-à-d. : il y a longtemps).
 Le jour d'hier, ou : de demain.
 Qui es-tu là sur le chemin ?

Ma maison est au village;
 notre maison.
 Reste, je viens tout de suite.....
 Mon père;
 ma mère elle qui m'a engendré;
 engendrer.
 Une fille; un enfant.
 Non pas nos bakhimba,
 d'autres.
 Je ne vois pas de bonnes choses
 dans mon cœur (je suis triste).
 Mon cœur n'est pas bien.

Il ne faut pas rire de moi.
 Tais-toi !
 (Ferme) ta bouche !
 Enlève ton fétiche.
 Vous quatre, venez ici.
 Vois, le soleil est venu d'ici (à
 midi),
 il va maintenant à terre;
 le soleil au sommet (midi);
 le soleil va se coucher;
 la lune (est) là loin.
 Allons nous autres dans le bois.
 Adieu !
 Reste bien (bonjour, je pars).
 Bonjour, mon frère !
 tu es (bien) ?
 Toi aussi tu vas bien ?
 As-tu entendu, toi ?
 J'ai entendu.
 As-tu compris ?
 J'ai bien compris, petit frère.
 Adieu !
 Oui !

NUMÉRATION (1) :

*	**		
<i>ngofe</i>	<i>ngofi</i>	<i>mosi, kose...</i>	1
<i>ngiobe</i>	<i>ngiobi</i>	<i>wadi, kiote</i>	2
<i>thafu</i>	<i>nthafu</i>	<i>tatu</i>	3
<i>thibasane</i>	<i>minsada</i>	<i>ya, na...</i>	4
<i>thanangane</i>	<i>kasadakana</i>	<i>tanu</i>	5
<i>tsabasane</i>	<i>ntamu</i>	<i>sambanu</i>	6
<i>tsambasani</i>	<i>ntafu</i>	<i>tsambudi</i>	7
<i>ndanangane</i>	<i>lafu</i>	<i>dinana...</i>	8
<i>mawasane</i>	<i>nguinva</i>	<i>divua</i>	9
<i>khumangane</i>	<i>ndumva</i>	<i>dikumi...</i>	10
<i>khumangane ngiobe</i>		<i>maku-muadi, maku-mole...</i>	20
<i>khumangane thafu</i>		<i>maku-mctatu</i>	30
.....		

Il ne paraît pas que dans la Secte on ait besoin d'un vocabulaire beaucoup plus étendu. Il y a tant de choses qu'on peut exprimer par une circonlocution, et tant d'autres... qu'on n'a pas besoin de dire. Ainsi les Bakhimba n'ont pas de mot pour désigner la foudre et l'éclair. Quand il tonne, ils ont un sursaut d'effroi, qui est de précepte, après quoi ils disent très calmement : *bu-o! tsyorr!*... interjection dont ils se servent en mainte occurrence, par exemple quand ils heurtent une racine d'arbre.

Plus d'un lecteur se dira que le kikhimba manque de grandeur. Le plus souvent il s'agit de recevoir « *nziàmua*, donne-moi... » et de *tefa*, manger ou boire. Notez cependant que ce thème n'est nullement propre aux seuls Bakhimba! Le *ntenda* lui aussi leur en fait un reproche : **Duenu* **matefa* **luediomvoro* **kuabu* **Luamvu!* vous autres, vous n'êtes venus au khimba que pour manger et boire!

(1) Pour la mimique de la numération, voir *May. Idioticon*, sous le mot *tanga*.

CHAPITRE XI.

CROYANCES : DIEU ET LES GENIES TRANSCENDANTS.

L'Être suprême « Nzambi » et ses attributs. — Les Forces bienfaisantes de la nature : « Bikinda bi tsi ». — Les Esprits du sol : « Bakisi ba tsi ». — Le mânisme, base primitive du culte? — Découverte d'une pierre sacrée de « Mbenza » et consécration directe (« semuka »); consécration indirecte au « Nkisi tsi ». — Comment on jure par le « Nkisi tsi » et comment on se fait délier du serment (« loba ndefi »). — Divers « Nkisi tsi ».

Ce qui dans la doctrine ésotérique des Bakhimba nous intéresse le plus, c'est assurément leur croyance aux esprits. La secte, en effet, est une institution religieuse. Mais n'allez pas penser qu'un *ntenda* ou un *nganga* donnera jamais à ses adeptes un cours complet de religion. Non!... la méthode et la synthèse ne sont pas précisément leur fort. Ainsi que M^{gr} De Clercq l'a fait remarquer dans la préface de cette étude, toutes les notions qu'on trouve quelque peu ordonnées ici sont éparpillées chez les Noirs et à l'état latent, peut-on dire, dans leur âme nègre. Les croyances propres à la secte concordent d'ailleurs en tout point avec les idées courantes des non-khimba, dont elles ne sont qu'un complément ou une adaptation. Aussi bien, nous avons écouté, pour nous renseigner en cette matière, tant les simples fidèles que les féticheurs, les profanes et les initiés.

L'Être suprême « Nzambi ».

Les temps ne sont plus où l'on admettait communément et sans contrôle que les païens « adoraient » des idoles plus

ou moins grossières, tandis qu'ils ignoraient jusque l'existence de Dieu... Tout d'abord, il n'est pas du tout impossible que la plus ancienne forme de religion, chez les ancêtres de nos populations du Mayombe, ait été le monothéisme pur. Les progrès des sciences ethnographiques ont démontré que la connaissance de l'Être suprême est universelle. « Il est à coup sûr remarquable, dit le baron Descamps (1), que... le théarchisme primitif vient occuper scientifiquement la place de multiples cas où l'irréligiosité des populations de culture rudimentaire s'est trouvée trop promptement et trop témérairement affirmée ».

Ainsi, toutes les tribus Bakongo connaissent Dieu sous le vocable de *Nzambi*, *Nzambi a mphungu*, *Nzambi phungu* (2). NZAMBI est absolument bon; il est *Tata*, mon Père, notre Père. Les *basi Mayombe* reconnaissent, vaguement, sa providence dans le gouvernement du monde (*Nzambi Keba*), sa véracité et son omniscience (serments...); mais ils sont explicites et unanimes à Lui attribuer la toute-puissance créatrice. De plus, ils ont quelque idée des obligations morales de l'homme vis-à-vis de Dieu et du prochain : craindre le châtement qu'Il enverrait

(1) *O. c.*, p. 303 : La stratigraphie du théarchisme.

(2) Cf. P. VAN WING, *o. c.* (*Kimpasi*), p. 42; *Godsdienstbegrippen bij de Nkundu's*, dans la revue *Congo*, 1922, et dans *Anthropos*, 1921-1922; *Mayombsch Idioticon*, etc. Aussi P. W. SCHMIDT, *Origine et Evolution de la Religion* (passim), Bern. Grasset, Paris, 1931.

Citons ici le témoignage du savant Dr JOS. SCHRIJNEN (*Essays en Studiën in Vergelijkende Godsdienstgeschiedenis, Mythologie en Folklore*, Mosmans sen., Venloo), à propos de la « cristallisation » dans le passé, du christianisme en terre germanique (d'après le *Christenthum de LIPPERT* : *Unser Volksglaube...*), p. 130 : Waarlijk « geloof aan een Opperwezen, gebèd, offer, geloof van het voortbestaan der ziel, hoop op het loon der deugd, vrees voor de straf van het kwaad zijn evenzooevele schatten, die de mensch als onvervreemdbaar erfdeel op zijn zwerftochten over het aardrijk medevoert, schatten die bij de invoering van het christendom... » niet hoeven verloren te gaan, maar tot hoogere waarde te worden opgevoerd door Hem, Die de menschelijke natuur niet wilde vernietigen, maar veredelen, Die kwam « niet om te niet te doen, maar om te vervullen... »

ou permettrait; ne point commettre d'injustices... Ils ont même un lointain souvenir des traditions orales, appelées *khongo*, dans lesquelles les Anciens enseignaient les commandements. Quant à un culte rendu à l'Être suprême (sacrifice, prière...), il ne semble pas, à première vue, que nos païens en aient gardé des vestiges. La vérité est que, s'ils ne font peut-être pas d'offrandes à *Nzambi phungu*, du moins ils ont des formules, routinières il est vrai, de prières et d'invocations; en certaines circonstances, ils font même consciemment des *miela* ou vœux de bonheur au nom de Dieu, comme, par exemple, ces bons vieux qui voient leur fils bien-aimé partir, malgré eux, pour un village inconnu, et prennent un peu de terre, qu'ils jettent en l'air en prononçant une belle bénédiction ⁽¹⁾.

Néanmoins, depuis des siècles déjà, Dieu est pratiquement éliminé de la vie de la majorité des Noirs païens. Les premiers missionnaires qui ont entamé l'évangélisation des pays côtiers congolais n'y ont-ils pas trouvé les indigènes adonnés au fétichisme et à tous les vices?... Mais, ce qu'on n'a jamais récusé à ce Dieu, qui se désintéresse presque entièrement de ses créatures, c'est sa domination souveraine, en ce sens que tous les êtres contingents tiennent de Lui seul leur existence et leur pouvoir. *Nzambi* ne saurait avoir d'égal, Il n'est pas même, je dirais, le « *primus inter pares* », ni le terme d'une évolution animiste, polythéiste ou autre, mais l'Unique, l'Inaccessible, le Grand Chef, qui du haut de son ciel empyrée domine tout, le bien et le mal, puissances supérieures, génies, fétiches..., sur lequel la magie n'a pas de prise, et qui n'est jamais localisé dans un objet matériel, ni représenté par une image..., *Nzambi* enfin. Et parce que *Nzambi*... laisse faire, les Noirs se soucient très peu de son interven-

(1) Cf. les *miela* (christianisés) des Basolongo, dans notre article : *Overblijfselen van den katholieken Godsdienst in Lager Kongoland*. (*Anthropos*, 1926, p. 799.) De même les Baluba du Kasai ont l'habitude d'invoquer *Mvidi Mukulu*, l'Esprit Ancien, qu'ils appellent de préférence *Mulopo* ou *Maweja Nangila* (Maweza Nanjila = l'Être tout aimable ?).

tion (tellement éloignée!) dans les événements ou dans les agissements des mortels, et ils subissent l'infortune avec une résignation sans mérite, qui se rapproche du fatalisme.

Par ailleurs, ils usent et abusent du nom de *Nzambi* à tout propos, sans vergogne et sans respect... C'est à se demander, en entendant, par exemple, leurs légendes, si leur *Nzambi* ou *Manzâ-phungu* n'est pas un dieu anthropomorphe; ou bien, en les entendant parler de « Dieu » pour signifier la Nature, s'ils ne sont pas un peu panthéistes. Mais, à tout prendre, ce ne sont là que des déformations, des obscurcissements des idées primitives, ou encore, simplement, des « manières de dire ». Et il reste ceci : que, du moins dans le domaine théorique, les Noirs ne sont nullement des athées. « Nulle part, ainsi que le Père Al. Janssens l'observe très judicieusement, en résumant les mythes cosmogoniques des Bantous ⁽¹⁾, nulle part il n'est question d'un temps ou d'un lieu où Dieu ne fût pas, ni de quelque chose qui échappe à sa domination; au contraire, Dieu est le maître souverain et absolu... »

Et plus loin, par manière de conclusion, le même théologien ⁽²⁾ s'étonne à bon endroit que les savants n'attachent pas plus d'importance aux mythes africains, particulièrement à ceux des Bantous. Mais que dire alors de l'importance des données positives que nous fournissent les croyances de ces peuples et leurs coutumes religieuses? Les mythes, en somme, ne sont que le produit de leur imagination inventive, dans lequel il importe de distinguer l'élément mythologique et l'élément religieux ⁽³⁾, tandis que leurs idées de Dieu et des créatures invisibles,

⁽¹⁾ *God als Schepper*, tweede traktaat der *Leerboeken der Dogmatica, Cosmologie en Anthropologie*, 1^e uitgave, 't Spijker, Gent, 1924, p. 71.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 75.

⁽³⁾ Cf. A. LANG, *Mythes, Cultes et Religions* (traduction Marillier), cité par le baron DESCAMPS, *o. c.*, p. 183.

tout obscurcies qu'elles sont par des erreurs surtout d'ordre pratique, nous révèlent plus directement le fond de leur âme humaine « naturellement chrétienne ».

Les forces bienfaitantes de la nature.

Voulus par Dieu, des êtres supra-humains gouvernent le monde à sa place : ce sont principalement les *nkisi*, génies, fétiches..., dans le sens le plus large du mot.

Dans le bon vieux temps, dit-on, les *nkisi* étaient plutôt bons et bienfaitants pour les hommes, dont « ils protégeaient les corps » en leur envoyant la pluie, la nourriture et le bien-être. Ainsi les hommes devenaient tous très vieux (1). Comme prototypes de ces esprits qui présidaient à la bonne marche de l'univers, il y avait les *Bikinda bi tsi*. Actuellement la plupart des gens du Mayombe ne connaissent même plus leur nom. Il paraît que chaque clan avait son *Kinda* à lui, qui était censé donner la fécondité, non seulement à la terre, mais aussi aux hommes; à telle enseigne que tous les enfants de Kangu di Mafubu, par exemple, se disaient venus de *Lungu*, l'endroit sacré, connu exactement des vieux seuls, résidence de l'Esprit bienfaisant du même nom. Pour la région avoisinante de Kavuzi le *Kinda* s'appelait *Tsende zi Khunza* (= champ du chef *Khunza*). Que si un enfant ne connaissait pas le *Kinda* du clan, c'était un signe évident qu'il n'était pas originaire de la région.

Les Esprits du sol, « Bakisi ba tsi ».

Plus tard, sans doute par analogie avec les *bikinda*, on a imaginé les *bakisi banene*, grands fétiches, ou *bakisi ba tsi*, fétiches de la terre, du sol, de la région, et chaque fondateur de clan, par l'intermédiaire d'un *nganga* spécial « ad hoc delegatus », avait à cœur d'inaugurer son *Nkisi*

(1) Voir notre article : *De Krokodiel die 't palaber verloor en andere Tooverij*, dans *Congo*, 1929, p. 844; et *Mayombsche Namen : Bunzi*.

tsi dans le pays dont il venait de prendre possession. Ces « fétiches mères », bien connus partout dans le Bas-Congo sous des noms différents, semblent donc également très anciens, plus anciens que la population elle-même, puisqu'ils auraient été amenés par les premiers immigrants connus, du pays d'origine de ceux-ci. Ils ne résident pas dans une statuette ou dans une « idole », mais dans la terre, dans l'eau et surtout dans les rochers et les pierres, et ont leur sanctuaire dans la forêt.

Le culte du *Nkisi tsi* me paraît être la manifestation principale du sentiment religieux chez nos populations *Bakongo*, *Baluangu*, etc. Il règle (ou réglait) en quelque sorte toute la vie sociale et familiale. C'est du *nkisi tsi* que les chefs tenaient leur pouvoir ⁽¹⁾. C'est lui que, chez les Bawoyo, toute la communauté, par des cérémonies publiques, cherche à se rendre favorable; et c'est en son nom que les *badunga*, hommes masqués, appelés aussi « femmes du *Nkisi tsi* » ou encore « ses soldats », faisaient, soi-disant, la police dans les villages Kabinda ⁽²⁾. C'est vraisemblablement pour lui que, chez les Bawoyo, comme dans la plus grande partie du Mayombe, on fait entrer les jeunes filles nubiles dans le *nzo kumbi* en vue du mariage (ou du concubinage) ⁽³⁾. C'est à lui que les hommes adultes se vouent par le grand rite du *semuka* ⁽³⁾. C'est pour lui qu'on s'abstient de certains actes en dehors du mariage et qu'on observe certaines coutumes, les unes plus ridicules que les autres, dans les rapports conjugaux. C'est le fétiche de la terre qui — chez les Basolongo défend d'enterrer les cadavres des « anormaux », comme sont : les *ndundu*, albinos; les jeunes jumeaux (*zitsimba*); ou le

(1) *Mayombsche Namen* : Hoofdmansnamen; et *Van een ouden Blinden Hoofdman*, door L. B. Antwerpen, Leuven, 1925, p. 19.

(2) *Mayombsche Namen* : Dansnamen, overgenomen in *VI. Kol. Tijdschrift*. Plusieurs masques de *Badunga* se trouvent au Musée Colonial de Tervueren.

(3) *kumbi* et *semuka* : voir *Mayombsch Idioticon*, ainsi que *Van een ouden Blinden Hoofdman*; Nous y reviendrons.

jeune *Nlandu* leur puîné; ou un *Nsunda*, né les jambes en avant; les jeunes *Kilombo*, qui ont fait connaître à quelqu'un, en un rêve, leur mystérieuse origine étrangère; ou une femme enceinte, ou un individu mort de *vimbu*, maladie qui fait « gonfler »; ou n'importe quel cadavre auquel on n'a pas coupé les cheveux et les ongles... — C'est par le *Nkisi tsi* e. a. qu'on jure et qu'on maudit, encore maintenant. Car tout bienveillant qu'il est, il sait aussi se mettre en courroux et se venger. Et, au point de vue qui nous intéresse particulièrement, il a son mot à dire dans le khimba, ainsi que nous le verrons plus loin.

D'aucuns ont vu dans ce culte une forme d'idolâtrie. Je n'oserais me prononcer en faveur de cette thèse. Ainsi, par exemple, le nom de *Nzambi* donné à tel ou tel grand fétiche, ou le fait de recourir « directement et uniquement aux bons offices des esprits », ceux-ci agissant « de leur propre gré et comme de leur propre puissance » ⁽¹⁾, disposant de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, de la pluie ou de la sécheresse, comme Dieu lui-même..., me paraissent susceptibles d'une interprétation autre que celle d'une idolâtrie formelle, ou même matérielle. Le Noir, en effet, reste trop convaincu que c'est Dieu qui a légué pour ainsi dire ses pouvoirs aux esprits de toute sorte, tandis que Lui-même n'est pas, comme Jupiter, Dieu suprême parmi d'autres divinités, mais le Dieu unique et inaccessible, à la manière de Jéhova.

D'autre part, il n'est pas exclu que des Noirs « civilisés » en arrivent un jour à un degré de perversité tel, qu'ils admettent comme « dieu », à la place de *Nzambi*, soit un *Nzambi* fétiche de la terre, ou un *Bunzi* comme celui de Kisinda (Muanda), surnommé *Nzambi a bantu*,

(1) Mgr A. DE CLERCQ, *Instructions Pastorales*, Museum Lessianum, Louvain, 1931. Je dois ajouter qu'en traitant du Premier Commandement, l'éminent Vicaire apostolique du Haut-Kasai ne signale même pas d'idolâtrie chez les Noirs.

Dieu des hommes, par opposition à *Nzambi phungu* ⁽¹⁾, soit un grand esprit... modernisé, comme *Mani*. Encore faudra-t-il se méfier de conclure à l'idolâtrie, sans preuves péremptoires, vu que l'âme nègre, qui reconnaît l'Être suprême à l'origine de toutes choses, ne change pas si facilement, même sous l'influence d'un nouveau milieu. Ainsi, les adeptes de *Mani*, en parlant de leur initiation, continuent de regarder le baptême du Père (Missionnaire) comme « bon pour le ciel », mais leur « baptême » à eux comme « bon pour cette terre » ⁽²⁾.

Le Rév. Dennett voit dans les *Bakici Baci* des « symboles des attributs de *Nzambi* » ⁽³⁾, les quatre pouvoirs de l'Essence personnelle » qui est Dieu ⁽⁴⁾, les groupes *Nzambi* ayant « quatre parties : *Nzambi*, idée abstraite ou cause; *Nzambi Mpungu*, Dieu Tout-puissant; *Nzambici*, ou Dieu sur terre (la grande princesse d'une légende Vili...), et *Kici*, ou qualité mystérieuse inhérente aux choses et qui inspire la crainte et le respect... »

Que faut-il penser de cette philosophie « nègre » ? Un Noir intelligent à qui j'exposais les belles théories « des Bavili », d'après M^r Dennett, me demanda, avec un sourire de pitié : Qui est-ce qui lui a fait accroire tout cela ?... Je ne parle pas de son orthographe, qui fait fi des règles les plus élémentaires, ni de ses étymologies purement fantaisistes et, partant, sans aucune valeur philosophique; mais, ce doit être la manie de la classification qui lui a inspiré d'employer ses riches matériaux à construire, de toutes pièces, un édifice... qui ne tient pas debout.

Même parmi les coryphées de la science moderne, on trouve des écrivains, compilateurs très érudits, qui soutiennent encore que « fétiche (sans distinction), du latin

(1) Voir notre étude : Een heidensche godsdienst : de Sekte der « Basantu's », dans la revue *Congo*, novembre 1929 et janvier 1930.

(2) Voir la Secte des Mani, en annexe.

(3) *O. c.*, After the Mind..., p. 85.

(4) *Ibid.*, p. 166.

factitius, feitiço en portugais, objet fabriqué de main d'homme, est... un objet naturel qu'adorent les nègres... » (1). Sans doute, des surnègres ceux-là, tels qu'on n'en rencontre pas tous les jours!

Le mânisme, base primitive du culte?

A en croire le R. P. Van Wing, la société indigène, ou, plus exactement, le *kànda* ou clan Bakongo, « ensemble vivant, organique, mystique..., comprenant les ancêtres sous le sol et leurs descendants qui vivent au soleil », serait basée plutôt sur le mânisme (2). « Les ancêtres, dit-il, forment la classe prépondérante. Ils sont les maîtres de leurs descendants, maîtres doués d'un pouvoir surhumain. Ils sont les vrais propriétaires du sol, leurs descendants n'en ayant que le droit d'usage et l'usufruit. Ils vivent puissamment et c'est d'eux que dépend la vie du clan terrestre; c'est grâce à eux que les femmes conçoivent et enfantent, que l'élevage prospère, que les terres procurent des récoltes, que les palmiers produisent du vin, que forêts et brousses livrent du gibier, que ruisseaux et étangs fournissent du poisson. Ils font vivre et combattent les agents de mort, les esprits malfaisants... »

En supposant que ce soit là l'institution primitive chez les peuplades Bakongo, il faudrait admettre que nos *bakisi ba tsi* ont repris, en tout ou en grande partie, le rôle des mânes protecteurs (cfr. les exemples cités plus haut)..., à moins que l'évolution ne se soit faite en sens inverse et que le culte des forces de la nature et des grands esprits

(1) A. LALANDE, secrétaire général de la Société française de Philosophie, citant le Président de Brosses et Littré, dans son *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, I et III (Supplément). Félix Alcan, Paris, 1932.

(2) Conférence sur *Une évolution de la coutume Bakongo*, dans *Les Elites en pays de Mission*, Museum Lessianum, Louvain, 1927; (*Compte rendu de la cinquième Semaine de Missiologie*); cfr. Le culte des mânes (*bakishi*) chez les peuplades Baluba (Mgr. A. DE CLERCQ, *Instructions pastorales*, passim).

n'ait été antérieur au mânisme. Un fait significatif, qui semble confirmer cette dernière hypothèse, c'est que les tribus immigrées au Mayombe, où elles venaient occuper des terres nouvelles, avant la première évangélisation de l'ancien Kongo, rendaient les plus grands honneurs au *nkisi tsi*; et que les Basolongo, lorsqu'ils se sont emparés du pays Woyo, situé sur la rive Nord du fleuve, y ont respecté et gardé les droits de *Mvemba* et autres grands fétiches de ce pays. C'est dire que les fétiches de la terre avaient, et ont encore actuellement chez nos païens, la priorité sur les mânes les plus vénérables et sur les fétiches de la famille, comme sur ceux du mauvais sort, de la divination, etc.

Ajoutons à cela le poids du témoignage d'un W. Schmidt, dans sa *Critique de la théorie mâniste* (1) : « Le fait capital, dit-il, est que dans les plus anciennes civilisations, le culte des ancêtres n'est que très peu développé... Le développement intense du culte des ancêtres (2) appartient à la période récente et s'accompagne toujours d'une différence nettement perçue entre dieux et ancêtres, avec subordination des seconds aux premiers ».

Découverte d'une pierre de Mbenza; consécration au « Nkisi tsi : semuka ».

Les *minkisi mi tsi* sont donc les *Bakisi*, les esprits par excellence, pour ne pas dire d'excellents fétiches. Ils s'appellent *Mbenza*, *Phungi*, *Nkoka*, *Bunzi*, *Mvemba*, etc., suivant les régions (*zitsi*) ; ou bien ce sont les esprits de l'eau : *Mambuku Mongo* (3), *Sumbu*, *Mamazi*, *Mayanda* (3), *Simbu*...

Avez-vous déjà « vu les *bakisis* » ? c'est-à-dire, êtes-vous consacré au grand Esprit ? Si oui, vous êtes de la catégorie

(1) *Origine et Evolution...*, p. 102.

(2) Comme chez les Baluba du Kasai.

(3) Voir Planche VIII, n° 8.

privilégiée des *batseme*, ou *batsiene*; sinon, vous n'êtes qu'un vulgaire *muphumba*, un profane ⁽¹⁾.

Comment découvre-t-on une pierre sacrée de *Mbenza*, et comment peut-on se consacrer au *nkisi tsi*?... Ecoutez. Voilà un homme qui devient malade. On appelle le *ngannga tesa*, le devin. Celui-ci flaire (*konga*) le malade, chante, danse, se démène, et flaire encore ⁽²⁾, jusqu'à ce que son fétiche de devin lui inspire la réponse : c'est un *nkisi* qui est cause de la maladie! « Vous avez récemment coupé dans une pierre n'est-ce pas?... Or, à ce moment vous avez touché, vous avez violé un *nkisi*! »... Ah! quel est le *nkisi*?... « C'est *Mbenza*! ». Et l'on s'en va quérir le *nganga Mbangu*, prêtre de *Mbenza*. Celui-ci appelle quelques disciples (*bitome bi nganga*, lévites) « pour aller ensemble consulter *Mbenza* ».

Les voilà qui filent dans la grande forêt, cherchant la pierre que les ensorceleurs ont sacrée (*sema*) pour causer la maladie. Ils y demeurent durant neuf semaines de quatre jours (*zitsona*), chantent des chants-fétiches et rêvent des rêves-fétiches dans leur hutte-fétiche (*divuala*) ⁽³⁾. Après ceci, les *nganga* disent : « Allons flairer où se trouve la pierre sacrée! » Tous, prêtres et satellites, de parcourir la forêt, flairant et reniflant, munis de *zitsalala* ⁽⁴⁾ autour des reins, faisant résonner leurs sonnettes de bois (*madibu*) et jouant de leurs flûtes (*miemvo*)... Mais voici que l'un des explorateurs a découvert un beau caillou blanc : « *A muana*! O! un enfant! une petite pierre fétiche! » Il tire un coup de fusil, hèle les copains, et ils emportent le jeune caillou, qu'ils vont déposer précieusement près de sa

(1). Dans le *Mayombsch Idioticon* nous avons donné par erreur *tseme* comme synonyme de *muphumba*.

(2) Voir Planche VII, n° 3.

(3) Ces *banganga* sont probablement les « *nkimba* » de M. Slosse, « les anciens néophytes qui continueraient de se réunir de temps en temps dans les bois ». Voir DE JONGHE, *o. c.*, p. 29.

(4) Cf. plus loin, p. 164 « Objets fétiches et ingrédients superstitieux ».

« mère », ou bien conserver au village dans un récipient quelconque d'un fétiche subalterne.

De retour à leur *divuala*, ils chantent, s'endorment et rêvent... Le lendemain matin, ils s'enfoncent de nouveau dans la forêt, flairent de nouveau et trouvent... un *dibanda di tsi*, un fondement de la terre, c'est-à-dire tout un rocher, que le *ngudi ngangga* a hâte d'asperger d'un *mbo-nzo* d'eau bénite, avec accompagnement de chants et d'objurgations, « pour qu'il cesse de rendre les gens malades ».

Mais si l'un d'eux, par inspiration, vient à découvrir un caillou, ni trop grand ni trop petit, alors quel bonheur! Les coups de fusil détonent, et les *bitome* de creuser, creuser, tandis que l'un des anciens les exhorte en sa langue fétichiste : *ti awa ti(o), ti awa ti(o)!* le voici! le voici! Enfin... « Oh! le joli caillou! oh! la belle demoiselle!» (sic). Et respectivement on le porte près du grand capotier au bord du ruisseau. Là se trouve, sans doute depuis des siècles, le gros caillou de *Phungi*, ou de *Mbenza*, entouré d'autres cailloux plus petits, qui représentent les hommages des générations successives, et dont aucun ne peut être jeté, sans être préalablement désacré et rendu inoffensif (*vonzuka*). Là se voit également un *diyowa*, fossette en forme de croix, en l'honneur de *Phungi*, et, plantée en terre, une petite tige de *mukhuisa* ⁽¹⁾. Et c'est là que l'on dépose la nouvelle trouvaille, en chuchotant des antiques formules sacrées.

Si celui qui a découvert la pierre a un ou plusieurs enfants, il peut regarder impunément le *Phungi*, et par le fait même il devient *tseme*, espèce de *nganga*, consacré au grand Esprit, quitte à achever son éducation professionnelle chez un vieux collègue. Si, au contraire, il n'a pas d'enfant, il lui est défendu de « voir le *Phungi* », et le châtement ne se ferait pas attendre : de retour au village, il serait frappé de cécité.

(1) Voir *Mayombsche Namen* : Hoofdmansnamen. (Installation des chefs.)

A l'endroit où l'on a trouvé le caillou, l'un des *bitome* a eu soin de prendre une pincée de terre, qui servira à enduire le malade resté au village et à hâter ainsi sa guérison. Maintenant leur tâche est terminée.

Le soir et le matin de bonne heure, l'un des *nganga*, dans un *lukhove* ou proclamation publique, *recto tono*, rappellera aux gens du village le grand tabou :

A benu e!
lubika bue-kuenda ku nsitu ē!
kueka ku Phungi ē!
kueka Mbenza nkisi ē!

O vous autres!
n'allez plus dans cette forêt-là :
c'est l'endroit de *Phungi!*
c'est là que se trouve l'Esprit *Mbenza!*

En d'autres cas, c'est-à-dire sans qu'il y ait besoin de découvrir une pierre sacrée, un aspirant-*tseme* qui est déjà père de famille, est conduit par d'anciens *basémuka* dans la forêt, pour y « voir », à son tour, le grand *nkisi*.

Consécration indirecte.

On peut même se faire traiter par le *nkisi tsi*, d'une manière plus médiate, sans le « voir ». C'est le cas pour les jeunes gens et les femmes qui souffrent d'une affection pulmonaire aiguë. Pour ceux-là, il y a au village un *lukatu*, petit sac fétiche, de *Mbenza*. Mais la cérémonie se fait aussi (peut-être en partie seulement) devant un des cousins de *Mbenza*, qui habitent les endroits les plus profonds des eaux. Le plus important d'entre eux, invoqué par les femmes, paraît être *Luvemba*, représenté par un palmier sacré, appelé *Kiluvemba* ou *Khele Mbangu*, qui donne des affections pulmonaires et en guérit. Tabou pour les *bamiphumba* de manger ou de boire de ce palmier sacré. Le proverbe dit :

Kiluvemba banyibidi :koma mianda!
A nyandi veka Kiluvemba kasi balu ko?

On lui a volé de ce palmier sacré (coupé de ses fruits ou bu de son vin de palme : inutile) de faire des malédictions en excitant un fétiche de vengeance !

Kiluvemba lui-même n'est-il pas assez fort pour se venger !

Les *batseme* ou *basémuka*, consacrés au *nkisi tsi*, ont en outre le droit exclusif de manger la viande du pangolin, du *nzobo* (un grand félin), du *divizi* (espèce de rongeur), du *kikhanda* (le quadrumane qui ressemble à un petit ours), du *lubuku* (espèce de chauve-souris), du *vukama* (grande chauve-souris), etc. Comme tabous, il leur est défendu de partager avec les *bamiphumba* : la tête du porc, la viande de la chèvre ou des antilopes *ngulungu* et *kubu*, mais le ventre de ces animaux revient de droit aux profanes. Ils ne peuvent non plus manger des faons d'antilopes *duangi*, *tsese*, etc., ensemble avec les *bamiphumba*.

Comment on jure par le « Nkisi tsi » et comment on se fait délier du serment.

Souvent on entend et l'on voit jurer par *Mbenza*, le *nkisi tsi*. Ainsi, un nommé *Madiata*, un *tsieme* (ou *tseme*) se fâche contre sa chère moitié, au point de refuser toute nourriture et toute boisson. C'est ce qu'il jure d'observer... tant que cela dure :

Ku Mbenza iyénda,... phimba, khütuka!
enaka ikatu-bue-dia bidia!

« J'ai été chez *Mbenza* (je suis donc *tseme*),
que j'enfle, que je grossisse démesurément !
si je ne refuse pas de prendre encore quelque nourriture ! »

En disant cela il frotte la terre de l'extrémité du doigt, et s'en signe à la gorge : c'est la malédiction (même en omettant les paroles du serment).

Qu'on ne s'étonne pas outre mesure de cette façon d'assouvir sa colère. Supposons que notre homme en question meure de faim, ne dira-t-on pas que la faute en est à sa

femme? Elle n'avait qu'à ne pas le fâcher, ou à l'ama-douer... Et puis, au Congo, on est si vite soupçonné de sorcellerie. Par exemple, la mère de deux enfants jumeaux meurt : pas de doute, l'un des *zitsimba*, enfants fétiches, l'a mangée. Ou encore: un *tseme* est couché par terre, endormi; un poulet vient en picotant, s'effraie et en s'en-volant, *bubumukini mu munu*, effleure la bouche du dor-meur. Ce poulet est condamné, car la bouche qui peut manger les *bibanda* ou mets réservés, l'antilope *khaya*, le félin *nzobo*, le pangolin, etc., est violée (*sumukini*); donc elle doit manger ce poulet sacrilège. Et si la propriétaire ne veut pas le céder, elle pourra être la cause de la maladie et de la mort du *tseme*... Ainsi les devins trouvent toujours le coupable.

Revenons à notre Madiata. Après quelques jours, sa femme commence à s'inquiéter. Pour le mari en grève, il ne peut être question de violer son serment (*vukula ndefi*): ce serait la mort. Il faudra donc l'amener à faire lever le serment (*loba ndefi*; ou à faire amende honorable, ainsi qu'on ferait pour obtenir le pardon d'une offense à la majesté de *Mbenza* et conséquemment la guérison de la maladie qu'il aurait envoyée comme punition). A cette fin, elle lui donne une poule, sinon il doit s'en procurer une lui-même... Déjà, il a averti les autres *basémuka* :

« *A mbazi mene lundàta ku Bakisi e!
ndie-lobi toto ndiléva!*

O demain matin conduisez-moi chez les *Bakisi!*
je vais *loba* la pincée de terre par laquelle j'ai juré! »

Le premier chant du coq est le signal du départ. La com-pagnie de Madiata se compose de quatre ou de six confrè-res, ou plus, mais jamais un *dikiéba*, nombre impair. Ils portent des tiges de *mukhuisa*, les indispensables *meza ma lusèmo*, herbes de bénédiction, pour les *mbonzo*, et un

kunda ki Mbenza, double sonnette en bois, pour les cérémonies en l'honneur de *Mbenza*.

Il y a des chemins qui conduisent aux villages, des sentiers vers les plantations, des pistes de chasseurs dans les bosquets, mais dans la vraie forêt (*disaka*) il faut être indigène de ce pays pour ne pas perdre la direction... Enfin on arrive à l'endroit sacré, devant la pierre sacro-sainte, environnée de mystère et de silence. Tous font la grande génuflexion en s'asseyant sur les talons, et trois fois le triple salut en tapant dans le creux des mains (*bunda dikuku*), comme on fait devant un grand notable. Après quoi, *Madiata* récite un acte de contrition :

Tsabi tsabi!
Dime-zabangana,
difuàla phatu, difuàla mbende ko!
Nzodede kuama mambu moso
undèmbolo mau!
Tume-mana lobisa mamoso :
bika buela-tubedisa!
Tume-lembolo mianda bene!
Tsabi tsabi, Tata!

Que cela ne soit pas, que cela ne soit pas!
 La cause est déjà connue,
 pourquoi devaient mourir un grand nombre d'hommes,
 et non pas des rats des champs!
 Moi je voudrais que toutes les fautes
 tu me les pardonnes!
 Nous les avons fait lever (*lobisa*) toutes :
 ne nous rends plus malades!
 Nous laissons toutes ces imprécations
 (qui devaient exciter ou attirer ton courroux) !
 De grâce, que cela ne soit pas, o Père !

Puis on creuse un *diyowa* (+), dans lequel l'homme au serment (*vuidi ndefi*) et le *nganga* principal font couler le suc du *mukhuisa* qu'ils tordent chacun de son côté, et versent un peu de vin de palme.

Ensuite le *nganga* invite Madiata à faire une confession sincère de ses péchés (1) :

Madioma! dit-il en langue de féticheur.
L'autre répond énergiquement : *Kǔ!*
Le *nganga* dit : *Tùba*, parle.
Le pénitent : *Madioma-dioma!*
Le *nganga* à son tour : *Kǔ!*
Le pénitent : *Minu Madiata,*
ndiedi-kasila bobo :
ndikadi-buela dianga bidia bi nkazi am' e!

.....
Bua' ndieka-ndila volo ki phungu.
I Ngovo phungu!
mu tsi Mavanga-vanga,
mu tsi Nkumbuzi,
mu tsi Muema Nyundu,
mu tsi Lau,
mu tsi Phofo!

.....
Ndieba-utubila ku tsi ludimi :
bua' ndieka-ntubila va mbata ludimi :
ndindilanga volo ki phungu.
I Ngovo phungu!
(ou : *Nguandi Ngovo!*)

Moi *Madiata*,
je voulais faire ainsi :

je ne mangerais plus des mets préparés par ma femme !
(ou bien : j'ai commis tel péché, même purement matériel,
par ex., j'ai frappé un caillou fétiche d'un coup de machette).

Dès maintenant je mangerai comme... (?)

Par *Ngovo* de *Phungu!*
dans la région de *Mavanga-vanga*,
dans la région de *Nkumbuzi*,
dans la région de *Muema Nyundu*,
dans la région de *Lau*,

(1) Ceci n'est pas le seul exemple de « confession » et d'« absolution » chez les païens. Cf. Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*, p. 237. Paris, Beauchesne, 1909.

dans la région de *Pfofo*
 (ou de quelqu'autre grand Esprit) !
 Auparavant j'ai parlé sous ma langue
 (sans réfléchir, sans peser la portée de mon serment) :
 maintenant je veux parler au-dessus de ma langue :
 je mangerai désormais comme (il faut ?).
 Par le grand *Ngovo* !
 (ou : la Mère de *Ngovo* !)

C'est tout ? demande le *nganga*, il n'y a que cela ?... Il n'y a que cela, assure-t-il.

Ensuite le *nganga*, insistant sur la gravité du délit :

O *Madiata*, dit-il, tu voulais donc faire ainsi :
 tu ne mangerais plus jamais des mets préparés par ta femme ?
 ... et le reste.

Et, ensemble, ils plongent le *mukhuisa* dans la fossette en croix, le portent à la bouche comme pour goûter du liquide-fétiche, qu'ils rejettent alors vers le *diyowa*. Trois fois ils répètent cette opération. Après quoi, le féticheur enduit (*kukusa*) le corps du pénitent (ou du malade) de *toto ki Phungi*, boue sacrée ⁽¹⁾ prise dans la fossette.

Voici comment il procède : Ayant plongé les extrémités de l'index et du médius dans cette belle boue, il dessine sur le pénitent (ou sur le malade) deux lignes parallèles : successivement verticales || sur le front, horizontales = sur la tempe gauche et sur la tempe droite; puis, des deux mains, deux longues lignes qui montent depuis la hauteur du nombril vers la poitrine et par le haut des épaules jusque près du cou, pour redescendre ensuite par devant jusqu'au nombril; partant de là, elles décrivent un double cercle autour des reins; puis sur le haut des bras =; sur l'avant-bras =; de même sur les cuisses, sur les jambes, sur les pieds; enfin des deux côtés de la tête, jusqu'à l'occi-

(1) En langage usuel on dit *ntoto* (préf. n < mu) = terre.

put... Tout cela, en récitant des formules sacrées adéquates, par exemple :

Mvindi Kubuzu, Mvindi Kubuzu.

En langage profane on dit : *mvindi kulu*, l'axe de la jambe, la jambe proprement dite. *Mvindi Kubuzu* fut également le nom du bâton miraculeux dont parle la légende ⁽¹⁾. L'épithète *Kubuzu* fait penser à *kuba biti mu nzila*, écarter les herbes (en marchant) sur le chemin;

sur les pieds :

Malu tsala, Malu tsala.

Les pieds alertes

(c'est-à-dire que *Mbenza* n'a pas fait gonfler);

ou encore :

*Sinza ku pfofo,
kulu mu nzila!*

Le tronc coupé sur le côté,
le pied sur le sentier!

(de sorte que tu puisses marcher sans trébucher); sur les doigts des pieds :

*Nzila mbimbi :
tutu vana fula.*

Voyage malheureux

(s'il y a) un bout de racine à la sortie du village.

En effet, c'est de mauvais augure (*ditsula*), lorsque, à peine parti, on heurte du pied, au risque de se blesser, contre un « *offendiculum* »: on perdra la palabre, on n'obtiendra pas les étoffes convoitées...

Quand le pénitent (ou le malade) est tout bariolé de boue ocreuse ou grisâtre, le *nganga* lui met un petit caillou

(1) Van Vaders Nichtje, dans *Onze Kongo*, 1^{re} année, p. 201, ou dans notre *Mayombsche Volkskunst*, De Vlaamsche Boekenhalle, Louvain, 1924.

sacré, en d'autres cas un petit fétiche, sur la tête, et dit, en secouant son grelot *kunda* ⁽¹⁾ :

Lunzi ena si-ka!
Ngey' unàta ka nyandi kànàti ko!

Ce front-ci a fini (d'être malade) !
Puisses-tu le porter, car lui (le fétiche) ne peut te porter !

C'est ainsi qu'il arrange la tête (*venge ntu*) et en chasse la maladie, en souhaitant qu'elle puisse porter le *nkisi*, et que jamais le *nkisi* ne porte l'homme : ce serait la mort.

Ensuite, comme chez d'autres fétiches, vient la cérémonie du grand pardon (*miela*) ⁽²⁾. Ces *miela*, c'est le féticheur qui les donne, les présente (*vana* ou *tambika miela*) d'office... *Nganga* et patient sont debout, face à face. Le premier, d'un geste agile, met la main droite sous l'aisselle gauche, et fait sèchement : « *ã* » ; même mouvement de la main gauche, sous l'aisselle droite : « *ã* » ; des deux mains réunies il présente quelque chose d'invisible : « *ã* ».

Le pénitent lui aussi avance les mains; le *nganga* lève les siennes, comme s'il soulevait quelque chose, et dit : *Hub!* De même *Madiata* lève les bras et les mains, et répond : *Yobo!* Et la cérémonie s'étant répétée jusqu'à trois fois, le péché est pardonné, l'homme délié de son serment.

Dans la forêt tout est terminé. On retourne au village. Notre pénitent peut impunément grignoter son poulet, ou, à défaut de poulet, manger un œuf, car c'est de la viande également!... mais sans y ajouter quoi que ce soit. Enfin, on ne manque pas de payer au vieux *nganga* son *nsaku*, les honoraires qui lui sont dus.

Divers « *Nkisi tsi* ».

On peut considérer *Mbenza* comme... le représentant légal des *bakisi ba tsi* (au pluriel) du Mayombe. Ailleurs ce

⁽¹⁾ Voir Planche VIII.

⁽²⁾ Cf. *miela* dans *Mayombsch Idioticon*.

sera *Bunzi*, *Mvemba*, ou un autre. Citons encore, d'après les régions, ou plutôt d'après le clan originel qui jadis a pris possession de telle ou telle région ou sous-région ⁽¹⁾ :

Mavanga-vanga honoré dans un *lukatu*, sac-fétiche, contre une espèce de plaies qui, cicatrisées, laissent de grandes taches blanches. C'est le grand fétiche de quelques villages de Kangu. Son tabou est la viande de l'antilope *khaya*, dont la robe est « rouge », comme les plaies de *buazi*, dont il punit les transgresseurs.

Nkumbuzi, frère du précédent, et, comme lui, venu avec les ancêtres des *basi Kangu*, de Muembe Tsundi ⁽²⁾.

Muema Nyundu et *Ngovo phungu*, grands fétiches de Vungu près de Kangu ⁽²⁾.

Lau, celui de Tsese Ntimu.

Ngovo susnommé est localisé dans un *difunda*, paquet. Lui et ses proches parents, *Maluangu Ngovo* et *Tsonde*, sont des *bakisi ba Kiesa*. Dire à quelqu'un : « *Kiesa ukabela*, tu souffres de *Kiesa* », c'est le traiter de fou.

Seulement, ce *difunda*, au lieu d'une « pierre sacrée », et cette manie de rendre fou... me semblent presque indignes d'un *nkisi tsi* proprement dit. Sommes-nous ici en présence d'une dégénérescence, d'une évolution à rebours, vers le plus bas fétichisme, tout empreint de magie? J'incline à le croire.

A part cela, malgré la diversité des dénominations et des attributions, il y a chez tous les *bakisi ba tsi*, j'oserais dire : unité, ou du moins : uniformité de nature. Un jour j'ai été frappé de la réponse d'un vieux païen, à qui je parlais du bon Dieu : « Notre dieu à nous, me dit-il en indiquant du geste la terre, c'est celui-ci..., c'est notre *nkisi tsi* ». Et

(1) Comparez ce phénomène à la diversité des Baals, formes locales d'une même divinité, de la religion chananéenne. Cf. *Christus, Manuel d'Histoire des Religions*, par J. HUBY, Beauchesne, Paris, 1923, p. 378 et ailleurs. Voir aussi plus haut, p. 136.

(2) Voir *Mayombsche Namen : Hoofdmanamen*.

un chrétien intelligent, que j'interrogeais à ce sujet, me dit, après avoir bien réfléchi : « Les *bakisi ba tsi*, c'est un peu comme dans la religion catholique : pour les trois Personnes de la Sainte Trinité, ce sont les dénominations qui diffèrent, mais Elles ne sont en somme qu'un seul Dieu; de même chez les païens, il n'y a, au fond, qu'un seul grand *Nkisi, Mbenza, Bunzi...*, quoique les noms et certaines attributions diffèrent d'après les régions ».

Quant à la valeur documentaire de ces affirmations, je ne les donne que sous bénéfice d'inventaire. Mais il reste que les grands esprits, tant *bikinda bi tsi* que *bakisi ba tsi*, malgré leur pluralité, loin de se contredire ou de s'exclure, se complètent plutôt et semblent n'être qu'un Principe unique. Aussi voyons-nous, d'une part, le mot *Bunzi*, anciennement synonyme de *Nzambi*, employé ordinairement pour le *nkisi tsi*, et, d'autre part, le mot *Nzambi*, Dieu ⁽¹⁾, employé, quoique abusivement, pour tel ou tel esprit de la terre.

Et puisque les différents groupes de Bakhimba du Mayombe, de par la consécration de leurs *Thafu* respectifs, se rattachent, ainsi que nous le verrons ⁽²⁾, au culte du *Nkisi tsi*, ne pourrait-on pas voir dans cette unité fondamentale du dieu du sol la raison ultime de la confraternité de tous les initiés?...

Mais faisons d'abord la connaissance des autres genres d'esprits, qui tous, quoique diversement, sont intéressés dans la société secrète.

(1) Voir *Mayombsch Idioticon*; cf. *Godsdienstbeprippen...*, dans *Congo*, 1922, et dans *Anthropos*, 1921-1922.

(2) Voir ci-dessus, p. 203, et plus loin au chapitre XIII.

CHAPITRE XII.

CROYANCES: LES « KHITA » ET LES ESPRITS INFÉRIEURS.

Les « Nkhita » des Basolongo. — Les « Khita » du Mayombe. — Divination par le « Khita ». — Fétiches protecteurs et fétiches de sorcellerie. — Les « nduda », les fétiches de divination, etc. — L'homme invisible. — Les « kindoki ».

Un *nkisi* puissant, apparenté aux *bakisi ba tsi*, est le fameux *Khita*. Les Basolongo le connaissent sous le nom de *Nkhitānsi*, ou *Nkhit á lumbangu*, ou *Nkhit á matadi*, qui donne des bubons (*matadi*) et aussi une espèce d'épilepsie ⁽¹⁾. Ils disent qu'il est « enfant » de *Kinzimba-nkhang* et des autres fétiches de la terre, et en quelque sorte leur *mvuala*, leur envoyé. Comme médication de la maladie *Nkhitānsi*, les féticheurs spécialistes préconisent le massage et le bain de vapeur (*kiabi*), réitérés pendant plusieurs jours et jusqu'à deux fois par jour. Pour masser (*zòla*) tout le corps, ils se servent du cœur des bananiers *mphongo* et *tiba*, cuit dans l'eau, et mélangé avec une plante entière de *mbia*, mauvaise herbe à piquants, pilée, et de la poudre de bois *tukula*, et la chair de quelques noix palmistes. Pour le bain de vapeur, on creuse un petit puits en terre (le *diyowa*), devant lequel le patient s'accroupit, tout couvert d'une large étoffe ou d'une couverture; on chauffe des *makuku*, nids de termites, qu'on met dans le *diyowa*, et sur lesquels on verse l'eau qui doit donner la vapeur salutaire. Résultat : il y a des cas de guérison nette.

(1) J'ai connu une femme atteinte d'un *Nkhitānsi*, qui n'était autre que la trypanosomiase au dernier degré.

C'est en l'honneur de leur *Nkhita* que les Basolongo font le khimba ⁽¹⁾, et c'est donc par ce fétiche que leur société secrète se rattache au culte du *Nkisi tsi*. « Que *Nkita* me damne!... que *Mbumba* me punisse!... *E Nkita!* par *Nkita!* » sont, d'après Bentley ⁽²⁾, des formules de serments usitées par les sectateurs du *Ndembo*. Or, chez les Bakongo du P. Van Wing, le *divuala* des gens du *Kimpasi* ⁽³⁾ s'appelle *Ndembo*, ou encore : village des *nkita* (ou des *khita*); la grande initiation y consiste à mourir et à ressusciter par cet esprit : *fua nkita*, *futumuka nkita*, de sorte que *Nkita*, représenté par le fétiche *Nsanga-nkita* ou *Ndona Bizangi*, Dame *Bizangi*, y joue un rôle prépondérant, sans pour cela exclure *Mbumba Luangu*.

Les « Khita » du Mayombe.

Au Mayombe il y a une devinette qui se rapporte au *Khita* : « *Muana Manzâ phungu* (pour *Manzambi phungu*): *nge kunsimba*, *fuidi meso*; le fils du grand Dieu, si tu le touches, tu meurs des yeux (= tu es frappé de cécité) ». C'est le *Mbenza Khita*, le *nkisi tsi* représenté par un *Khita* ⁽⁴⁾. *Khita*, en effet, est considéré comme collègue, ou plus exactement comme un enfant, ou un chargé de pouvoirs, du *nkisi tsi* (*Mbenza* ou un autre). Il habite en terre et prend la forme d'un caillou, généralement d'un beau caillou rond. S'il y a des brouillards qui montent des

(1) Voir plus haut, chapitre III : Admission.

(2) Chez DE JONGHE, *o. c.*, p. 60.

(3) *O. c.*, p. 15 et ailleurs.

(4) Il est à remarquer qu'en règle générale, dans les énigmes yombe, toutes les choses de la nature congolaise s'appellent : enfant, épouse, chien, maison, etc., de Dieu. Au contraire, une case, par exemple, étant de fabrication indigène, est dite appartenir au père : « *Tsusu tata, vungimina kumi di maki*, la poule de mon père, (elle) couve sur une dizaine d'œufs » : le toit paternel abrite toute la famille; tandis qu'un objet importé par les Européens s'appelle enfant « du Blanc ». Cependant les énigmes propres aux Bakhimba font exception à cette règle. (Voir : *Education et Instruction...*, p. 106.)

A noter aussi que même les esprits et les *nkisi* sont comptés parmi les enfants, c'est-à-dire les créatures, de Dieu.

vallées, c'est que les *Khita* sont occupés à faire leur cuisine. Un *Khita* manifeste aussi sa présence par les vents folâtres qui en saison sèche se promènent sur les plaines, entraînant des tourbillons de poussière et de petites feuilles : c'est le *Khita simbi*. Il cherche à vous prendre (*simba*) dans ses spirales, saisit l'un ou l'autre dans le tas, et ne manque pas de lui donner la fièvre : *Basimbi*, dit-on alors, *bamvitudi*, les Tourbillons l'ont enlevé. Le fétiche de *simbi* est un sachet qui contient un caillou-*khita*, des *nungu zi nzo* ou *Amomum granum-paradisi*, et d'autres herbes à forte odeur, médicaments contre la fièvre *simbi* : le *nganga* les donnera à renifler au malade, et si l'odeur lui chatouille les narines et lui prend dans la gorge, à tel point qu'il commence à tousser, il sera sauvé. S'il ne tousse pas, il recourra à un autre *nganga* plus puissant, mais s'il y a ensorcellement, il peut en mourir. Gardez-vous de jeter une pierre, une noix de palme..., le long de la route, dans le bois ou dans la brousse : vous risqueriez de « tuer un *khita* ». En travaillant la terre, faites attention de ne pas blesser d'un coup de houe ou de machette un caillou-*khita* : celui-ci pourrait bien se venger en vous frappant de paralysie à la jambe, en vous donnant de grandes plaies ou en vous crevant un œil ⁽¹⁾. En déboisant, ne touchez pas à ces broussailles enchevêtrées et épineuses : c'est la résidence du *khita*, *lumbu luandi lu nkisi*, sa cour fétiche, défense d'y entrer! A l'endroit où une femme aura déterré un de ces cailloux sacrés, il poussera un *mbala khita*, igname de *khita*, ou un *yaka*, manioc, *di Bakhita*, plante dont les racines contiennent un principe analogue à la glycyrrhizine. Si vous attrapez des crampes dans les reins ou dans le bas-ventre, c'est qu'un

(1) Cfr. les pierres noires de la Nouvelle-Poméranie, dont parle le P. A. KLEINTITSCHEN, *Die Küstenbewohner der Gazelle-Halbinsel, Südsee*, édité par Herz-Jesu-Missionshaus, Hiltrüup bei Münster, Westphalie, p. 337 : « Schwarze Steine, die man an manchen Stelle vereinzelt findet, nennen die Eingeboren a *Vavalov*. Wer sie anrührt, wird von einen schweren Krankheit befallen ».

ensorceleur, *ku tsi kindoki*, par des moyens magiques, est venu cacher sous votre lit ou dans votre case une de ces jolies pierres luisantes (*fina na wele-wele!*), un *khita*.

Certains frissons subits et répétés (*mayembo*) ⁽¹⁾ sont un indice de vocation au métier de féticheur. Il n'en va pas autrement pour le *nganga* de *khita*, homme ou femme. Seulement comme le fétiche-mère n'est pas un *khita*, mais *sumbu*, un frère ou collègue de *Mbenza* (celui qui peut vous couvrir le corps d'ulcères, vous faire raidir et enfler les membres...), c'est du féticheur de *sumbu* que le *nganga* de *khita* tient ses pouvoirs.

Divination par le « *khita* ».

...Le jeune *Nani*, Chose, est malade. Sa mère a soupçonné un mauvais tour du *khita*. Elle a mandé la féticheuse pour qu'elle flaire et lui dise où et comment le pauvre garçon peut avoir offensé le *nkisi* :

Khita lumonye?
Khita Sumbu?
Khita Yombe?...
Ku tsola kadi?
Ku tsende kadi?
Va khaku fuindi?
Mu tsenda?
Va lukangala?
Ku nzo kadi?...
Kabà ku yilu,
(kòndula) mu lukòndo;
kabà mu tse,
babònga tsengo bankàbila!

Est-ce le *Khita* au petit miroir?
 Le *Khita* de *Sumbu*?
 Le *Khita* du Mayombe?...
 Est-il à la plantation?
 Est-il au champ?
 A la broussaille épineuse?

(1) Le P. BUTAYE, dans son *Dictionnaire Kikongo*, traduit ce mot par : électricité. En kiyombe nous avons *nisi* ou *nyisi*, dans *tsula nisi*, *tsula* (espèce de poisson) électrique.

Dans le champ cultivé?
 A l'extérieur?
 Est-il dans la case?...
 Qu'il soit dans l'air,
 décroche-le au moyen d'un crochet;
 qu'il soit dans la terre,
 qu'on prenne une houe et qu'on le déterre!

La grande cérémonie — connue également chez les Basolongo — se passe la nuit. La féticheuse (telle que je l'ai vue à l'œuvre, à Sanzulu), assise sur un petit siège en bois, à la lueur blafarde d'un petit feu, se remue sur son derrière, de gauche à droite, de droite à gauche et ainsi de suite, en s'appuyant sur les orteils et sur les talons : c'est sa danse à elle. A Vaku et en d'autres régions, elle porte autour des chevilles, des genoux et des reins, des cordons de *zitsalala* ou gousses ressemblant à de petites sonnettes, et des fruits plats dits *zithumbu*, et des *mayoyo*, grelots. Un homme, à califourchon sur le *ndungu*, tambour long, accompagne le chant, *sforzando* ou *diminuendo*, d'après le mouvement de la mélopée et le degré d'hallucination de la femme :

E labudi e!
Khita ka yibudi mbembo e!

Refrain :

E e labudi e e e!
Nànguna khalatanga itatamene mu thulu!
 — *è e labudi e e e!*
Matama keti mua-luengo e!
 — *è e labudi e e e!*
E labudi lelo o...
 — *O minlol' o o o!...*

Oh! il dort!
Khita ne dit pas un mot, oh!
 — Oh! il dort oh oh!
 Enlève la démangeaison qui s'attache à la poitrine!
 — Oh! il dort oh oh!
 Des joues (grosses) comme un petit pot oh!
 — Oh! il dort oh oh!
 Oh! il dort à présent oh!
 — *O minlola!* etc...

Dans ce chant des *minlola*, *khita* reproche au malade, par l'intermédiaire de la féticheuse, comme quoi sa témérité lui a valu cette maladie : Tu m'as jeté une pierre à la tête, tu m'as donné un coup de machette..., moi je te frappe de plaies, de *bikuani* et de démangeaisons intolérables, toi grosse tête que tu es!

Tout d'un coup elle jette les bras en l'air, en criant :

Arrr Khit' e!...

Le chant s'éteint. Elle répète de toutes ses forces :

Arrr... Khit' e!

La foule répond :

A yàngul' e! o dis l'oracle!

Ou bien :

Arr' bayàngul' e? Allons doit-on dire l'oracle?

Le public :

A yàngul' e! Oui, l'oracle!
A yàngula mambu ma Khita ntoto,
nge kadi nge bantalanga,
ayi muati teva kanèngu ngina...
A, a, ding' etc!

O révèle donc les choses du *Khita* de la terre, toi, car c'est toi qu'on regarde (dans l'attente), avec une petite natte usée qu'on lui écrase les poux (?)
 Oh oh! écoute donc!

La féticheuse alors lance une exclamation brève : *E-ye!*

Les assistants répondent d'une voix, en fausset : *A yiluk é!*

Elle :

E-yē! Eux : A yiluk' e! Entre en extase!
E-yē! Eux : A yiluk' e!...

Suit une longue narration en langue de féticheurs, dont la plupart ne saisissent pas le fin mot. Puis, « recto

tono », elle pose par trois fois les trois questions, auxquelles peut-être l'esprit daignera répondre :

Kani mu nzila? E-ye!

Kani mu tsola? E-ye!

Kani mu tsend' e? E-ye!

Était-ce sur la route *E-ye!*

ou dans la plantation? *E-ye!*

ou bien au champ ouvert? *E-ye!*

Encore une fois : *Arrr! Khita!...* Tous : *A yiluka!*

Et la danse sur le derrière recommence, frénétique :

Tòmba Khita Khita — E e e!

kani koso wele! — E e e!

Tòmba Khita ku nzo — E e e!

kani ku nzo kele! — E e e!

etc.

Cherche le *Khita* le *Khita...*

où qu'il soit allé!...

Cherche le *Khita* dans la case...

peut-être il s'y trouve caché!...

etc.

Entraînée par la mélodie du chant et le rythme de la danse (*lueke lume-kota*, une sensation agréable est entrée en elle), la prêtresse, tout en se tordant le corps, agite gracieusement un mouchoir, ou le jette au public et le rattrape au vol... Une voix lui crie : *Maka! maka!* monter, plus haut! Littéralement enchantée, elle danse, et clame comme une possédée, en alternant avec les assistants :

Arr! Khita... — A yiluka!

E-yě!... — A yiluka!

Mu tsengo kantéta? E-ye!

Mu mbele kantéta? E-ye!

Kiphela kanzúba? E-ye!

etc...

L'a-t-il blessée (la pierre *Khita*) d'une houe?...

L'a-t-il blessée d'un couteau?

L'a-t-il touchée d'un projectile?...

etc...

Elle ajoute, comme un ultimatum, en langue sacrée :

Arr...! matió!

Tous : *Wombokoso ...*

Lorsque enfin, après plusieurs chants en l'honneur de *khita*, l'esprit daigne lui inspirer son oracle, alors c'est le *kuiluka*, l'extase en plein. D'une voix saccadée, comme sous le coup d'une souffrance subite, elle fait : *ě ě ě ě ě*. Maintenant elle est hors d'elle-même, elle écoute une voix mystérieuse. Le silence pèse sur la foule, on entend le battement des cœurs... Puis, peu à peu, elle revient à elle-même, et elle se met à raconter, de fil en aiguille, la cause et le progrès de cet impitoyable mal de *khita*.

La mère du malade *tondele* se déclare satisfaite : c'est ainsi et non pas autrement! Au nom de son fils, elle demande pardon à *khita* :

*Difuùla phatu, difuùla mbende ko,
dime-zabangana mu disuku :
ngeyo wou Khita, umbeke kuata-kuata simba-simba;
mbele katéta,... tsengo katét' e...;
dia mbe-dia thata, mbe-tata.*

Ce pourquoi devait mourir un grand nombre d'hommes,
et non pas des rats des champs,
cela est maintenant connu grâce à la divination :
c'est toi, *Khita*, qui l'as pris durement et fermement;
d'un couteau il t'avait coupé,... ou d'une houe...;
j'en ai bien du regret, je suis désolée.

A ce moment le malade, quelque grave que soit son état, doit entrer en scène : la *nganga* va le badigeonner (*kukusa*) comme il faut. De ses deux doigts, plongés à plusieurs reprises dans le liquide qu'on a versé dans la fosette

diyowa, creusée à ses pieds, elle lui trace deux lignes parallèles autour des reins, sur la poitrine, sur les tempes, le nez, les bras, les jambes et les pieds, de nouveau, sur la poitrine, et sur le front. Durant ce temps la foule railleuse entonne et répète une nouvelle chanson, à l'adresse de celle qui gagne sa vie en dansant et en s'exaltant, sans travailler :

E kivava ki tsusu e!
bangulanga mayal' e!
bedi yaku bamvat' e!
E kivava ki tsusu e!
bangulanga mayal' e!
bedi yaku bantung' e!...

O la poule gratteuse!

elle ne fait que retourner les tas de détritius!

O tes compagnes travaillent le champ!

O la poule gratteuse!

elle ne fait que retourner les tas de détritius!

O tes compagnes tressent (des hottes et des nattes)!...

La poule, en effet (et le *nsuani*, espèce de taon qui transmet la filariose), symbolise le *vava* ou le *kieya*, le paresseux, le parasite qui mange aux frais d'autrui.

La striation finie, la prêtresse saisit la main du malade et le soulève. Si c'était un enfant, elle le jetterait d'un coup par-dessus ses épaules, pour le laisser tomber, comme un chat, sur ses pattes.

Pendant le badigeonnage, il arrive qu'il lui est impossible d'atteindre le front du patient, tellement la main lui tremble... : signe non équivoque que des *ndoki* s'en sont mêlés. Alors il ne lui reste qu'à céder la place à un autre devin, qui, lui, devra investiguer pourquoi les ensorceleurs ont fait agir le *khita* : « Sans doute que tu as volé, mon ami..., ou invectivé ton prochain..., ou négligé de partager avec lui... Dès lors il faudra absolument que tu sacrifies un porc; tout le monde en mangera, les *ndoki* comme les autres, et ils seront satisfaits ».

Le féticheur qui a la spécialité d'apaiser *khita* est le

nganga yangu, voué à *Yangu* (plur. *Biyangu*, cfr. ci-devant, le cri : *yàngula!*). Son pouvoir magique est concentré dans un paquet (*dibumba*) contenant des cailloux (*zitsindu*), des œufs de hibou et autres *bilongo*. Il se sert aussi d'un *mbonzo* d'herbes, dont il asperge l'endroit ensorcelé, puis il creuse, creuse..., et déterre enfin le coupable, sous la forme d'un caillou de *khita*. *Khita ivònzukele* est apaisé!

Mais si notre féticheuse de *khita* sait se tirer d'affaire à elle seule, son malade jouira bientôt d'un sommeil réparateur, et sera sauvé. En attendant on chante encore un air de danse, et la cérémonie est terminée.

Un proverbe dit, par allusion au tour de force décrit plus haut : *Nganga Khita nanguni mbevo, buna mua-muana* : la prêtresse de *khita* sait soulever le malade, alors ce n'est qu'un enfant. Ce qui équivaut à dire : on se moque volontiers de quelqu'un qui est plus petit ou moins fort que soi, mais attends un peu!...

Nous nous sommes étendu assez longuement sur le *khita*, « enfant et délégué » du *Nkisi tsi*, parce que, nous le répétons, le (ou la) *khita* constitue le trait d'union entre nos Bakhimba du Mayombe et ceux de Soyo et d'ailleurs (*Kimpasi*), où il reçoit les honneurs au même titre que notre *Thafu Maluangu*.

Fétiches protecteurs et fétiches de sorcellerie.

En dehors des *Bakisi banene* il y en a d'autres qui ne semblent ni si haut placés, ni si terribles : tel le serpent *Mbumba Luangu* (dont nous parlerons plus loin, p. 170), certains êtres fétiches comme les *ndundu*, albinos, les *batsimba*, jumeaux, etc.; le *nkisi Bakulu*, des ancêtres, protecteur de la famille, et *Dilemba*, le fétiche spécial du mariage, pour la paix dans le ménage et la puériculture ⁽¹⁾. Pour les femmes enceintes et les petits enfants, il

(1) Voir *Mayombsch Idioticon*, ainsi que notre légende : *Tsimonamambu of de oorsprong van het huwelijk bij Dilemba*, publiée dans *Congo*, octobre-novembre 1926.

y a une série de fétiches protecteurs : *Malazi*, *Kobo*, *Kiwumba*, etc. Leur rôle est de cacher leurs petits protégés, même dès avant la naissance, aux regards des *ndoki* tueurs d'enfants (1). Il y a même des fétiches, genre *Diphomba*, qui sont le refuge assuré de tout ensorceleur ayant fait des aveux (1).

Mais la catégorie qui intéresse le plus le monde nègre, parce que la plus redoutée, est celle des *Khonde*, appelés aussi *Khose*, les mauvais démons, les fétiches de haine et de vengeance. Le nom de *Khose*, comme celui de *Khonde*, peut avoir désigné primitivement un type de mauvais fétiche. Ainsi que nous l'avons déjà insinué, l'apparition des *Khonde* et autres démons analogues (2), au service du *kindoki*, doit avoir marqué dans le passé la décadence du culte ancestral des grands esprits. Ces esprits *Khonde*, adjurés et excités par les hommes *ndoki* (3), causent des maladies et des maux de toute sorte, jusqu'à ce que, obéissant à celui qui les possède, ou cédant à une force supérieure, ils se retirent et laissent agir les influences salutaires de la médication naturelle et superstitieuse. Citons les fétiches *Khonde* : *Mananguna*, *Mabiala ma Ndembe* (le fétiche vengeur du Luangu) (4), *Mungundu* (5), *Mayembele*, *Makuani*, *Nsasi Khonde*, *Khonde Mamba*, *Mangaka*... Ordinairement leurs statues ou statuettes sont pourvues d'un miroir et garnies de clous. Celui qui en veut à un ennemi lèche un clou et l'enfonce dans la statue du *Khonde*, en jurant qu'il n'aura pas de répit avant que l'autre ne soit puni visiblement... Ou encore, on m'a volé un régime de bananes; le voleur est inconnu, mais on retrouve le *nkibu*, sommet de la tige florifère, qu'il a coupé et laissé traîner. Je le ramasse, comme quelque chose de

(1) Voir *Mayombsche Namen : Nkisi-namen*.

(2) Cfr. R. P. STRUYF, *Onze Kongo*, I, pp. 361 et suiv.; le P. VAN WING, o. c., (*Kimpasi*), *Kindoki*, p. 29.

(3) Voir *Onze Kongo*, I, p. 285, et IV, p. 103.

(4) Mgr LE ROY, o. c., p. 348; *Onze Kongo*, IV, p. 103; et plus loin, dans la troisième légende de l'Arc-en-ciel (annexe).

(5) Voir Planche XII, n° 1.

« lui-même » et je le cache dans un panier ou paquet fétiche, en proférant des malédictions contre le coupable et vouant sa personne à la vengeance de l'esprit.

Un fétiche fameux, qui tenait en quelque sorte le milieu entre les *khonde* et les *nduda* ordinaires, fut le puissant *Pfula Nkombe*, dont j'ai connu la vogue. Lors de sa consécration, il requérait plusieurs vies humaines. On prétendait qu'il y avait neuf cœurs de jeune fille sous le miroir fixé à son ventre. Ceux qui lui étaient voués avaient la réputation de *ndoki* émérites. Pendant des mois, ils faisaient le léopard, c'est-à-dire se travestissaient en léopards et devenaient ainsi « hommes en haut et léopards en bas » pour attaquer les hommes. On disait que dans les festivités nocturnes en l'honneur de *Pfula Nkombe* des hommes étaient dévorés.

Les « *nduda* », etc.

Comme défense contre les « malfaiteurs », il y a les fétiches antisorciers : les *nduda* (pl. *zinduda*), petits diables protecteurs des hommes et de leurs habitations, le plus souvent sous la forme d'un petit bonhomme en bois, armé d'un « fusil » (ou bien ce fusil seul) à un ou deux coups, qui doit abattre ou chasser le sorcier rôdeur.

Enfin, il y a les *bitutu*, amulettes et préservatifs : bracelets, colliers, bâtonnets, coquillages, têtes dealebasse, etc., qui en somme ne sont que des « fétiches d'hommes ».

Souvent on appelle fétiche un objet ou un ingrédient quelconque, qui entre dans la composition des fétiches, qui appartient aux fétiches... : un morceau de *phezo* et de *ngunzi*, terre blanche et terre rouge, du rouge *tukula*, un morceau de copal, un œuf de coq (!), certains fruits, etc.

Les esprits ou fétiches de la divination ne forment pas une classe à part. Le *tesa* est la spécialité de certains féticheurs plutôt que de certains fétiches. Nous avons vu la prêtresse de *Khita* chercher la cause d'une maladie; d'autres devineresses sont les féticheuses de *Sumbu* et de

Mayanga Bunzi; un *nganga tesa* mâle est celui de *Mbenza*. Or, leurs fétiches respectifs, sauf pour la première, sont des *khonde*. Cependant il y a des fétiches qui servent avant tout, ou même uniquement (?), à découvrir les malfaiteurs, esprits ou hommes.

L'art de guérir aussi est l'apanage de tel ou tel *nganga*, et non de tel ou tel fétiche, si ce n'est au sens négatif : le fétiche qui rend malade peut également guérir, lorsque, obéissant aux incantations de son maître, ou cédant devant une force supérieure, il se retire. C'est simple comme bonjour!

Les esprits changent-ils de domicile? Tout comme les hommes... Ils peuvent, par exemple, suivre leur propriétaire, être installés dans une autre région et s'y fixer à demeure. Un individu est malade, mais d'une maladie si étrange! Quel *nkisi* en serait bien la cause?... La parole est au *nganga tesa*, qui après avoir deviné (*tesa*) et flairé (*konga*), déclare : c'est le *nkisi* nouveau un tel! D'où vient-il?... Oh! il habite loin d'ici!... On mande donc le *ngudi nganga*, féticheur mère, de là-bas : Nous avons ici un malade..., et nous voudrions un *nganga* de votre fétiche... C'est entendu, dit l'autre, je ferai entrer quelqu'un de chez vous dans les transes (*kuilusa*) et je le mettrai au courant de mes secrets, moyennant paiement : *vanda*, instituer..., *vandisa*, faire instituer un fétiche. Peu de temps après, un malin a le frisson de la vocation : c'est lui le candidat féticheur. On fait une première cérémonie, rehaussée de chants et de danses, et on le conduit à son *divuala*, la hutte sacrée entourée de *zindembe zi ndala*, feuilles de palmier fendues en deux, *zi kandikila*, pour signifier aux profanes : défense d'entrer. Là, il reste, dort et rêve, plusieurs semaines *tsona* durant, jusqu'à ce que le nouveau fétiche daigne lui révéler le nouveau nom sous lequel il veut être honoré, ainsi qu'un nom de féticheur pour le *muana nganga* lui-même.

Une fois féticheur en chef, il pourra s'adjoindre des *masamba* (ou *bitome*, sing. *disamba*, *tome*), aides-féti-

cheurs ⁽¹⁾, qui connaîtront peut-être beaucoup de trucs et de remèdes, mais qui pour cela ne deviendront pas nécessairement des maîtres-féticheurs : ils seront alors *nganga* tout court, ou encore *nganga ndoki*, féticheurs-sorciers par la grâce de l'un ou de l'autre *khonde*. Même les gardiens officiels du *nkisi tsi*, par exemple, ne sont pas des *nganga* dans le sens strict du mot. Ces grands esprits, en effet, de même que le *Nzazi*, le chien céleste que nous appelons « foudre », ni les *Bakulu*, ancêtres, *bavàndungu ko*, ne s'acquièrent pas, ne sont pas sous le commandement d'un féticheur; tandis qu'on n'est véritable *nganga* de *Dilemba*, d'un *khonde* ou d'un autre fétiche de sorcellerie, de *Malazi*, etc., que par le *vanda*, l'initiation, longue et quelquefois dure, au *bunganga* respectif.

L'homme invisible.

L'homme lui-même n'est pas un être purement matériel. Il a en lui quelque chose de supra-matériel, qui voit, entend, parle et agit quand il dort et rêve, qui sort de lui quand il se dédouble, comme c'est le cas chez un *ndoki*, quelque chose qui se sépare de ses autres éléments constitutifs et devient *kimbindi* après la mort ⁽²⁾. C'est encore l'homme invisible dont les *ndoki* cherchent à s'emparer à l'aide de leurs mauvais fétiches et des *babimbindi*. S'ils y réussissent, l'homme devient malade; s'il meurt, le *ndoki* en chef et ses complices sont censés le couper en morceaux, pour le cuire et le manger. Il s'agit donc, non seulement de ne pas s'attirer la colère des *nkisi* eux-mêmes (comme *khita*), mais aussi de prévenir et d'écarter le *kindoki* par tous les moyens (*nduda*, amulettes...). Et dans un cas plus ou moins suspect, on ne tardera pas de s'adresser au spécialiste, qui, lui, dira la cause du mal (*khita*, *ndoki*...), ou qui ira même arracher aux ensorceleurs et aux revenants

(1) On peut comparer les *bana banganga*, quoique la comparaison cloche un peu, aux « filii prophetarum » de l'Ancien Testament.

(2) *Kimbindi*, *babimbindi*, mâne(s) : voir plus loin.

leur victime encore vivante, et s'il y réussit, ramènera le principe de vie, le *lunzi* ou *ndunzi*, dans le corps du patient (1).

Le corps à lui seul est un composé de trois *vuvula*, ou *vuvula* (pluriel *bivuvula*...) : le premier adhère à son principe de vie (*ndunzi*), peut être emporté avec celui-ci par les ensorceleurs, et change en *kimbindi* après la mort; le deuxième est celui qui, en cas de maladie, reste au village, c'est le malade ensorcelé, l'homme presque vide; le troisième devient le cadavre, l'homme tout à fait vidé, qu'on pleure en chantant des élégies. C'est peut-être à cause de ces trois éléments corporels qu'une personne qui a un physique particulièrement beau est dite se décomposer après la mort en trois *bimbindi*.

La sorcellerie.

Le *kindoki*, qu'on rencontre à presque toutes les pages du présent ouvrage, que nous retrouvons à tout moment dans la pensée et dans la préoccupation de nos indigènes, et qui constitue, à notre avis, le substratum de leur religiosité dégénérée, est considéré comme un véritable fléau, comme le plus grand mal social et familial (2), la négation de la justice et de la paix. Le mot dérive du verbe *loka*, en différentes langues bantoues : *loga*, *loza*, *loa*, etc.; *ndoki*, *moloki*, *mlogi*, *mrogi*, *mlozi*, *molo*, *mloo*, *eloro*..., ensorceleur; *kindoki*, *bulogi*, *ulozi*, *ulogo*..., sorcellerie (3).

Certains distinguent (4) trois espèces de *bandoki*. Les

(1) Voir *Moyombsch Idioticon* : *lunzi*, *ndunzi*, *vuvula*, *yungula*... *Lunzi* veut dire aussi : front, comme représentant la partie formelle de l'homme. Cfr. le « facies » de l'Ancien Testament, et « la face » des Chinois.

(2) Cfr. *Oorzaken van 't verval der Zwartten*, dans nos *Mayombsche Penneschetsen*, Sint-Michel, Brugge, 1914.

(3) Voir Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*, p. 342; P. STRUYF, *Onze Kongo*, I, pp. 241 et 361; P. VAN WING, *Kimpasi*, p. 29; *May. Idioticon*...

(4) Voir De Krokodiel... (*Congo*, 1929, p. 846.)

uns sont *ndoki* par naissance, par hérédité. Ce ne sont pas les plus méchants : ils se contentent d'un os ou d'une cuisse d'homme que les autres leur donnent, mais, eux-mêmes, ils ne tuent pas les hommes. Les autres sont les ensorceleurs par malice, qui le sont devenus volontairement, et qui sont insatiables dans leur rapacité et ne reculent guère devant un *nduda*, fétiche antisorcier. En troisième lieu, les féticheurs-*ndoki*, qui, eux, sont appelés à désarmer les mangeurs d'hommes ou à les mettre hors d'état de nuire.

Le *kindoki*, du moins celui de la pire espèce, est un crime, digne de l'empoisonnement par la *khasa*, et dans l'au-delà, de la honte de porter un tison au cou, son cadavre ayant été brûlé, ainsi que l'exigeait la coutume. Les mobiles de ce *kindoki* sont la cupidité et l'envie, vices contraires au fondement de toute morale primitive, qui est la justice ⁽¹⁾. Un *ndoki*, mettons un proche parent, un oncle, un ami... vient vous tenter, la nuit, en songe : entre quatre yeux il étale devant vous ses *biyungu*, appâts de sorcier : un morceau de chair humaine, quelques poils de cochon, des plumes de canard, un peu de charpie d'étoffe... Vous n'avez qu'à choisir. Préférez-vous la chair humaine ? Alors vous serez sorcier mangeur d'hommes. Mais... votre famille est presque éteinte, bientôt il ne vous restera plus personne à manger : rien n'y fait, n'hésitez pas, prenez autre chose!... cet échantillon de bétail, de volaille ou d'étoffes vous sera un gage de richesse. Seulement, payez d'abord en viande d'homme, sinon cela vous coûtera la vie... Et bien souvent on se laisse tenter. Ou si vous n'en voulez pas du tout, il ne vous reste qu'à raconter votre rêve, à haute voix, à tous ceux qui veulent l'entendre, car « qui tacet, consentire videtur », celui qui se tait... ne dit rien!

(1) Voir Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs* : Morale.

Déjà les Latins n'appelaient-ils pas la magie noire et maléfique dont ils accusaient les premiers chrétiens : « odium obscurum » ?

L'appât *kiyungu*, une fois avalé, devient *dikhundu*, — *likundu* chez les Bangala, *dikundia* chez les Basolongo, — qui se loge dans la région du cœur, dans votre bras, dans votre jambe, n'importe où. C'est cet organe mystérieux, de forme glandulaire, dit-on, comme tous les *ndoki* en ont au moins un, qui par ses mouvements caractéristiques vous donnera le pressentiment d'une occasion propice, en même temps que la force irrésistible, de frapper quelqu'un de maladie et de mort, fût-ce votre propre femme, votre père ou votre mère, — surtout le *dikundia* que les Basolongo appellent *nsunda*, impair, puisque celui-ci « n'a aucun contre-poids ». — Revenu à vous-même, vous regretterez sans doute votre cruauté, vous aurez pitié de la victime, mais... ce n'est pas de votre faute!

Une espèce de *kimbindi*, que beaucoup de Bakhimba aussi bien que des profanes prétendent avoir vu, est celui du *ndoki* qui n'a pas succombé à l'épreuve du poison, mais « a fait semblant de mourir », pour ressusciter bientôt sous la forme d'un lutin hideux et puant : le *nkuyu* ⁽¹⁾ — *nkuya* en Solongo. — Ce rôdeur de nuit n'entrera définitivement au séjour des mânes que si l'on parvient à lui faire avaler une bonne dose de *khasa*.

(1) Voir *De Krokodiel... en andere Tooverij*; aussi : *Mayombsche Namen* et *Mayombsch Idioticon* (sous ce mot).

CHAPITRE XIII.

FETICHISME PROPRE A LA SOCIETE SECRETE.

« Mbumba Luangu », l'Arc-en-ciel. — L'Arc-en-ciel, objet de culte chez les primitifs. — « Mbumba Mbingu ». — « Mbumba Luangu » détective et ses disciples féticheurs. — Fétiches de « Mbumba Luangu » : « dibumba » et « Thafu Maluangu ». — Consécration de la double statuette. — Magiciens par la vertu de « Mbumba ». — « Bandoki » et Bakhimba. — Récapitulation des principales données sur les croyances indigènes. — Aperçu synthétique de tout le système religieux mayombien.

Il nous reste à étudier les croyances fétichistes, la magie et la sorcellerie, telles que nous les trouvons chez les Bakhimba. Qui dit le « khimba » dit fétichisme et lutte contre la sorcellerie.

L'objet du culte initiatique est un *Mbumba Luangu* (= *Mbumba* de *Luangu*, plur. *Zi)mbumba zi Luangu*), localisé dans la double statuette *Thafu Maluangu* ⁽¹⁾, — ou ailleurs, l'esprit *Khita*. — Le *Mbumba Luangu* est un serpent mystérieux, un serpent réel mais « sui generis », de nature *nkisi*. Tous les indigènes du Bas-Congo le connaissent comme tel. Il habite dans l'eau, dans telle rivière, dans telle vallée..., et monte parfois sur un grand arbre, entre dans un brouillard multicolore et s'élanche dans les airs, bien visible, pour descendre plus loin dans telle autre vallée. Tant qu'il reste là-haut, il retient la pluie.

(1) Voir : Admission, entrée. noms..., ainsi que notre annexe sur le serpent arc-en-ciel.

Au Mayombe on l'appelle *Mambumba fufulu*, quand il n'est pas très clair; *Mbumba tini*, quand il n'est pas entier. — *Mbumba muisi*, en Kikongo, veut dire : exhalaison ou fumée de vapeur. — *Malanda* est le deuxième arc-en-ciel qui apparaît souvent au-dessus du premier. Le mot ordinaire chez les Basundi, les Bawoyo et les Basolongo, mot connu également en kiyombe, est *Nkiama*. Enfin « *Mbumba Kipfuiti-pfuiti* » serait le nom de la mère commune de tous les serpents arcs-en-ciel. *Luangu* (de *Mbumba Luangu*) peut signifier « eau » (1); en langue khimba, *baluangu* veut dire *bakhimba*, et *nluangu* y est synonyme de *phezo*, terre blanche (2), comme dans le dicton : *Ndoko ka *nluangu tukána!* en avant! car nous avons voulu la terre blanche, c'est-à-dire les épreuves du khimba, le nouveau nom et le reste : à la guerre comme à la guerre!

Kusúnda Mbumba Luangu, kukadi mutu ko! là où s'élançait l'Arc-en-ciel, personne ne peut s'attarder : sous peine d'avoir les yeux embrumés. Car, m'assure-t-on, c'est un « *nkisi bandidi tsi, kipfumu kiandi ku tsi*, cet animal a fondé la terre, son royaume est sur la terre », tandis que le *Nzazi*, la foudre, règne dans le ciel (3).

Au Congo français (A. E. F.), *Mbumba Nyingu*, l'Arc-en-ciel, a ses féticheurs et procure des richesses. *Baluangu*, *Bekwel*, *Bakota* et *Haussa* ont, d'ailleurs, la réputation de grands féticheurs. Au *Luangu*, d'après le P. Marichelle (4), l'Arc-en-ciel a des accointances avec l'esprit *Mbumba* : « *Nkiama ke kubuta*, y dit-on, *Mbumba ke kukonzula*, le dieu *Mbumba* élève celui qui est né le jour où l'on voyait l'Arc-en-ciel ».

(1) Cfr. R. P. AUG. DE CLERCQ, *Recherches étymologiques du terme employé pour désigner l'Eau*, dans *Zeitschrift für Afrikanische Sprachen*, Heft 1. Berlin, 1903.

(2) Voir : *Dénominations*, p. 25.

(3) Voir notre annexe : *Légende de la Foudre...* Cfr. notre *Cosmogonie mayombienne*, dans *Mayombsch Idioticon*, sous le mot *diyitu*.

(4) *Dictionnaire Vili-Français*, Loango Mission, 1902.

L'Arc-en-ciel, objet de culte.

Pour le culte de l'Arc-en-ciel chez les peuples primitifs, ... au Nyassaland, *Lisoka*, au dire de Callaway (1), est l'être suprême invisible; *Mulungu*, l'Arc-en-ciel, est l'être suprême visible. Les Bushongo, d'après Torday et Joyce (2), disent que l'Arc-en-ciel est de la même substance que les esprits. Chez les Tonga de Torrend (3), l'Arc-en-ciel est la résidence de *Mpande*, fils de l'Être suprême. Les Banda au Congo français (4) l'honorent pour avoir des enfants.

Chez les anciens Péruviens on adorait l'Arc-en-ciel (Acosta); il était un des serviteurs du Soleil (Garcilao); et dans les temples on lui avait réservé un sanctuaire spécial (d'après Velasco) (5).

Chez les Isneg, tribu Igorotte des îles Philippines, *boñloñ* l'Arc-en-ciel, est un esprit, et son apparition annonce la saison des pluies. Celui qui boit de l'eau dans laquelle descend le *boñloñ* aura le ventre gonflé et mourra. Si quelqu'un le montre de l'index, ce doigt enflera et l'ongle en tombera. ...Heureusement, le P. M. Van Overbergh (6) nous donne la formule superstitieuse igorotte qui fait dégonfler : *ngális (nalis) di aso*, pronounced when seeing a rainbow, lest it eat one's soul.

« Mbumba Mbingu ».

Au Mayombe il existe un autre *Mbumba*, le *Mbumba Mbingu*, également un serpent fétiche. Là où la coutume du *kualama* (dans la *nzo kumbi*, case de la fille nubile) est encore en vigueur, toute femme qui a un enfant, sans avoir fait, avant son mariage, son stage dans la *nzo kumbi*, aura fatalement, elle et sa progéniture, la maladie de peau

(1) *The Religious System of the Amazulus*, Part I, p. 124. Natal, 1868.

(2) *Les Bushongo*, p. 230. Bruxelles, 1910.

(3) *A Comparative Grammar of the Bantu Languages*, p. 288.

(4) J. DAIGRE, Le peuple Banda. (*Missions catholiques*, 1913, p. 430.)

(5) ACOSTA, *Indias*, p. 309; GARCILAO, *Commentaires*, p. 63; VELASCO, *Quito*, p. 210 : d'après *Mélusine*, II, 1884-1885, p. 210.

(6) *A Dictionary of Lepanto Igorot or Kankanay*, Bibliothèque Anthropos, Mödling (Vienne), 1933.

appelée communément *bikuani* : cela provient... de l'urine de *Mbumba Mbingu*! Certaines taches rouges sur le corps, et certaines plaies incurables, et des cheveux gris avant le temps, tout cela c'est encore *Mbumba* qui vous a arrosé à sa façon!

« *Mbumba Luangu* » détective.

Mbumba Luangu est encore le nom d'un fétiche-détective ⁽¹⁾! Sa tête à plate-forme rappelle *Matundu* du *Thafu* des Bakhimba. Comme celui-ci, il fait enfler (*vimbisa*) le ventre de ceux à qui il en veut. Son *nganga* peut l'adjurer au moyen de *mbonzo* d'herbes magiques et en mettant le pied sur le ventre du patient. Ce *Mbumba Luangu* cause aussi la démence (*laula*). De tous ces maux, les *nganga zi tesa* en découvrent le grand coupable, à force de danser et de flairer : *Mbumba Luangu*!

Mais celui-ci a la spécialité de rechercher les voleurs... On a volé à quelqu'un des étoffes, ou des bananes. Dans la mentalité noire, toute injustice demande l'infliction d'une sanction, avec réparation de dommage (toujours exagérée). Qui est le voleur?... *Mbumba Luangu* le trouvera bien! On le voue donc à la vengeance de ce *nkisi*. D'un ton hargneux et fanatique, la partie lésée frappe le voleur, quel qu'il puisse être, de ses malédictions (*komina mianda*) :

A Mbumba Luangu!

Tē! vònda! Te! tēta!

Wos' uyibidi tebe kiam' e,

a Mbumba Luangu, umvònda,

umvimbisa, unlàula,

umfla ku tsala kayeka,

umbükumuna!

Kadiàtila Makangu,

kadiàtila Mavungu!

Uwànga kobo e! Mbumba Luangu!

... Mbumba Luangu!

Tē! tēta! Te! vònda!

(1) Voir Planche VII, n° 1.

Ha! *Mbumba Luangu!*
 Frappe! tue(-le)! Frappe! fends(-le) en deux!
 N'importe qui a volé mon régime de bananes,
 ha! *Mbumba Luangu*, tue-le,
 fais-le gonfler, rends-le fou,
 porte-le au plus haut sommet d'un arbre
 et jette-le en bas!
 Qu'il marche sur Makangu,
 qu'il marche sur Mavungu!
 Écoute donc! o *Mbumba Luangu!*
 ... *Mbumba Luangu!*
 Frappe! fends(-le) en deux! Frappe! tue!

Puis, il attache au fétiche un morceau ou une fibre de l'objet volé, et il répète :

*Woso nya una uyibidi tē kiama,
 vonda kuandi umvōnda!*

Qui que ce soit qui ait volé mon régime,
 tue donc, tue-le!

Voilà une manière de *koma mianda* ou *koma minloko* (1). D'autres fois, pendant qu'on prononce les imprécations, on enfonce un clou (*beze*, plur. *bibeze*, ou *mbau*, plur. *zimbau*) dans le corps du fétiche : *kō! kō!*... C'est le sens premier de *koma* : *koma diba*, par exemple (ou *tumbika diba*), veut dire : enfoncer une cheville dans le palmier, pour y suspendre la calebasse à vin de palme.

Les noms de *Makangu* et *Mavungu*, respectivement chefs de Kangu et de Vungu, peuvent être remplacés par d'autres noms de chefs. « Mettre le pied sur un chef », par exemple, heurter contre ses pieds (en latin : *offendere*) pendant qu'il dort, revient à dire : *uphuà kuama, ndiena mvik' aku!* possède-moi, je suis ton esclave! Cela s'appelle : *bula dibanda*, ou *banda khulu*, comme fait quelqu'un qui est en proie au désespoir... Ainsi donc fasse le voleur

(1) Voir *Onze Kongo*, I, p. 288 : Drie Mayombsche Bezwingen, repris dans notre *Mayombsche Volkskunst*, p. 58.

inconnu, par une mauvaise inspiration de *Mbumba Luangu!*

Ku tsala kayeka, au sommet d'une haute branche, où personne ne peut plus l'atteindre : c'est le sens de *kayeka* (préfixe nominal *ka-*). J'ai vu un fou, qui logeait dans la forêt, et dont les Noirs disaient qu'il avait fait son nid et habitait *ku tsala diba*, au haut d'un palmier : sans doute un voleur, possédé par *Mbumba Luangu*.

Mais, sans être voleur, quelqu'un peut avoir de ces lubies de s'installer dans les arbres : ce peut même être un signe de vocation de féticheur. Dans ce cas, voici comme cela se déclare... On invite le *nganga* devin, qui donne son avis : *Mbumba Luangu* est en jeu... Que faire?... *Vanda*, instituer le fétiche!... Après un certain temps, voilà que cela lui prend de nouveau, mais cette fois il est littéralement hors de lui-même : *kuiluka*. Il grimpe dans la couronne des arbres et y passe la nuit. Au matin les gens du village viennent en foule battre le tambour long au pied de l'arbre où il est niché, en chantant des chants spéciaux en l'honneur du *nkisi*... L'extase est à son apogée, puis il se calme et consent à descendre : sinon, dit-on, il tomberait raide mort.

On le conduit au village... Il fait son entrée dans son *divuala*, y dort tranquille durant autant de semaines *isona*, et redevenu normal, il est prêt à *tomina nganga*, succéder à son maître féticheur, comme *tome*, ou *tomi*, disciple. Seulement, pour son nouveau nom à prendre, il n'a pas l'embarras du choix, puisque *Mbumba Luangu* ne connaît que deux *bitomi* : *Nganga Phanzu*, si c'est un homme, et *Mbondó* (comme la mère des Bakhimba) ⁽¹⁾, si c'est une femme. Un autre détail curieux, c'est que le jeune *nganga*, pendant tout ce temps, parle une espèce de *kikhibamba* ou *kitsiopa* ⁽¹⁾.

Quel est le *nsaku*, l'honoraire du maître-féticheur de ce

(1) Voir au chapitre des noms.

Mbumba Luangu? Je l'ignore. Toujours est-il que *Makuani*, par exemple, un fétiche de vengeance, qui, excité par des malédictions (*mianda*), avait pu attraper un voleur et le rendre malade, se faisait payer jadis, au profit de son mandataire, mille pièces d'étoffe, ou bien une partie en étoffes et un esclave.

Du fait que *Mbumba Mbingu* s'occupe des jeunes mères, on serait enclin à croire que ce *nkisi Mbumba* pourrait bien être le même que le « dieu *Mbumba* » des *Baluangu*, dont il est question plus haut, et qui n'est pas un inconnu pour l'Arc-en-ciel (1).

Quant au détective *Mbumba Luangu*, en dehors de leur homonymie, et de la ressemblance de sa statuette avec notre *Thafu Maluangu*, et de l'espèce de *kikhimba* parlé par son féticheur attitré, il y a un autre point de contact remarquable avec l'Arc-en-ciel authentique : c'est que, comme ce dernier, il a le pouvoir d'empêcher la pluie, d'où son surnom de *Kandu-mvula*, Qui-défend-la-pluie (de tomber). Pour cette fonction on le met à l'extérieur, et, attendu qu'il ne peut jamais être mouillé..., la pluie n'a qu'à ne pas tomber!... A moins qu'ils ne soient tous les deux (ou les trois?) qu'un *nkisi* unique sous des formes différentes, d'après leur application.

Objets fétiches et « *Thafu* ».

Or... *Mbumba Luangu*, « chef de la terre », étroitement lié aux esprits de la terre, se trouve localisé, à l'usage du *ngudi nganganga* des *Bakhimba*, dans le paquet fétiche *dibumba di Mbumba*, un vieux *lubongo*, tissu indigène de raphia, contenant des coquilles, des herbes, etc., tout ce que l'esprit a ordonné aux anciens, et que ceux-ci ont transmis à leur postérité (2). Puis, il y a le *mbonzo* de la cannette (3), les *mbonzo* d'herbes pour les purifications (4)...

(1) Voir p. 171.

(2) Voir : Cérémonies d'entrée, p. 46.

(3) Idem, p. 49.

(4) Voir plus loin : *Tabous*, p. 197; cfr. p. 182.

mais il y a surtout, à l'usage des membres de la société secrète, le *kele*, ou *kiele*, *ki Mbumba*.

Ce *kele*, qui représente *Thafu Maluangu*, ou en pur kikhimba *Thasu Maluamvu*, est composé, comme nous l'avons vu, de deux figurines, l'une *Matundu* (l'aîné) et l'autre *Malanda* (le puîné), imitant ainsi le double Arc-en-ciel. Bien souvent on voit difficilement la différence entre les deux, à moins que leur tatouage ne les trahisse (1). Dans la région de Vaku, j'ai trouvé un *kele* démontable : un *Matundu* et un *Malanda* complètement séparés, mais appartenant à un *Thafu Maluangu* unique (2).

Ce doit être le féticheur des Bakhimba, *Baku*, qui fabrique, possède et garde le *dibumba di Mbumba*. Fait-il, encore actuellement, un noviciat avant d'être *ngudi nganga*? Est-il *ndoki*, ensorceleur? Ou bien est-il simplement gardien de son fétiche? Rien de bien certain là-dessus. Les *bikuma* (3), il est vrai, parlent de *Baku Nganga*, le grand féticheur des Bakhimba, et de ses descendants. Tout ce que nous savons de ses compères suffit pour nous édifier au sujet de *Baku*. D'autre part, puisqu'il est guérisseur, ses remèdes sont tout indiqués pour les sectateurs de *Mbumba*.

Quant au *kele* de *Thafu Maluangu*, un sculpteur habile taille cette statuette pour tel ou tel groupe de Bakhimba qui en a besoin, mais ce n'est pas lui, ni un féticheur quelconque, qui lui imprime son caractère sacré; c'est, ni plus ni moins, le *nkisi tsi*, dont nous avons parlé au long. A cette fin le *ntenda*, ou du moins un *tseme*, consacré lui-même au grand esprit, s'en va, en compagnie de deux ou trois autres *basémuka*, dans la forêt. Ils y restent durant trois semaines *tsona*, non loin de la pierre de *Phungi*, pour la consécration de leur *Thafu*.

(1) Voir Planche IX, n° 4 et n° 3. Voir aussi le *kele* du Musée de Scheut, dont E. DE JONGHE donne une photographie (*o. c.*), ainsi que celui du Musée de Tervueren.

(2) Voir Planche X; et Planche V, nos 1 et 3.

(3) Voir ci-dessus, p. 110.

Consécration de la double statuette.

Comment s'y prennent-ils exactement? *Yē!* diraient les Noirs, eux-mêmes ils le savent!... Nous avons raconté comment on dépose pieusement un caillou fétiche, un « enfant », près de la « mère » *Phungi*, *Mbenza* ou autre. Il est possible qu'on fasse une cérémonie similaire pour le nouveau *Thafu*. Mais plus probablement c'est une imitation du *semuka*, la grande consécration : au *Thafu*, comme à un candidat-*tseme*, on « fait voir » (selon l'expression reçue) la pierre de *Phungi* ou de *Mbenza*... C'est de là que le *kele* en bois, dorénavant fétiche des Bakhimba, qui présidera à leurs fêtes de danse comme aux épreuves de leur initiation et à toute leur éducation, qui entendra leurs serments et leurs malédictions contre les parjures..., c'est uniquement de là que lui vient tout son prestige.

Enduit de terre blanche, revêtu de cordes tressées en fibres de jeunes feuilles de palmier (*zindembe*), on le porte triomphalement au village. Là, puis au *divuala*, il reste *nkisi*, chose sacrée, tant que dure le khimba. Un *Thafu*, m'a-t-on dit, avait coûté six *mbuba* d'étoffe, soit environ 50 francs d'avant-guerre, plus un porc gras et une chèvre. Après la cérémonie de sortie, il est désaffecté. Même on lui ôte parfois les *zitsalala*, petits grelots, pour le temps de ses vacances, quitte à lui en mettre d'autres, lors de sa nouvelle consécration. Ce n'est donc pas un fétiche ordinaire, mais simplement une statuette représentant et non contenant un *nkisi*, à la différence des *ndubi*, qui gardent leur caractère fétiche, tant qu'ils ne sont pas expropriés. Il n'est pas plus fétiche, quand on le trouve, en dehors du khimba, abandonné dans le coin d'un chimbeck, que les fétiches grands et petits qui ornent les musées et qui n'ont plus du *nkisi* que le nom et l'image. Du reste, un *nkisi*, en tant qu'esprit, est toujours insaisissable.

Le *ntenda*, maître des Bakhimba, ne paraît pas être nécessairement un *nganga* proprement dit, encore moins

ses acolytes, quoique leurs « enfants » ou disciples aiment à les parer tous indistinctement du titre de *ngudi zi nganga*. Ce titre ne revient strictement qu'à l'un ou l'autre vieux sorcier de *Mbumba*, successeur du premier prêtre de l'Arc-en-ciel, qui, lui, aurait reçu ses pouvoirs, après une inspiration particulière, comme en ont les candidats-féticheurs, du *nkisi tsi*, près du puits mystérieux (1).

Rappelons-nous ici le bouffon des Bakhimba, qui n'exerce son métier ingrat qu'en dépendance et par ordre du même dieu du sol (2).

Magiciens.

Qu'il y ait des gens qui font de la magie par la force de *Mbumba*, cela ne souffre guère de doute au Mayombe (3).

Il arrivait dans les temps anciens, disent les Noirs, que la statuette de *Thafu Maluangu*, influencée sans doute par *Mbumba*, s'envolait des mains du *ntenda* et se balançait dans les airs.

Et n'avez-vous jamais vu de halo autour du soleil ou de la lune, un jardinet, comme on l'appelle en Flandre, un *dizungu*, enclos? Eh bien, ce sont les sorciers de *Mbumba* (d'autres disent : les féticheurs de *Mbongo* et de *Mavungu*, deux fétiches de *kindoki*) qui attrapent ainsi (*tamba*) le soleil ou la lune dans un lasso, afin de profiter plus longtemps de la lumière, quand ils sont en route. J'ai eu le cas, précisément quand je venais d'annoter cela, avec *Masunda*, un de mes porteurs et ancien khimba, qui ce soir-là devait m'apporter une lettre, tandis que j'admiraï un magnifi-

(1) Voir p. 118.

(2) Voir p. 94.

(3) Le P. GEORGIUS GELENSIS, dans son *Vocabularium* (du XVII^e siècle), édité par les PP. VAN WING et PENDERS (*Le plus ancien Dictionnaire Bantu, Het oudste Bantu Woordenboek, Bibliothèque « Congo », 1928*), traduit *nkimba* par : enchanteur, toovenaar. Le bon « Père flamand » a été assassiné, victime de son zèle, sans doute un peu intempestif, contre le culte des fétiches. (V. *ibid.*, Introduction.)

que halo autour de la lune : on prétendait que mon homme avait attrapé celle-ci dans son lacet... Et comment avait-il fait? Comme font les féticheurs de *Mbumba* : il avait « pris sa main » et avait dessiné là-dessus, sur le dos, un cercle (*diwengula*) rouge en terre *ngunzi*, et sur la paume un autre de même dimension en terre blanche (*phezo*); cette main il l'avait tendue en la montrant à la lune, et au même instant ces deux cercles s'étaient reflétés dans le ciel et avaient encerclé l'astre de la nuit... Aux vulgaires *ndoki* on attribue le pouvoir de prolonger la nuit, quand ils n'ont pas fini de manger leurs hommes et leurs porcs, notamment par le brouillard, qui n'est autre chose que la fumée et les vapeurs de leur cuisine forestière; et les étoiles filantes ne sont elles-mêmes que des sorcières qui traversent les airs : dès lors, pourquoi s'étonner que les *nganga* de *Mbumba* puissent renouveler le miracle de Josué?!

« *Bandoki* » et *Bakhimba*.

Le *divuala* des *Bakhimba* grouille d'ensorceleurs... Avant l'entrée des aspirants dans la société, le chef avait coutume de passer, matin et soir, d'un bout de son village à l'autre, en clamant, recto tono, son *lukhove* :

A benu bandoki ē!
o zikhimba ziela-balulu ē!
Nkuà dikhundu diandi kabèmbika!...
A tutàla wo n̄yengo bakhimb' ē!

O vous autres, ensorceleurs,
 o les *bakhimba* vont être changés!
 Celui qui a son organe de sorcellerie le tranquillise!...
 O regardons seulement la fête des *bakhimba*!

Les *ndoki*, en effet, attirés par toutes ces danses et tout ce *kitoko*, ces belles choses, ne pensent plus qu'aux *Bakhimba* et laissent aux autres la paix. A chaque nuit, ils

volent sur le toit de leur campement; *zu!* en voilà un!... les gars sentent une odeur dégoûtante, qui rappelle la puanteur de certaines fourmis, ou d'un linge sale (ce sera donc une sorcière!), ou le goût rance d'arachides, ou de vin de palme... Mais déjà il est dans la case, et changé en noix de palmier : celle-ci se met à grossir *dedele dedele dedele!* tellement qu'elle éclate : *pan!* dans la marmite. Ote vite le pot du feu! crie un khimba. Moi je n'ose pas, dit l'autre... On s'approche, hésitant : *Pf!* (en frottant la main sur la lèvre inférieure), le pot est vide : plus un haricot, plus un bout de banane..., la noix de palme, non, le *ndoki* a tout nettoyé!

D'autres fois un *ndoki* donne aux gars des cauchemars (sans doute quand ils ont mangé trop copieusement) en leur serrant la gorge (*bueta*), ou en leur cognant les poings dans la nuque. Alors on entend la victime geindre comme un cochon de lait.

Heureusement pour les Bakhimba, les *ndoki* eux-mêmes leur envoient de temps à autre un profond sommeil, au moyen d'un *mbonzo* magique, dont ils aspergent une dizaine de fois le *divuala*. Ou encore, ils prennent un os d'homme, le portent aux lèvres et font *ph ph ph!* (en soufflant), et voilà toute la jeunesse dans les bras de Morphée.

Il arrive que les gars vont jusqu'à provoquer les ensorceleurs, en kikhimba, pour le plaisir de pouvoir les chasser :

Zo u lamvi, diòmva zaba!

Vo domvoromo tsingvamva, diòmva zaba!

Vo domvoromo mbuamvi, diòmva zaba!

Si tu es une femme, viens ici!

Ou si tu es un profane, viens ici!

Ou si tu est un initié, viens ici!

Quiconque surprend un *ndoki*, n'importe où et n'importe comment, crie : *Buõ! tsorr!* Et tous de répondre : *Buõ! tsorr!* Un khimba qui resterait seul au *divuala* risquerait d'être emporté par les ensorceleurs et lancé au

sommet d'un arbre : ce fut le cas de *Nziuki*, un khimba que je connais... Tous donc de saisir leur gourdin et de courir à la poursuite du malandrin, jusqu'au ruisseau. Cependant, lui, il est déjà dans l'eau et jette aux plus forts coureurs du sable dans les yeux, si bien que ceux-ci en restent aveugles..., jusqu'à ce que maître *Ntenda* leur rende la vue par ses herbes magiques.

Lorsque dans sa fuite le *ndoki* se réfugie dans une bête, celle-ci le payera cher : pour le moins on la frappera à bras raccourcis. S'il s'enfuit dans la direction du village, ou se cache dans un poteau, ou s'envole sur les arbres ou dans les airs, alors les pourchasseurs perdent sa trace, ou renoncent à la poursuite.

Un ex-khimba m'a raconté, avec force gestes et onomatopées, comment, une nuit, ils avaient poursuivi, sans savoir à qui ils avaient affaire, son propre père qui était le chef du village... D'abord le *ndoki* entre dans un cochon. Eux, ils se lancent à ses trousses. Soudain le cochon se dilate, se dilate... comme ceci ! Il atteint le village, ils le rattrapent et font sortir le *ndoki* à coups de gourdin. Il entre dans un bananier, qui commence à croître... à vue d'œil, tant en épaisseur qu'en hauteur : pas de doute, c'est le *ndoki*. Puis il se change en chèvre, qui du coup devient muette... *Bè!* dit-elle alors, et le voilà sorti. Maintenant il se fourre dans le tamtam. Ils battent le tamtam, et cela fait *bü! bü!*... il ne donne plus de son. *Buñ! buñ!* dit le tamtam, tandis qu'une grande lumière apparaît, et au même instant, le *ndoki* s'envole et regagne sa case. Les gars grimpent sur le toit de feuilles, qu'ils fouillent et secouent en vain : *sui!* tout est tranquille. Ils retournent à leur *divuala* et s'endorment... Le lendemain matin : « défense de mettre encore un pied au village pendant plusieurs jours ! » Evidemment, cela venait du chef lui-même, qui « mourrait de honte » : parce qu'on l'avait pris en flagrant délit de sorcellerie.

Il arrive aussi que les Bakhimba arrêtent un *ndoki*, soit

dans la forêt, soit au village, et le font danser d'après le rythme de leur chant : *

*O mutsamva, sòmvula nzanza
unimvina nluamvu e!*

Sorr!

O mutsamva, sòmvula nzanza...

Sorr!

O mutsamva! tsyo!

O ensorceleur, indique le village
d'où tu es venu chez les Bakhimba!

Sorr!

O ensorceleur...

tsyo!

Ou bien :

*O *nsinivi utèlama *tsiwakasanga!*

Ukàngala yaku nani e?

*O *nsimvi...*

O ensorceleur, arrête-toi bien coi!
Celui qui veut voyager avec toi qui est-ce?

O ndoki...

c'est-à-dire qui est-ce qui n'a pas peur de vous?

En effet : *Kìba ayi nzinzi*, dit le proverbe, *ka kukibi ayi niose ko*, promène-toi en compagnie d'une mouche, car tu ne peux te promener avec une abeille : c'est très désagréable et dangereux.

Mais ils n'ont pas encore gagné la partie!... Le *ndoki* se métamorphose en géant, aux traits obscurs (même par un clair de lune), couvert de haut en bas d'orties grimpantes (*zitsiasi*) qui le rendent intangible. Que s'ils s'enhardissent à le menacer de gourdins ou à le viser du fusil, à l'instant même gourdins et fusil leur tombent des mains.

Une fois qu'ils ont pris un *ndoki* par le collet, ils l'amènent devant le *ntenda*. Celui-ci, de concert avec le chef du village, a le droit de lui faire administrer le poison *khasa*. S'il est réellement *ndoki*, il succombe, et son corps est suspendu à un arbre à larges contreforts, de préférence un

nsinga, Piptadenia, au-dessus d'un bûcher, non loin du cimetière, et brûlé par les ex-khimba (1).

Nous avons vu plus haut (2) comment les Zinkhimba de Soyo s'amuse à faire la chasse à leurs *ndoki* : eux non plus il n'y vont pas de main morte.

Une question peut se poser ici : que faut-il croire de toutes ces prétendues diableries et autres histoires merveilleuses ? J'avoue que j'incline à n'en rien croire du tout... Assurément il faut faire une très large part à la suggestion, à la fantaisie et à la crédulité des Noirs. Mais, puisqu'ils y croient tous..., disons plutôt qu'il serait aussi insensé de rejeter à priori tout ce qui se raconte, que d'admettre tout indistinctement et sans contrôle. Or, le contrôle pour chaque cas en particulier sera toujours difficile et le plus souvent impossible. D'ailleurs, ce qui importe avant tout en cette matière, ce n'est pas tant la réalité de ces faits que la croyance elle-même.

RECAPITULATION SOMMAIRE DES CROYANCES.

Pour clore ce chapitre, récapitulons les principales données sur les croyances en général (esprits supérieurs, génies, démons...), et tâchons d'assigner au culte propre à la société secrète la place qui lui revient dans ce système.

DIEU (*Nzambi phungu*) a créé toutes les choses visibles, et aussi des êtres qui de leur nature sont invisibles, comme sont les forces de la nature et les *nkisi* de toutes sortes. Et puisqu'Il habite bien loin au-dessus de ce monde et ne s'occupe plus guère des humains, si ce n'est pour leur octroyer quelques rares bienfaits ou pour les appeler à Lui, on s'est avisé d'honorer surtout les *minkisi* grands et petits, mais d'un culte intéressé, où dominant la peur des influences mauvaises, la cupidité et la méfiance.

(1) Voir l'épreuve du poison (aussi en dehors de la société secrète), dans *Mayombsch Idioticon* et *Mayombsche Namen : Khasa-namen*.

(2) Voir p. 32

Immédiatement au-dessous de *Nzambi*, mais toujours en dépendance de sa Souveraineté, viennent (ou venaient) les *Bikinda bi tsi*, êtres transcendants, demi-dieux incarnant les grandes forces de l'univers, et donnant la fécondité à la nature inanimée et à l'homme.

Ces esprits, qu'on n'appelle jamais *minkisi*, ont peu à peu cédé la place aux *Bakisi banene*, ou *Minkisi mi tsi*, esprits de la terre, *Mbenza* et consorts. Ceux-ci, peut-on dire, régissent le monde païen nègre, toute la société mayombienne, les institutions publiques et, en partie, la vie privée. Aide et haute protection assurées, de la part du *Nkisi tsi*; hommage, crainte, observance des tabous, de la part des hommes : c'est là le double caractère de ce phénomène religieux, dans lequel il serait aisé de reconnaître une nouvelle forme de totémisme, ou plutôt le culte de la Terre Mère dont parle W. Schmidt ⁽¹⁾, propre à la civilisation matriarcale de la petite culture. Notons que les grands *Bakisi* sont étroitement liés entre eux, et même, ne semblent être que des manifestations d'un même esprit qui anime la Terre.

A défaut de terme plus adéquat, on pourrait appeler cette primauté incontestée de l'esprit de la Terre, par analogie avec le principe théocratique des anciens Egyptiens et des Hébreux : Géocratie. Le système religieux qui reconnaît ce pouvoir au *Nkisi tsi* serait la « géodulie », ce qui n'inclut pas d'idolâtrie. Dans l'un et l'autre composé, le premier membre « géo » désignerait la Terre ancestrale, en tant qu'habitée, possédée et sanctifiée par le génie du sol. D'autres avant moi ont parlé de « hiérodulie ». Si l'on veut entendre par là le culte des créatures regardées comme sacrées, notre « géodulie », culte des *bikinda* et des *bakisi banene*, n'en est qu'une forme concrète, qui a comme antipode le nkisiisme ou diablerie (*bidiabolo*) de la sorcellerie et du magisme. Cette terminologie aurait

(1) O. c. (Origine et Evolution...), p. 352.

le grand avantage de traduire la pensée des Noirs, telle qu'elle s'est trahie, par exemple, dans le cas des *Basantu*, *Bunzi*, *Mvemba*, etc., des environs de Muanda ⁽¹⁾.

L'EFFICIENCE DIRECTE du *Nkisi tsi* consistait originairement :

1° Dans sa suzeraineté, dont chaque dynastie de chefs coutumiers véritables relevait, depuis la fondation de la « région » jusqu'à l'arrivée des Blancs, en sorte qu'il eût suffi de connaître le *Nkisi* de la *tsi*, pour pouvoir déterminer d'emblée les limites de la chefferie correspondante;

2° Dans la prospérité matérielle : fertilité des champs (pluie), santé du corps, succès dans les entreprises, etc.;

3° Vraisemblablement aussi, dans l'heureuse continuation de la race : préparation au mariage (*nzo kumbi*?... *khimba*) ⁽²⁾, relations sexuelles en dehors et dans le mariage (puisque les sanctions contre les délinquants, encore actuellement, sont censées imposées et appliquées par lui);

4° Cette efficience est reconnue surtout par le grand rite occulte du *semuka*, consécration des adultes; ainsi que

5° dans la réglementation sévère des sépultures : maître de la Terre, le *nkisi tsi* peut défendre d'enterrer les « anormaux » et les indignes, sans compter que c'est probablement en son nom qu'ont été institués les cimetières réservés (*bibidila*) aux vrais chefs non déchus.

Le cérémonial qui accompagne la découverte d'un caillou de *Mbenza*, les honneurs rendus au grand *Nkisi*, la manière de lui faire un vœu et de s'en faire délier, et (plus loin) la divination par le *Khita*, etc., nous font voir l'importance qu'a prise ce culte de la Terre, culte dont celui de la société secrète n'est, du reste, qu'une émanation, sinon une partie intégrante.

(1) Voir *Een heidensche Godsdienst: ... de Basantu's*.

(2) Cfr. plus bas.

L'EFFICIENCE INDIRECTE du *Nkisi tsi* apparaît :

1° Dans l'agrégation de ceux qui, ne pouvant approcher personnellement l'Esprit dans sa forêt, se vouent à lui médiatement, par un intermédiaire, c'est-à-dire par un fétiche de la famille de *Mbenza*, par exemple, un de ses palmiers sacrés (1) :

2° Dans le pouvoir despotique de la police masquée (*badunga*), chez les Bawoyo ;

3° Dans les rites, fêtes et observances :

a) de la société secrète, sœur de notre khimba, chez les Basolongo (et ailleurs ?), où le culte s'adresse directement au délégué du *Nkisi tsi* : le *Nkhita* ;

b) du *Kimpasi* (2), régi également par les *Nkita*, qui, d'après les informations du P. Van Wing (2), sont « des mânes d'ancêtres tués », mais donnent, à l'instar de notre *Nkisi tsi*, l'investiture à certains chefs Bakongo ;

c) de la secte des Bakhimba au Mayombe, dont le culte initiatique s'adresse à *Thafu Maluangu*, celui-ci étant consacré spécialement au *Nkisi tsi*.

Pour ce qui regarde le mariage béni par le *nkisi Dilemba*, nous n'y trouvons rien qui permette de le rattacher au culte de la Terre, ce qui donne à croire que ce fétiche est d'invention ou d'introduction plus récente (3).

Les *Khita*, bien connus par tout le Mayombe, ne le sont pas moins chez les Basolongo et chez les autres Bakongo. Ils punissent et, en se retirant, ils guérissent. La cérémonie de la divination par une femme *nganga* de *Khita* nous

(1) Voir ci-dessus, p. 143.

(2) O. c., p. 38.

(3) Voir *Tsimona-mambu*, déjà cité. Cependant, l'auteur de *La Pratique Missionnaire dans les royaumes de Congo, Angola et contrées adjacentes*, écrite en italien et publiée en français par les soins de l'Aucam (Louvain, 1931), signale cette forme de mariage, en 1747, chez les Basolongo, et le décrit comme un contrat avec le diable.

révèle la communauté de foi et de sentiments de tout un groupe d'intéressés.

Or, ces *Khita* sont de la famille du *Nkisi tsi*, au service de la sorcellerie, et en quelque sorte ses délégués (*mvuala* plur. *zimvuala*), qui reçoivent les honneurs dans d'autres sectes, au même titre que *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, dans celle du Mayombe, ce dernier représenté par *Thaju Maluangu*. *Mbumba Luangu*, à son tour, phénomène naturel, concrétisé, personnifié dans un être mystérieux supra-humain, semble être un allié des grands *Bakisi*, tandis que sa double statuette, le fétiche proprement dit de nos Bakhimba, a besoin d'être sacré, pour chaque nouvel enrôlement de candidats, par l'Esprit de la Terre.

Les *Mbumba* et surtout les *Khita*, tout en appartenant à une classe supérieure de *nkisi*, se mêlent déjà de sorcellerie et de magie. Mais les mauvais démons, qui incarnent l'esprit du mal, et dont la raison d'être est le *kindoki*, la sorcellerie des envieux et des malfaiteurs sont les fétiches *Khonde* ou *Khose*. Par leur pouvoir diabolique, ils permettent au *ndoki* de se dédoubler, et aidés par les mânes des défunts, d'enlever à quelqu'un son principe vital.

Les profanes cherchent à s'immuniser contre les ensorceleurs par le recours aux fétiches protecteurs des enfants, etc., par les *nduda* antisorciers, par les *bitutu*, amulettes; les ensorceleurs eux-mêmes peuvent trouver un refuge dans les fétiches du genre *Diphomba*; les féticheurs savent découvrir les influences cachées des *bandoki* ou en neutraliser les effets néfastes; les Bakhimba s'évertuent à les distraire, ou à les pourchasser.

Le culte propre à notre société secrète ne s'adresse donc pas directement à l'Arc-en-ciel lui-même, ni comme serpent, ni comme serpent fétiche, mais bien à l'Esprit de *Mbumba Luangu*. Arc-en-ciel, localisé dans le fétiche *Mbumba* et représenté par le *kele*, image de *Mbumba Luangu*. C'est ce qui explique pourquoi le « serpent » et l'Arc-en-

ciel visible y sont relégués à l'arrière-plan. Ce culte s'adresse en dernière instance à l'Esprit de la Terre, même sans que les initiés y pensent, puisque la consécration du *Thafu Maluangu*, et, par lui, de la Secte elle-même, est essentielle, comme elle est capitale pour l'individu qui « a vu *Mbenza* » (1).

Aperçu synthétique du système religieux mayombien.

NZAMBI PHUNGU,

Être suprême, Absolu, Bon ;

Créateur et Maître souverain de tout ce qui existe
en dehors de Lui ;

a légué ses pouvoirs aux causes secondes, qui sont e. a. :

les BIKINDA BI TSI,

génies transcendants, personnifiant les forces de l'univers
et donnant la fécondité ;

le NKISI TSI (ou les *Bakisi banene*),

demi-dieu de la Terre, Esprit du Sol,

qui régit la vie politique, sociale et familiale du clan :

consacre les chefs (*biala*), les individus directement (*semuka*)
ou indirectement (*Kiluvemba*), etc.,

et le *Thafu Maluangu*, fétiche des Bakhimba du Mayombe ;

les KHITA,

satellites ou envoyés des *Bakisi banene*

(quelle que soit leur origine), forme intermédiaire entre les
Esprits supérieurs et inférieurs, objet de culte dans d'autres
sectes initiatiques.

le *Nzazi*, Foudre, et le *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel,
qui inspirent surtout la crainte,

le dernier, allié (?) au *Nkisi tsi* et localisé dans le fétiche
Mbumba est représenté par la statuette *kele ki Thafu* ;

(1) Voir Annexe II, troisième légende.

DILEMBA,

le bon fétiche du mariage
et les enfants nés fétiches (qui, de soi, ne sont pas méchants)
ne se rattachant apparemment à aucune autre catégorie;

les KHONDE

et autres génies essentiellement mauvais,
cause de tout mal parmi les hommes (sorcellerie);

les DIPHOMBA,

refuge des *bandoki* poursuivis en justice
et grands fétiches de la magie;

les BABIMBINDI,

revenants, mânes, aux ordres des *bandoki*;

les fétiches anti-*kindoki*,
pour écarter les influences mauvaises :
zinduda; *Kiwumba*, *Malazi*...
et *bitutu*, menus fétiches, amulettes;

enfin, l'homme lui-même,
composé de différents éléments, visibles et invisibles, ainsi
qu'on le voit dans l'ensorcellement, tant actif que passif,
dans les guérisons obtenues en rattrapant l'âme du malade,
et dans les extases des *banganga zi nkisi* :
initiation du féticheur (*vanda*),
divination (*tesa*)...

CHAPITRE XIV.

PRIVILEGES. — OBSERVANCES ET TABOUS.

« Zikhuma », tabous pour les autres. — « Minlongo » des Bakhimba. — Confession et absolution. — Abus des tabous et des amendes.

En dehors des produits de leur travail : bananes, patates douces, vin de palme, noix palmistes, etc., les Bakhimba ont un certain droit à l'assistance publique. Il ne leur est pas défendu de faire eux-mêmes leur popote, mais ils trouvent bien plus facile, maintenant qu'ils en ont la chance, de vivre aux frais des chefs de village et des villageois, de leurs mamans, de leurs sœurs et des autres femmes.

Leurs *khuma* (plur. *zikhuma*) sont aussi sévères que leurs *nlongo* (plur. *minlongo*). *Khuma* est un droit des Bakhimba par rapport aux vulgaires mortels; *nlongo* (al. *kina*, plur. *bina*) est un tabou en général, une interdiction ou chose interdite par les fétiches.

Une femme rencontre un khimba, *khuma!* Et c'en est un qu'on n'exploite que trop souvent... La femme devra payer, par exemple, une hotte de noix palmistes : elle n'avait qu'à avertir à temps qu'elle était dans le voisinage, en chantant ou en faisant résonner une sonnette ou des grelots. Dans plus d'une région où nous passions à l'époque des Bakhimba, les femmes, nous prenant de loin pour des Noirs enduits de *phezo*, filèrent par la tangente, tandis que d'autres, munies de leur sonnette (comme une sonnette de bœuf) qui faisait *nge nge! nge nge!*, continuaient leur chemin.

Un profane a entrevu les genoux d'un khimba, par exemple, quand celui-ci montait sur un palmier, à travers les franges de son *senge* : *khuma!*

Un profane appelle un khimba de son nom de naissance, ou ose danser avec lui, ou passer derrière son dos, ou le toucher au front...; une femme ose rire pendant la danse des Bakhimba... : autant de *zikhuma!*

Toutes ces infractions sont punies par une amende. Si vous refusez de la payer, toute la bande viendra au village pour prendre vos poules et le reste, en chantant leur chant de guerre et tapant la mesure sur le sol, de leur *mun-guimvika, gourdin :

Ma tufuème' e!

*E *purumua-ntenda ri!*

*E *purumua-ntend' e!*

O nous nous fâcherons!

O purumua maître des Bakhimba ri!

ou bien :

*Nganu *yesuruf' e!*

A purumua-ntenda ri!

A purumua-ntenda ri!

A nganu...

O sinon je me fâcherais!

.

Ils répètent leur refrain jusqu'à trois fois. Que si alors vous refusez encore d'acquitter votre dette, ils tuent de leur bâton toutes les poules qu'ils peuvent attraper, leur coupent les *ziphiaru, pattes, et s'en font des colliers, en guise de trophées. Le butin revient de droit aux *ngudi zi nganga*, les anciens.

Du *khuma* des Bakhimba dérive l'expression familière *fita kikhuma*, quand on rencontre quelqu'un pour la troisième fois le même jour, à peu près au même endroit : régaler, dit-on, payer cette rencontre.

« **Minlongo** ».

Les Bakhimba n'ont pas que des droits : ils ont aussi leurs tabous et obligations correspondantes envers *Mbumba Luangu*.

« Le tabou (tabu), dit M^{re} Le Roy (1), est un mot polynésien du dialecte tongan : il est composé des radicaux *ta*, marqué, et *bu*, adverbe d'intensité. Il signifie donc : marqué spécialement, et s'applique à tout ce qui a été désigné par l'autorité compétente (personnes, animaux, plantes, lieux, mots, actions, etc.) comme sacré et interdit, sous peine, en cas d'infraction, de souillure ou de péché, entraînant la mort, la maladie ou un autre dommage, à moins toutefois qu'on n'ait été absous à temps, et qu'on n'ait satisfait par une pénitence appropriée, ordinairement une offrande ou un sacrifice ». Cette définition concorde en tout point avec l'idée exprimée par notre *nlongo*.

D'après d'aucuns, un initié, khimba ou ex-khimba, ne peut pas se montrer étonné quand l'Arc-en-ciel apparaît : sinon l'orage va recommencer. Il ne peut pas non plus le désigner du doigt (*bika songa nlembo*), sous peine de gonfler et de devenir malade (2).

Une fois rasé (3), le nouveau *ngola nlengo* ne peut plus se montrer aux profanes, avant que ses cheveux n'aient repoussé, c'est-à-dire avant quatre ou cinq mois, sous peine d'avoir les bras et les jambes enflés et le ventre ballonné, marqué de stries rouges et blanches (*mingulungulu*), et en outre, d'avoir les vois naturelles d'évacuation tellement bouchées que la mort s'ensuivra.

Sur la hutte du divuala il ne peut y avoir de *mbangu*, arbre faitier. Tout khimba qui se hasarde sous un toit à *mbangu* sera sacrifié au fétiche : impitoyablement tué par ses compagnons.

Dans la fossette (*diyowa*) de *Mbumba*, au sanctuaire de *Thafu*, les bakhimba tireurs de vin de palme doivent tous les jours verser leur libation de *malavu* : sans quoi ils se verraient exclus de la Société et s'exposeraient à la vengeance des *ndoki*.

(1) *O. c.*, p. 218.

(2) Voir aussi les tabous de l'Arc-en-ciel, p. 171 et Annexe II.

(3) Voir plus haut, p. 51.

Dans leur hutte les gars n'ont pas de lit; leurs couchettes consistent en quelques feuilles de palmier étendues par terre. Aussi ils sont souvent harcelés par les *zipfini* ou *zimbuta*, espèce de *mvidi*, ver ou larve, connu par les savants sous le nom d'Ochromiya ⁽¹⁾, progéniture, disent les Noirs, de la grosse mouche *dikala-nianzi* (*nianzi* = *nzi-nzi*, mouche), qui en bourdonnant *niō... niō-to!* pond des *zipfini*. Ce mot dérive de *fina*, pincer, comme on dit également des *ndoki* : *fina* (ou *bueta*). Pincé de la sorte, un Noir s'éveillera en sursaut, en criant : *Khi biaku ndidi, wizidi pfinina?* qu'est-ce que donc que j'ai mangé qui t'appartint, pour que tu viennes me pincer ainsi?... Mais rien que le fait de coucher sur un lit au *divuala* ferait gonfler le corps outre mesure.

Au dortoir commun chacun a sa place fixe : près du *diyowa* il y a *Matundu*, puis *Malanda*, les deux homonymes de *Mbumba Luangu*; suivent : *Makuala* et *Kikhela*, et les autres. Quiconque intervertit cet ordre fournit aux ensorceleurs un prétexte de venir agacer les gars, à commencer par *Matundu*, par des cauchemars, etc...

Défense de rester seul au *divuala* : les *ndoki* lanceraient le solitaire au haut des arbres.

Défense de trahir les secrets du khimba : le châtiment ne se ferait pas attendre : enfler et mourir.

Défense de parler une langue autre que le kikhimba, du moins en présence des *minguala*, non-initiés : même châtiment.

Défense de toucher (*vialangana*) une femme, ou de lui parler; tabou : de voir une femme nue, même de loin, ou d'être aperçu, nu, par une femme : dans les deux cas, ce serait la mort, tant pour la femme que pour le khimba. Lorsque *Kongo*, « leur mère qui les a engendrés », se mon-

(1) « En Afrique et en beaucoup d'autres pays tropicaux on rencontre fréquemment de semblables larves anthropophages, qui cependant n'ont pas encore été suffisamment identifiées. » *Maladies des pays chauds*, traduit de l'anglais par M. GUIBAUD, Masson, Paris, 1908.

tre au camp des Bakhimba, elle crie une fois : *O vuàtanu makhapa benu boso!* mettez vos jupes, vous tous! Toute autre personne du sexe, même une fille khimba, est tenue de les avertir de son approche : *O o! *lamvi o o!* oh! c'est une femme! Alertes, les gars se cachent dans les herbes ou dans la broussaille et répondent : **Tia! diòmva *tsiande-bua!* ce n'est rien! viens, toi!

En présence de *minguala*, tabou de rire avec éclat : un khimba qui se respecte rit entre les dents, en faisant *tss tss!*

Défense de se battre; sanction : la mort pour les deux partis.

Tabou : de manger de la viande, du poisson, des œufs, tout mets salé : une pincée de terre leur sert de sel. Tabou encore : le manioc roui, non pas le manioc cru; les bananes *nlomba* et *diyimba*, deux grandes espèces, et *tiba*, petite espèce (qui, en beaucoup de régions, est tabou pour tout le monde, du moins de la peler et d'en jeter les pelures au *nganda*, place du village); tabou les ignames *tadi* (= pierre) et *dikhamba*, les *mazowa*, pommes de terre aériennes, et les *bisukulu*, espèce de petite aubergine, que les Bawoyo appellent *bitunga*. Ne sont pas défendus : les patates douces, les haricots, les arachides, le riz, les ananas, les safous, les noix de kola et l'huile de palme.

Défense, du moins jadis, de boire de l'eau-de-vie.

Défense de déguster le vin de palme sur le palmier, sous peine de tomber de l'arbre, *li!*

Défense, pendant la durée de trois mois, de manger des mets préparés par quelqu'un qui aurait eu des rapports sexuels illicites.

Tabou, enfin, toute nourriture *bikámbu sumunu* qui n'ait pas été préalablement « purifiée » par le *ntenda*, et entamée par le petit *Mavinda*. Une femme qui apporte à manger au camp des Bakhimba crie de loin, à Nkiama, par exemple : *A *Ntsiama, ngè... *tsyorr! *Ntsiama, ngè... *tsyorr!* eh! toi, Nkiama... Celui répond en kikhimba :

Oui, pose le pot à terre, j'arrive! Mais avant que Nkiama ne soit là, maman est déjà partie.

Le serment des Bakhimba, quand, par exemple, deux gars se sont disputés à propos de leur portion de vin de palme, est formulé comme suit, en kikhimba : *

*Zia, Thasu, uthèfa,
Maluamvu undyàfa semva :
tsumu zi ntemva zisàbasana ku buzere di mbuamvi-nziata!*

Le sens est : 'Toi, *Thafu*, mange-moi, c'est-à-dire tue-moi, (et toi) *Maluangu* qui m'as donné la jupe de fibres : que les maudites (?) femmes restent au village du chef! (je ne veux plus jamais d'affaire avec elles..., si je bois encore de ton vin de palme!)

Ils jurent donc par *Thafu Maluangu* et par leur robe de khimba, et le parjure s'expose aux plus grands châtiments.

Porter des habits au *divuala* (sauf en présence de *Kongo* ou d'une autre fille khimba), ou encore *siotubuka*, abandonner la Société avant le temps fixé, ou transgresser la loi khimba de n'importe quelle façon..., c'est se moquer des fétiches. Celui qui est infidèle à ses engagements aura affaire aux ensorceleurs, s'il n'est pas puni directement par les *nkisi*; heureux s'il peut amadouer ceux-là, en tuant un porc, dont tout le village mangera.

Les filles khimba sont astreintes aux mêmes prescriptions et défenses que les garçons, selon leur sexe et leur condition. Elles logent dans une case délabrée, sans *mbangu* faitier, à l'entrée du village : c'est le « *divuala di Kongo*, le campement de mère *Kongo* ». Elles ne peuvent foucher un homme; et ainsi de suite.

Voir aussi les tabous après la sortie des Bakhimba (p. 203).

La confession.

Le châtiment ordinaire du « péché », celui-ci fût-il purement matériel, est donc d'enfler et de mourir, le plus

souvent instantanément. Seulement le « coupable » peut se faire gracier, moyennant une bonne confession.

Le délinquant, car « *initium sapientiae timor...* » ne manquera pas d'aller avouer sa faute à *Thafu Maluangu*, en ces termes :

A **Thasu *Maluamvu!*...

(p. ex.) *nkieto mbuene phene :*

Nani zina diandi...

A *Thasu...*

O *Thafu Maluangu!*

j'ai vu une femme nue,

Chose est son nom...

O *Thafu...*

A la première occasion il répétera son humble aveu devant tous les Bakhimba réunis, et dans le cas susdit, on aura soin d'avertir la femme en question : « Demain nous venons réclamer l'amende..., vous nous payerez notre *khuma!* »

D'une manière analogue on s'accuse, agenouillé près de la fossette (*diyowa*) du fétiche, d'avoir frappé quelqu'un, de s'être battu entre Bakhimba, d'avoir violé un serment... : *A nuana tunuene...*, nous nous sommes battus, pardon! Ensuite, le pénitent crachote *pf pf pf!* vers la fossette.

La même confession de fautes plus ou moins graves se fait également devant le mystagogue et ses co-*ngangna*. Comme pénitence le coupable reçoit une semonce, soulignée par une bonne ruade : « Tu n'es pas un Khimba, toi, tu n'es plus de la Société!... tu es redevenu *munguala!*... Que cela ne t'arrive plus, voyons! Maintenant tu vas de nouveau être changé (*balulu*) devant le *diyowa* de *Thafu...* ». Sur ce, on lui administre une dizaine de coups du fouet **themvukila*.

Une boisson (*mbonzo*), extraite des feuilles amères de *mabumbulu*, une petite liane qu'on trouve dans les plantations, de *nsueme bakhombo* ou « feuilles de haricots des

chèvres » et un bout de *disisa*, le tout trempé à plusieurs reprises dans du vin de palme et lié dans quelques folioles de palmier..., sert à donner l'absolution : *A nuà!* bois cela..., et une fois prochaine tu en verras d'autres!

Abus des tabous et des amendes.

Le tabouisme des Bakhimba, comme leur droit du *khuma*, est dégénéré en véritable extorsion.

Non contents d'aller boire à des jours fixes, de préférence un *kitsona* ou un *kikhenge*, du vin de palme au *divuala*, après quoi ils apprennent aux gars des dictons et des chansonnettes, Messieurs les *ngudi zi nganga*, de même que mère *Kongo*, jouissent du privilège de mettre leurs enfants et protégés à l'épreuve comme ils l'entendent.

« Si ce soir, dit le *ntenda*, vous ne m'apportez pas assez de *malavu*, je ne vous apprendrai plus de *kikhimba!*... pour vous punir, je refuserai de manger encore quoi que ce soit!... et vous serez tous fustigés! » Inutile d'ajouter que la menace ne manque pas son effet.

Kongo, qui, elle aussi, ne dédaigne pas une bonne calebasse, s'y prend autrement... Quand les gars, à son avis, se montrent par trop avarés, elle, « leur mère à tous », feint de se fâcher : « Dites à tous les *bambuangu* que demain l'accès au village sera interdit (*kandama*), à moins que chacun d'eux ne m'apporte mon *malavu!* »... Un des anciens va annoncer la grande nouvelle au *divuala* : « *Mbazi nzila buala kumòni yau ko!* demain le chemin du village, personne ne le verra! »... Le lendemain *Kongo* s'est postée sur la route, le nombril découvert : *vudidi *kafa*, elle a enlevé la ceinture qui le couvrait, pour leur faire encourir un tabou; ce qui équivaut à dire : personne ne passe..., à moins de payer à la fière *Lukhengoso* qui une poule, qui un franc ou un objet de valeur. C'est sa manière à elle de *vakudisa*, faire provision.

CHAPITRE XV.

CEREMONIE DE CLOTURE ET RENTREE DANS LE MONDE.

Le feu de joie et la dernière fête nocturne. — Le bain rituel du « *siotubuka* ». — Les fêtes du revoir. — Position sociale, habitudes et tabous des « *bazungu* ». — Le fruit de leur éducation et de leur travail.

Après de longs mois, jadis après des années d'isolement relatif, d'épreuves et d'observances, la solennité du jour de clôture, le *siotubuka*, est pour les gens du village comme pour les initiés un événement et une détente.

Tout comme la Résurrection, elle commence un jour de *nsilu*, pour finir un *kitsona*. S'ils sont sectateurs de *Mayoka-nlaku* (une branche du Khimba), les gars ont vite fait de couper les lianes qui relient les parois de leur hutte, et bientôt un feu de joie monte en pétillant à l'endroit où se trouvait le *divuala*. Le *ntenda* lui-même s'est mis de la partie et c'est lui qui a allumé le feu. Cependant les initiés ont sauvé de l'incendie et emporté en toute hâte ce qui devait être sauvé : la double statuette, les petits tam-tams ⁽¹⁾, etc., chacun son gourdin et sa jupe de fibres : si quelqu'un en possède deux, il en laisse une sur le bûcher. Et demain la jeunesse chantera :

Bambuangu basiele vika nlaku e e e!

Bele kuau e!

Les Bakhimba ont incendié la mauvaise hutte!

Ils sont partis!!

Ceux qui ne suivent pas la règle de l'Incendiaire jettent leurs ustensiles et leurs *bisenge* superflus sur un tas et y mettent le feu.

(1) Voir Planche VII, n° 6, et Planche III, n° 3.

Les voilà donc partis, vers le village voisin, où ils exécuteront la dernière danse, qui durera jusque bien tard dans la nuit. Les femmes ont pris leurs précautions : les casseroles fumantes, remplies jusqu'au bord de bananes coupées préparées avec du *lembe*, épinards de feuilles de manioc, et une abondance de *muamba*, chair de noix palmistes, ainsi que d'autres plats non défendus, sortent des *chimbecks* et sont servies par intervalles aux danseurs festoyants.

Cependant, aucun tabou n'est levé. Même il y en a un nouveau qui entre en vigueur pour cette nuit : défense de s'endormir, sous peine d'enfler et de mourir ! En conséquence, ils se relaient pour le chant et pour la danse, et pour faire ripaille... : pourvu qu'ils ne succombent pas au sommeil !

Le « *siotubuka* », bain rituel.

Au premier chant du coq, *koko-diokō!*... alerte générale. Et tous, anciens et nouveaux Bakhimba, ceux-ci toujours en blanc et revêtus de leur *senge*, de courir dare dare à la rivière. Mais, pas trop vite s'il vous plaît : quiconque ose sauter à l'eau sans autre formalité, c'est-à-dire sans préalablement uriner, ne tardera pas d'attraper une maladie mortelle : évidemment l'effet d'un *kindoki*, une vengeance d'ensorceleur. C'est pourquoi le mystagogue leur fait boire, un à un, un *mbonzo* spécial, diurétique. L'opération finie, ils ôtent leurs jupes de fibres, qui doivent être jetées dans la rivière par **Mbuamvi Baka*. Maintenant ils sautent dans l'eau, se lavent et se frottent jusqu'à ce que la peau noire ou cuivrée réapparaisse... La cérémonie du *siotubuka* (ou *zelumuka*, descendre) proprement dit est terminée.

Chez les Basolongo de Soyo, on saisit le jeune khimba par les pieds, on le fait tourner comme une fronde et on le jette à l'eau. Après s'être lavé, il doit être léché sur tout le corps par un des deux serpents rouges, mâle et femelle (probablement le serpent Arc-en-ciel, notre *Mbumba Lua-*

ngu). Si l'initié n'est pas entièrement léché, il ne sera jamais considéré comme *Khimba*.

Le P. De Lodder décrit cette ablution rituelle (pour Kionzo) ⁽¹⁾ à la cérémonie d'entrée. Je crois néanmoins qu'elle trouve plutôt sa place ici.

Leurs proches parents et amis parmi les anciens *Khimba* ont eu soin de leur apporter leurs meilleurs habits : de larges *minlele*, pagnes ou morceaux d'étoffe, remplaçant depuis longtemps les tissus indigènes de raphia, que les gars s'attachent lestement autour des reins, ou nouent à la romaine sur une épaule. Et ils partent, pour de bon!

Les fêtes du revoir.

Au village leur première besogne consiste à goûter (*sumuna*) de tous les mets défendus dans la secte elle-même : une banane *diyimba*, un poisson *ngola*, un morceau d'igname, de la viande, du poisson salé, des œufs..., et ils se hâtent de toucher une femme : afin de montrer qu'ils ne sont plus astreints à tous ces tabous.

L'un des jours suivants, chacun dans son entourage « mangera un dimanche », en faisant la fête, ne fût-ce qu'avec le butin, s'il en reste, des beaux jours passés dans la forêt; ou bien encore, ceux qui peuvent se permettre ce luxe s'achètent un porc et le mangent avec leurs amis. Le tout est copieusement arrosé de vin de palme. Et quand ils ont bien ripaillé, c'est le bal qui commence, le vrai bal populaire, auquel personne, même les vieux et les vieilles, ne sait résister : non plus les danses *khimba*, mais le *tsusa*, en deux camps, avec battements des mains, ou le *wenga-wenga*, danse des hanches, ou le *makoka* qui fait traîner (*koka*) les longs pagnes et les couvertures par terre.

Il y en a qui font semblant d'avoir oublié leur langue maternelle et qui, les premiers jours, apostrophent leur mère en kikhimba : « *Ndebua *lamvi..., toi, femme... »,

(1) L. c. (*Onze Kongo*, 3^e année), p. 354.

ne connaissant plus leur propre mère. Mais en réalité, ainsi que le faisait très finement remarquer un noir, enfant de la nature, « au fond de ton cœur, tu sais bien qui est ta mère... »

Les « *bazúngu...* ».

Ainsi donc, nos initiés sont retournés dans le monde... Combien de morts, d'une mort véritable, y a-t-il eu à déplorer? Il semble acquis que jadis la peine de mort fut appliquée quelquefois, au nom de *Mbumba Luangu*, dans la Société secrète. Actuellement on se contente d'empoisonner par le *khasa* les soi-disant *ndoki*, désignés par le féticheur, ou encore par les Bakhimba.

Dorénavant ils s'appellent *Matundu*, *Nkiama*, *Lutete...* et volontiers ils laisseraient tout autre nom pour leur joli nom *khimba*, qui leur donne, du coup, tout un tas de *bakhulu*, homonymes et amis intimes, un peu partout.

Toute leur vie durant il y aura une différence bien marquée entre eux *bazúngu*, *bazúngu thama*, les initiés, les anciens Bakhimba, et les *baminguala*, vulgaires mortels. « *Munguala ukúmbu dikànda!* un non-khimba, en effet, est celui qui n'a pas de famille maternelle! » ⁽¹⁾ Ce fut jadis une insulte, autant qu'un axiome.

Entre *bazúngu* on aime à faire ostentation de sa science, en s'adressant quelques mots en *kikhimba*, dont les autres ne comprennent goutte!

Beaucoup continuent de jurer par leur *Thaju* : « *Thasu Maluangu kiedika!* par *Thasu Maluangu* c'est vrai!... » ou : « *Thasu Maluangu, ka tsi-kuiba kuama ko e!* par *Thasu Maluangu*, je n'ai pas volé moi! » Ce disant on fait parfois comme pour le serment par *Mbenza* : on frotte le doigt par terre et on le porte à la gorge ⁽²⁾. D'autres disent, en se frappant le ventre : « *Thasu Maluangu kaphùmbisa*

⁽¹⁾ Cfr. le dicton sur *Kongo*, p. 78.

⁽²⁾ Voir Chapitre XI.

vumu!... que *Thafu Maluangu* m'enfle le ventre », si ce n'est pas vrai!

Il leur reste deux tabous qu'ils observeront toujours rigoureusement : défense de manger quoi que ce soit, *bidodidi tsusu*, qui ait été picoré par une seule poule; défense aussi d'avoir jamais des relations sexuelles par terre : un lit est de rigueur. Notez cependant que ce dernier tabou lie également les non-initiés, au nom du *Nkisi tsi*, qui s'accorde en cela encore avec *Mbumba Luangu*. Toute transgression est punie par le châtement ordinaire : *vimba*. Pour les relations coupables susdites, la maladie atteint même la complice et ses enfants. Le fait est que beaucoup de Noirs, et surtout des enfants, ont le ventre enflé..., mais la cause habituelle en est la verminose. Le remède fétiche sera administré par un *ngudi nganganga* ou un grand *ntenda* des Bakhimba, sous forme d'une boisson *mbonzo*.

Le fruit de leur éducation et de leur travail.

Comme fruit de leur instruction et de leur éducation dans la Société secrète, les nouveaux initiés en rapportent surtout le sentiment profond de leur supériorité, et... une joie immense : parce que les épreuves ont pris fin. « Il faut avoir vécu cela, me disait un ex-khimba, pour bien le savoir; et si nous pouvions voir tout décrit dans un livre, et si nous pouvions le relire..., certes nous verserions des larmes! »

Qu'on fasse encore autre chose qu'honorer le fétiche de la Secte, qu'on y exerce même des métiers, cela ne paraît pas appartenir à la formation des Bakhimba proprement dite. Du moins actuellement, ce n'est pas précisément dans la Secte qu'on apprend à tirer du vin de palme, à faire des plantations, etc., mais, si on le fait..., cela rapporte toujours quelque chose.

Une des occupations ordinaires des gars est de construire

des cases au village, et même, après quelques mois d'isolement, on ajourne les danses et les fêtes, afin de leur donner plus de temps. Parfois le chef va jusqu'à défendre de *siotubuka* et de sortir de la Secte avant que les nouvelles huttes ne soient achevées. Mais tout cela ne prouve pas que ces travaux manuels font nécessairement partie du programme. Il semble plutôt qu'on profite de l'occasion pour remettre un peu le village à neuf, car depuis que les hommes valides et les jeunes gens vont travailler dans les exploitations européennes, beaucoup de hameaux indigènes offrent un aspect des plus désolants. Du reste, les constructions des Bakhimba sont comme les autres : de belles huttes spacieuses pour adultes, des bicoques en feuilles pour célibataires et pour enfants... : chacun travaille à sa guise, ou d'après ses besoins et ses capacités.

Maintenant, quelle est la place du mariage dans la Société secrète?... Quiconque possède l'argent ou les étoffes nécessaires, qu'il soit initié ou *munqala*, s'achète une ou plusieurs femmes aux oncles maternels : l'éducation et les épreuves des Bakhimba n'ont rien à voir à cela.

Quant aux influences salutaires de la Secte sur la paix et la sécurité du village, tout le monde vous dira que le pays a été nettoyé de sorcellerie; mais bientôt il y aura de nouveau des maladies incurables et des décès inattendus, de nouveau on invitera des *nganga*, devins ou guérisseurs, on cherchera à amadouer tel esprit et l'on fera agir tel autre... Mais l'intervention du *ntenda* et de ses aides, ainsi que de leur *Thafu Maluangu*, se confine dans les limites du « khimba » tel que nous l'avons décrit : elle se résume respectivement à leur rôle d'initiateurs et de représentant du *Mbumba Luangu*, et finit avec la fin de l'ablution rituelle. Seulement, les initiés pourront plus tard, si cela leur plaît, participer à une nouvelle initiation. Ils auront, d'ailleurs, des fétiches protecteurs (*nduda*) contre les mauvais tours des *ndoki*; ils deviendront eux-mêmes *ndoki*, ou encore *nganga*, féticheur..., tout comme un non-initié.

CHAPITRE XVI.

CONCLUSIONS.

Qu'est-ce que le khimba?... — La définition qui s'impose.
La Société secrète et notre action civilisatrice.

Ayant donné l'exposé progressif et détaillé de tous les faits connus, qui directement ou indirectement ont trait à ce qu'on était convenu d'appeler la Société ou la Secte secrète des Bakhimba, non seulement nous aurons « contribué (grâce à la méthode adoptée) au progrès de la science » (1), mais encore nous sommes en mesure d'en déduire les conclusions qui s'imposent.

Qu'est-ce proprement que le *khimba*?

« Une survivance de l'influence chrétienne (du XVI^e siècle) »? (M. Glave; R. P. Goedleven?)

Pas sérieux. Assurément, il existe des vestiges d'une évangélisation antérieure à la nôtre : culte rendu à Jésus, prières à la Sainte Vierge, noms de Saints, etc., chez les Basolongo (2), en Kongo di Ntotila (Angola), et chez d'autres tribus Bakongo. Mais, il est à remarquer qu'au Mayombe on n'a rien de tout cela, quoique la coutume du *zungu*, d'après la tradition unanime, soit venue de la rive gauche avec les ancêtres, donc bien avant la première évangélisation. Dès lors, comment la Société secrète, essentiellement païenne et superstitieuse, serait-elle d'origine chrétienne?

Est-ce « une association de commerçants dont l'origine remonterait à l'époque des Pombeiros, ainsi désignés à

(1) E. DE JONGHE, *o. c.*, p. 3.

(2) Voir notre article déjà cité, *Anthropos*.

cause de leurs voyages dans la brousse, d'une côte à l'autre de l'Afrique, et représentés aujourd'hui par les Bunda des plateaux de l'Angola »? (Peschuël Loesche ⁽¹⁾), dans une étude ethnographique sur le Luangu, Stuttgart 1907.)

Hypothèse tout à fait inadmissible, parce que purement arbitraire.

Est-ce une école pour féticheurs? (Coquilhat, Fuchs, Van de Plas, etc...)

Non. Pour devenir *nganga nkisi*, prêtre d'un esprit, il faut nécessairement *vanda*, instituer le fétiche en question, de sorte qu'on devienne *mvuala*, chargé de pouvoirs, oracle du *nkisi*, et médiateur entre celui-ci et les hommes. Or, rien de semblable ne se fait dans la Société secrète des Bakhimba.

« Une préparation au mariage, un rite de la puberté »? (Butner, Johnston, Van de Velde.)

A l'origine?... c'est possible; d'autant qu'il existe ailleurs des sociétés secrètes où régulièrement la circoncision rituelle coïncide avec l'époque de la puberté ⁽²⁾. Mais actuellement au Mayombe il n'en est pas ainsi.

Nos Noirs sont au courant de tout ce qui concerne la procréation et le mariage indigène, bien avant l'âge de la puberté. Quant à la séparation des sexes, j'ai connu de bons parents païens (sans doute de plus en plus rares) qui défendaient sévèrement toute familiarité entre garçons et filles; pour les filles nubiles, il y a l'isolement dans la hutte de fiancée (*nzo kumbi*) ⁽³⁾, sous l'œil vigilant d'une bonne vieille, en vue du mariage..., institution qui malheureusement est fort dégénérée en maintes régions; enfin, il y a le *nzo theko*, la petite hutte à l'écart, qui sert de retraite pour les femmes quand elles ont les menstrues (*bambuka*)... Mais tout cela n'est pas le *khimba*.

(1) Auquel se rallie H. GALLAND, *l. c.*

(2) Cfr. Mgr LE ROY, *o. c.*, pp. 233 et suiv.

(3) Voir plus haut, p. 136.

La vie au *divuala* est-elle « une éducation préparatoire à la vie sociale » ? (Van de Velde¹)

Rien ne permet de le conclure. Traiter des affaires du clan, plaider ou trancher des palabres..., n'est pas l'apanage des initiés d'une société secrète, mais de chefs et des *kapitas*, et surtout des avocats les plus influents et les plus habiles, qu'ils soient ex-khimba ou non.

Le *khimba*, d'après Bentley⁽¹⁾, est « une sorte de police secrète, chargée d'écartier les mauvais esprits ».

Cette assertion contient beaucoup de vrai, ainsi que le prouvent et le motif décisif d'instituer un *diavula*⁽²⁾ et les occupations principales des Bakhimba, qui consistent, soit à pourchasser les *bandoki*, soit à les distraire.

Mais le *khimba* est plus que cela.

D'après le P. Van Wing⁽³⁾, le *Kimpassi* est une association secrète pour le culte des esprits, principalement des *ba Nkita* (qui résident dans l'eau, et qui ne sont autres que les mânes des ancêtres morts d'une mort violente)⁽¹⁾, dans le but de faire revivre ces ancêtres par la procréation (om de voorouderlijke teelkracht te bekommen), ce qui a fait du *kimpassi* un lieu de corruption et de débauche.

Comme nous l'avons noté en son temps, les esprits *Nkhita* jouent le même rôle chez les *Zinkhimba* de Soyo, mais en tant que délégués du *Nkisi tsi*. Au point de vue promiscuité et dévergondage, il paraît que ces *Zinkhimba* peuvent rivaliser avec leurs frères du *Kimpassi*. Néanmoins le but réel de la Secte, chez les Basolongo comme au Mayombe, n'est pas la procréation.

(1) Dans son *Pioneering on the Congo*, cité par E. DE JONGHE, *o. c.*, vers la fin.

(2) Voir Chapitre III, p. 31.

(3) *O. c.*, p. 77 et ailleurs. Nous résumons.

(4) *Ibid.*, p. 44, cf. notre serpent d'eau, être mystérieux fétiche, Je *Mbumba Luangu*; et *ibid.*, p. 38.

La définition qui s'impose.

Les savants ont vu dans les sociétés secrètes des peuples soi-disant primitifs un phénomène totémique. M^{gr} A. Le Roy (1) définit le totémisme : « une institution consistant essentiellement en un pacte magique, représentant et formant une parenté d'ordre mystique et supranaturel, par lequel, sous la forme visible d'un animal et, exceptionnellement, d'un corps végétal, minéral ou astral, un esprit invisible est associé à un individu, à une famille, à un clan, à une tribu, à une société secrète, en vue d'une réciprocité de services ».

C'est ce que nous trouvons réalisé dans la Société du Léopard au Luangu (2); chez les *ngo khitu*, comme les fidèles du fétiche *Pfula Nkombe* (3) qui « se changeaient en léopard (*kituka ngo*) », afin de mieux surprendre leurs proies humaines; chez les *ngandu khitu*, hommes-crocodiles des rives du grand fleuve; chez les *Anioto* tueurs d'hommes, du Haut-Congo, etc.; et, jusqu'à un certain point, chez les Bakhimba. Mais, de même que le Totémisme, n'étant pas une religion ni même une partie de la religion, s'est attaché à la famille et au clan comme la Magie s'est attachée à la Religion (4), ainsi le khimba peut être considéré comme un prolongement du culte de la terre, que nous avons appelé, comme branche de la hiérodulie, d'un néologisme : géodulie; prolongement qui lui-même se serait substitué à un culte primitif de l'Être suprême.

Nous n'insistons pas, d'ailleurs, sur les termes « société », « secte », ou encore « confrérie » : le premier ne dit pas la subordination essentielle du khimba dans la hiérarchie des esprits; le deuxième semble inclure l'idée de non-ortho-

(1) *La Religion des Primitifs*, p. 132.

(2) Mgr LE ROY, *ibid.*, p. 111.

(3) Voir Planche XIII, n° 3; cf. De Krokodiel die 't palaber verloor, l. c., et *Kimpasi*, p. 33.

(4) Mgr LE ROY, *o. c.*, pp. 132 et 134.

doxie; le troisième est trop usité par l'Eglise dans le sens d'association pieuse. On aurait pu, dès le commencement, les remplacer heureusement par le mot « thiasse », emprunté aux Eleusines des Hellènes, et traduire, pourquoi pas?... *bambuangu* par « mystes » ou éphèbes, *ntenda* par « hiérophante » (mystagogue) ou maître des rites, *divuala* par « téléstérion », etc. (1). Mais passons : « société secrète », « secte »... sonnent plus moderne et sont déjà consacrés par l'usage.

Le *khimba* serait donc un phénomène d'ordre totémique, en tant que consécration indirecte et partielle (d'une catégorie de personnes, notamment de la jeunesse masculine) au grand Protecteur du clan, le *Nkisi tsi*, Esprit du sol. Tout comme les véritables chefs coutumiers, qui anciennement détenaient leur autorité du *Nkisi tsi*, faisaient leur temps de probation dans un *divuala*, renaissaient d'une mère spirituelle, portaient des lignes en *phezo*, prenaient un nom nouveau, après qu'on leur eût roulé un sceptre sur le corps (cfr. la double statuette qu'on roule sur le corps des Bakhimba lors de l'initiation), ainsi les membres de la Société secrète, par des cérémonies analogues, sont voués, quoique temporairement et médiatement, au même grand esprit (2). Seulement, comme le grand Protecteur du clan est rangé parmi les *Bakisi* et que l'objet immédiat du culte chez les Bakhimba est un fétiche dans le sens vulgaire, nous jugeons plus pertinent et plus conforme à la pensée de nos indigènes de rattacher le *khimba* à l'ensemble de leurs croyances et pratiques superstitieuses.

Ainsi, pour être bref : le *khimba* du Mayombe, tel qu'il

(1) Cfr. Le Mystère chrétien et les Mystères païens, dans l'ouvrage très documenté du savant P. L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ, sa Personne, son Message, ses Preuves*, II, p. 535, Beauchesne, Paris, 1929.

(2) Voir aussi le *mbele tulendo*, dont il est question dans le dicton sur « la belle-mère Kongo ». Cfr. encore le *Muro del re di Congo*, l'enceinte de l'ancien *Kimpasi*, dont parle CAVAZZI, cité par le P. VAN WING, *o. c.*, p. 81.

nous est connu, est une association temporaire, ayant des rites occultes et des observances superstitieuses en l'honneur de *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, figuré par le fétiche *Thafu Maluangu*, sous le haut patronage du *Nkisi tsi*, pour la formation et la probation des jeunes gens, la lutte contre les ensorceleurs et l'amusement des concitoyens.

C'est, avant tout, une institution fétichiste. Dans quel sens il faut entendre cette manifestation de nkisiisme, quelle place elle occupe dans le système religieux de nos peuplades Bakongo, cela ressort avec quasi-certitude de ce qui a été dit, spécialement dans les deux chapitres des croyances.

Le *khimba* est aussi, par essence, une initiation « secrète ». Déjà les dieux de l'antiquité grecque et romaine avaient leurs « mystères », leurs initiés, leurs rites, leur doctrine secrète, leurs réunions nocturnes. Or, plus nombreux sont les initiés, plus il est à craindre que le secret ne soit divulgué. De là, les sanctions prévues, comme chez les Bakhimba, contre ceux qui trahissent le secret. C'est ainsi que le *khimba* est toujours resté entouré de mystère.

Malgré que par nos révélations, mes informateurs et moi, nous ayons grandement offensé les *Thafu* et les *Mbumba*, voire les *Nkisi tsi*, nous n'avons pas été inquiétés par les *bandoki*, ni ressenti les effets de la colère des fétiches!... Cette objection, cependant, ne dérouterait pas les indigènes : c'est tout simplement, diraient-ils, que nous avons un fétiche plus puissant que les leurs. A quoi je répondrais par un de leurs proverbes : « C'est vrai, vous êtes comme *Wedi Nyimi*, *kabèlanga nkanu ko* : Feu le nigaud (qui) ne sait pas perdre la palabre..., vous avez toujours raison! »

La Société secrète et notre action civilisatrice.

Une autre question peut se poser ici : quelle est la position de la Société secrète vis-à-vis de la civilisation, plus spécialement vis-à-vis de l'évangélisation?

Le paganisme, en soi, est quelque chose de négatif : la négation, du moins pratique, de Dieu. Aussi, là où il est le maître incontesté, il ne connaît ni prosélytisme ni sectarisme. Mais, dès qu'il sent son règne chanceler, il se redresse, devient combattif, cherche des tactiques, se défend ou attaque. C'est la réaction, inévitable, qui se réfugie ou prend corps, dans telle ou telle organisation secrète. Ainsi en fut-il, dans les circonstances données, de toutes les confréries fétichistes, anciennes ou renouvelées, comme de tous les mouvements d'illuminés, qui visent à mettre l'Européen à la porte.

Tant que les idées païennes prédominaient dans le pays, tant que la Secte des Bakhimba, insuffisamment connue, passait pour une drôlerie des *basenzi*, on n'y voyait aucun danger. Mais, par la suite, à mesure que l'occupation et les principes de la vraie civilisation progressaient, pénétrant dans les hameaux les plus reculés, le choc devait se produire fatalement. La société secrète, voyant son incompatibilité avec les « choses de Dieu » et la nouvelle morale, se montrait de plus en plus méfiante, si pas hostile. La religion, en effet, condamne la superstition, le dérèglement des mœurs, l'injustice, les pratiques barbares. Par contre, le *khimba* est basé sur le fétichisme, il le professe et l'entretient; il donne lieu à des scènes de libertinage effronté; il est une occasion d'escroqueries presque continuelles et de vengeances terribles; il ne fait qu'un avec tout ce que nous venons abolir au nom de la loi divine et de la dignité humaine. Par la force des choses, il devient donc notre ennemi juré.

C'est ce que le R. P. De Lodder a mis en relief pour la région de *Kionzo*, dans ses citations de l'édition néerlandaise de nos « Bakhimba » (1). C'est aussi ce que le P. Van Wing a dénoncé, en termes non équivoques et preuves à l'appui, pour le *Kimpasi* des Bakongo : « le *Kimpasi*, dit-il, me paraît être un peu de tout, mais sans aucun doute, c'est

(1) *Onze Kongo*, 3^e année, p. 558.

une école de danses obscènes et de lubricité épouvantable », etc. (1). C'est, enfin, ce qui se vérifie encore davantage peut-être pour d'autres confréries, comme celle des *Bukakanzi* : « l'initiation des Baluba à cette confrérie en fait des anthropophages » (2); comme le *Nebili* de l'Uele et la secte d'introduction plus récente (qui a cependant des liens de parenté avec le *Nebili*), le *Mani*, alias *Muyaka* (3).

Au Mayombe, nous avons vu des catéchuménats se vider, parce que les jeunes gens s'enrôlaient chez les Bakhimba... des chefs prêcher l'abandon de « la prière » et inaugurer le *khimba*, afin de contrecarrer l'influence de la Mission et d'arrêter les progrès de l'évangélisation. On pouvait croire que les Bakhimba étaient en voie de s'éteindre; puis, à un certain moment, on constatait partout une recrudescence de l'ancienne coutume. C'était comme si le nouveau régime n'existait pas..., avec la seule différence que les patrons de la secte, devenus plus insolents, défiaient le Blanc de toucher à leur *divuala*. Moi-même j'ai visité, entre autres, un de ces campements dans la forêt, composé de deux chimbecks et d'un hangar : on pouvait y loger une trentaine de jeunes gens; et il y avait, dans un rayon de vingt minutes, cinq de ces *mavuala*. Dans toute la région, car partout il y avait des Bakhimba, on entendait les femmes chanter leurs airs plaintifs, de peur d'être surprises à l'improviste, et mises à l'amende par les adeptes de *Mbumba*. Des chefs de village et de vieux oncles maternels, qui se chargeaient de faire entrer leurs subordonnés et leurs neveux dans la secte, avaient proclamé bien haut que, afin d'empêcher les gens d'aller à la Mission, ils feraient chez eux un *khimba* général, de toute la jeunesse, y compris les jeunes gamins et les gamines : *Ndimana zungisa matoko moso...*, *bana boso ba baba-*

(1) O. c., p. 77 et passim.

(2) P. COLLE, dans *Les Baluba*, t. II, p. 530. Collection de Monographies ethnographiques, A. Dewit, Bruxelles, 1913.

(3) Voir Annexe I.

kala, tè yi bana bandumba boso, si bamàna biala ba-Kongo ayi ba-Ntenda! Et ils avaient tenu parole.

Maintenant, quelle a été l'attitude des agents de l'Etat et autres coloniaux à l'égard des Bakhimba? Pratiquement..., soit impuissance ou nonchalance, soit parti pris ou plutôt ignorance (excusable, il est vrai, à cette époque-là), l'Administration et les autres ont laissé faire : coutume indigène! que voulez-vous? Indirectement « on » est allé jusqu'à encourager les Bakhimba, en les invitant à venir exhiber leurs danses dans tel poste de Blancs : aux yeux des Noirs, c'était un encouragement non ambigu.

Hâtons-nous d'ajouter que, depuis lors, on a fait du chemin : mieux avisée, pour ce qui regarde le danger qu'il y a dans la grande féticherie, l'Administration coloniale semble avoir mieux compris son rôle d'aider au relèvement moral de la race, et s'est efforcée plus d'une fois d'arrêter, ou même d'enrayer des mouvements pseudo-mystiques, contraires à notre action civilisatrice. D'un autre côté, par suite de l'extension de l'apostolat missionnaire et de l'évolution des idées, les grands *Bakisi* étant détrônés, les grands rites païens sont peu à peu tombés en désuétude. Est-ce le commencement de la fin, le crépuscule des dieux? Le résultat acquis sera-t-il durable? Espérons-le. Mais, ne nous faisons pas illusion : un jour ou l'autre la bête peut sortir de sa léthargie. Soyons sur nos gardes.

Nous ne sommes pas pessimiste : cette étude, purement objective, le prouve suffisamment... Rappelons seulement qu'il existe des sociétés secrètes partout, les unes plus dangereuses que les autres. Alors, l'esprit d'insoumission et de bolchevisme, qui menace de gagner aussi une certaine classe de Noirs, à commencer par les serviteurs ou anciens serviteurs des Européens, ne pourrait-il pas, grâce surtout aux grandes facilités de communication, opérer un jour la fusion d'aspirations similaires et en accentuer en même temps le caractère immoral et séditieux?

Le *Mani* est un exemple typique d'adaptation au milieu;

nous en reparlerons. En voici un autre, non moins suggestif: il y a quelques années, sur tout le Moyen-Congo et jusque Stanleyville, il existait une vaste société, parfaitement organisée, de secours mutuel pour Noirs soi-disant civilisés, dont le but principal consistait à se procurer mutuellement des femmes, ne fût-ce que par occasion et à titre de prêt... On sait également qu'en ces derniers temps, sur différents points de la Colonie, le Gouvernement a eu affaire aux menées sournoises de quelque organisation suspecte, ou à la révolte ouverte fomentée par quelque maître-féticheur... Autant de leçons qu'on fera bien de mettre à profit.

Nous ne sommes pas encore à la veille d'une révolution générale (!), mais n'est-il pas plus sage de prévenir que... de payer les pots cassés? Car il est probable qu'au Congo, aussi bien qu'en Chine, par exemple, la haine de l'Européen engloberait tout ce qui est étranger..., comme dans certaines contrées du Haut, naguère insoumises, elle englobait tous les Blancs et tous ceux qui portaient un pagne d'étoffe européenne!

ANNEXE I.

RAPPORT SUR LA SECTE DES « MANI »

telle qu'elle existait à Boma en 1916-1917,
suivi de notes sur les « Mani » de Léopoldville, le « Tshimani »
du Kasai, le « Lukusa » du Kwangu et le « Kibanguisme ».

Origine du Mani.

La secte de « Mani » est originaire de la tribu des Azande (Uelé). Elle est consacrée à l'Esprit *Mani* ou *Yende*, esprit mâle qui a comme femme *Ndasu*.

Dans l'Uelé la secte s'est mêlée plus ou moins à la secte des *Nebeli*, qui vient des Mayogo ou des Mangbetu, et à celle des *Mbanga*, qui paraît être originaire du Lado. Ces sectes se trouvent répandues dans tout l'Uelé, avec prédominance de l'un ou de l'autre élément, suivant la tribu ou la contrée.

A Boma, Matadi et dans d'autres centres, c'est surtout le Mani qui s'est implanté et qui tend à se propager rapidement. Dans son nouveau champ d'action, cette secte indigène a nécessairement dû laisser tomber beaucoup de ses pratiques en désuétude, tandis que d'autres ont été habilement modifiées selon les circonstances et adaptées au milieu, ainsi que l'étude qui suit le fera suffisamment ressortir.

But de la secte.

Le but est triple : se préserver de tout mal ; se procurer du bien-être, tant matériel que moral ou... immoral ; et nuire à ses ennemis.

1° Se préserver de tout mal : en effet, les adeptes de

Mani se proposent d'écarter les mauvais génies, de leur interdire l'entrée de la case ou du lit, de se prémunir contre leurs mauvais coups en route, de défendre leurs biens et leurs plantations contre les ennemis.

2° Se procurer du bien-être matériel, surtout : a) la force des muscles et la santé du corps, la guérison des maladies...; b) les richesses, et pour cela tous les moyens sont bons, les moyens honnêtes, tels que le travail et le commerce, comme les moyens déshonnêtes, tels que le vol, la prostitution, l'adultère. C'est ainsi que la plupart des femmes publiques font partie de la secte, se munissent de leurs amulettes, s'en revêtent et en cachent d'autres soit dans le lit, soit en terre à proximité de la demeure de leur complice, afin de se garantir contre toute maladie dans l'exercice de leur métier dégradant, et d'en retirer de plus grands bénéfices. C'est ainsi encore que les boys malhonnêtes ont hâte de se faire membres de la secte, afin de pouvoir détourner impunément, à l'insu de leur maître, les objets et l'argent que leur cœur convoite. Que si une palabre venait à surgir avec leur Blanc, ils sont convaincus que, grâce à Mani, elle n'aura pas de suite.

3° Nuire à ses ennemis : les initiés disposent d'une quantité de plantes qui peuvent occasionner la maladie ou la mort de ceux auxquels ils en veulent, et ils invoquent Mani pour qu'il se charge de leurs vengeances.

Cérémonies d'initiation.

Le candidat, d'abord, est présenté en séance secrète, au grand-maître (ou grande-maîtresse), assisté de quelques autres *banyengbe* (c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux). On discute ses qualités et ses intentions, et si l'on a des raisons de croire qu'il ne trahira pas le secret, on convient du jour de son initiation.

Au jour et à l'heure fixés (la cérémonie se passe d'ordinaire le soir), grand-maître, chefs secondaires et simples

banyengbe d'une même section se réunissent en un endroit où il y a de l'eau en quantité suffisante, soit près d'un ruisseau ou d'un marais. Cet endroit s'appelle *ibele*. Chaque section a son *ibele*. Au-dessus de l'eau on a fait un toit rudimentaire en feuilles de palmier. Dans l'Uelé c'est un véritable toit de case indigène, de deux à trois mètres de longueur, reposant sur des piquets, au-dessus d'un mince ruisseau. Tout près de là se trouve la case où la nourriture sacrée, le *sungba* dont il sera question plus loin, doit se préparer. A côté ou en face, une case divisée par une paroi en deux compartiments, dont l'un sert de temple de *Yende*, ou Mani, qui y est exposé sur un socle, et l'autre de sacristie, où l'on garde le monceau de braises provenant du bois qui a servi à préparer le *sungba*. C'est aussi devant ces braises sacrées que se commettent les ignominies qu'on lira (p. 227) à propos du *nenzula*.

La réunion d'initiation se tient vers 7 ou 8 heures du soir.

Pour la cérémonie, tous les assistants doivent se déshabiller et ne peuvent garder qu'un lambeau d'étoffe passé entre les jambes, le *mondinda*. Cette prescription oblige les femmes aussi bien que les hommes. Quand tous sont présents, on donne le signal d'ouverture.

Ici (non dans l'Uelé, paraît-il), on met une corde au cou du candidat, son *tata* et sa *mama*, père et mère qui doivent l'engendrer à la vie nouvelle, tenant leur *muana*, enfant, par la corde, le conduisent dans l'eau, l'y plongent jusqu'au-dessus de la tête, et, tout en chantant *mpo ya kukumisa Mani*, en l'honneur de Mani, le tirent sous le toit. Pendant ce temps le grand-maître se tient caché à proximité de l'endroit, dans un bosquet ou dans les grandes herbes, et pousse des cris lugubres et mystérieux : *fum! fum!*... Il est l'organe de Mani en colère! Aussi longtemps que ces cris persistent, Mani n'est pas satisfait, et le patient doit passer et repasser sous l'onde salulaire..., jusqu'à ce que les cris cessent. Alors le néo-

phyte peut sortir du bain, mais, dépouillé du vieil homme, il doit laisser son *mondinda* comme offrande à Mani.

Il se revêt de ses habits et, très respectueusement, vient se mettre devant l'auguste assemblée : le grand-maître (ou la cheffesse), les nouveaux père et mère et les anciens disciples de Mani. Pleins de sollicitude, ils lui font de paternelles recommandations et lui disent en substance ce qui suit : « Mani est grand. Mani surpasse Dieu (*Nzambi*). N'en parle jamais qu'avec respect. Ne parle jamais de tout ce qui concerne Mani aux *ngburu* (tous ceux qui ne font pas partie de la secte), pas même au Père (missionnaire), même en confession. Le Mani est bon : il n'y a donc pas lieu de s'accuser de ces choses-là en confession. Si tu dévoiles les secrets de *Mani*, soit au Père, soit aux *ngburu*, tu seras atteint d'une maladie incurable!... Respecte les adeptes de Mani. Si tu es fâché contre un des nôtres, ne le montre pas du doigt, de peur qu'il n'en tombe malade, mais tu peux bien faire ce geste spécial vers un *ngburu* qui t'aurait offensé et que tu hais dans ton cœur... Tu ne mangeras pas de mets prohibés : ni antilopes, ni crabes, ni buffles, etc... Si tu observes fidèlement toutes ces prescriptions, tu vivras cent ans (sic). »

Ensuite le néophyte doit prêter serment, que, quoi qu'il puisse lui arriver, jamais il ne révélera les secrets de Mani aux *ngburu*, pas même au Prêtre en confession, et qu'il accomplira minutieusement toutes les prescriptions de la secte.

Si le candidat est un petit enfant, c'est la mère, préalablement initiée elle aussi, qui doit porter son enfant par l'eau.

Agapes.

Après chaque séance d'initiation on se rend à la demeure de l'un ou l'autre *nyengbe*, où un repas est offert à tous ceux qui sont présents. Les frais en incombent aux *tata* et aux *mama* des nouveaux initiés.

L'unique plat permis en cette occasion est le mets sacré appelé *sungba*. Ce mot désigne proprement une graine oléagineuse, qui se trouve dans les forêts de l'Uelé; de là le nom donné à tout le plat dont l'ingrédient essentiel est le *sungba*. Le pseudo-*sungba*, tel qu'on le prépare ici à Boma, est une purée dans laquelle l'arachide remplace le *sungba* véritable; on y ajoute plusieurs plantes, entre autres la plante appelée *elanga*.

La femme qui prépare ce mets doit avoir passé la nuit précédente toute seule et sans avoir eu aucune relation sexuelle avec son mari ou qui que ce soit.

Le *sungba* se prépare dans une casserole « ad hoc », qui ne peut être affectée à aucun autre usage.

Avant de toucher l'aliment sacré, tous les convives doivent s'oindre d'huile d'arachide : la nuque, le front, les joues, les coins extérieurs des yeux, et parfois le nez.

Cette première cérémonie finie, le président grand-maître prend un peu de cette précieuse purée entre l'index et le médium, et la dépose délicatement sur la langue des communicants assis tout autour de la table, tandis que chacun des Mani tient les mains étendues horizontalement, de peur qu'une parcelle de la nourriture sacrée ne tombe à terre. D'ailleurs le grand-maître a eu soin de leur recommander une extrême prudence : « Quand les chrétiens vont à communion, ne prennent-ils pas toutes leurs précautions pour éviter que l'hostie ne tombe? » et de les menacer des peines les plus sévères, si la moindre parcelle venait à toucher la terre.

Ces peines, en effet, sont sévères à l'excès : celui qui a beaucoup d'argent devra payer cinquante, voire cent francs; celui qui s'est acquis un nom de chef perdra son titre et sera dégradé; et s'il n'est susceptible d'aucune de ces peines, soit à défaut d'argent, soit à défaut de titre, il aura à subir les plus rudes châtiments à l'écart dans la forêt ou dans la brousse.

Les hommes qui au cours de la nuit précédente ou de

la journée ont eu des relations avec une femme, et inversement les femmes dans un même cas, ne peuvent recevoir le mets sacré des mains du grand-maître, mais doivent venir le prendre dans une assiette.

Après la consommation bien respectueuse de cette première portion de *sungba*, le restant est partagé et consommé en commun, comme une nourriture ordinaire.

Bière ou vin sont la boisson ordinaire en ce genre de réunions à Boma : c'est *tata* et *mama* qui paient.

Initiation aux grades supérieurs.

Jusqu'ici, il a été traité des cérémonies nécessaires pour faire votre entrée dans la secte.

Après que vous aurez assisté plusieurs fois aux réunions secrètes, et si les anciens vous jugent digne de toute confiance, ils vous proposent de pénétrer plus avant dans les mystères de la secte, moyennant paiement de quinze à vingt francs, ou même davantage, suivant vos moyens. Alors, au cours d'une réunion tenue dans la maison du grand-maître, vous pourrez contempler à loisir la statuette en bois de *Yende*, par laquelle le grand Esprit se plaît à multiplier ses bienfaits, et, une fois pour toutes, vous lui adresserez votre prière et lui exprimerez dans l'intimité tous les désirs de votre cœur. Vous poserez donc le coude droit sur la table, en soutenant le menton par la main, tandis que vous regarderez le fétiche que le grand-maître a placé à côté de votre bras droit. Seulement la statuette ne sort pas de la boîte dans laquelle on la conserve...

Votre prière terminée, le grand-maître vous certifiera que Mani vous comblera de ses grâces les plus variées et les plus insignes, donnera une heureuse issue à toutes vos affaires, protégera votre santé, et que vous vivrez... au moins cent ans!!

Quand vous aurez fait ce nouveau pas, votre *tata* et votre *mama* vous instruiront, car c'est leur devoir, des forces curatives ou malfaisantes de plusieurs plantes Mani, et

vous indiqueront la manière de les préparer et de s'en servir.

Désirez-vous vous élever encore en dignité, devenir vous-même maître ou grand-maître et posséder le précieux *Yende* ? nouvelle réunion, nouveaux frais. Plus vous payerez, plus vous obtiendrez de pouvoir. Il y en a qui ont payé jusqu'à cent et deux cents francs. Alors vous recevrez un nom correspondant. Si vous parvenez au grade de grand-maître, vous pourrez prier votre fétiche quand vous voudrez, tout en le tenant respectueusement devant vous. Les honoraires sont remis au grand-maître, qui d'ordinaire les partage avec les *tata* et *mama* du nouveau chef.

Ceux qui ont acquis le grade de maître possèdent l'un des cinq pouvoirs suivants, tandis que les grands-maîtres, tels que *Ndakua*, *Uwiza*, *Ngai*... ont les cinq ensemble.

Divers pouvoirs.

1° Le *nguwu* ou *ngarangba*, pouvoir du serpent. Grâce à ce pouvoir ils s'entretiennent familièrement avec les serpents et s'en servent comme ils l'entendent, tant des mâles que des femelles; ils les envoient mordre ceux qui ne leur plaisent pas, et voler chez ceux dont ils convoitent les biens. Ils les appellent de leurs flûtes et autres instruments sacrés, et les reptiles se laissent charmer, sortent de leur cachette, s'enroulent autour de leur patron, viennent le caresser de leur tête et écoutent attentivement sa voix, quand il leur donne ses ordres.

2° Le *nsamu*, pouvoir de l'Arc-en-ciel (*kelema*, *mangueta*). L'idée générale qu'on se fait de l'Arc-en-ciel est : un serpent géant hermaphrodite, qui réside dans l'eau ⁽¹⁾. Celui qui veut se servir de son *nsamu* fait naître dans celui qu'il poursuit de sa haine un violent désir d'aller se baigner dans le fleuve ou dans la rivière. Dès que l'individu arrive au bord de l'eau, il est comme fasciné, perd les

(1) Voir : Croyances, p. 170 et Annexe II.

sens..., et une force irrésistible l'attire dans le gouffre qui est le village des êtres mystérieux qu'on dit être des Arcs-en-ciel. Ceux-ci alors, sur l'ordre du maître, s'amuse à torturer le malheureux, pour le remettre ensuite sur la rive, ou quelquefois ils le tuent tout simplement... Lorsque le premier sergent du fort de Shinkakasa (lisez : *Kikhākasa*) s'est noyé dans le fleuve, la rumeur publique voulait qu'il avait péri de cette façon, par les maléfices d'un sergent-major, grand-maître de la secte, qui était en dispute continuelle avec lui.

3° Le *mangbe*, pouvoir du tonnerre ⁽¹⁾. Celui qui est muni de ce pouvoir provoque un orage quand bon lui semble, et appelle le tonnerre quand et où il le désire, soit pour nuire, soit pour guérir... On rapporte que, le 18 novembre dernier (1916), à Mboma Mungua, un homme ayant une grande plaie à la jambe vint s'asseoir tout près du marais pendant un orage : un maître Mani, invité à cet effet, fit tomber la foudre sur la plaie, qui à l'instant même disparut complètement! Le lendemain 19, également à Mboma Mungua, dans une réunion de Mani, l'un d'eux proposa d'appeler le tonnerre sur la maison où ils se trouvaient : ce n'est que sur les instances de maîtres étrangers, présents à la réunion, qu'on y a renoncé!!

4° Dans l'Uelé il existe un quatrième pouvoir, qu'il serait difficile d'exercer dans les centres européens: le pouvoir du léopard, qui permet de blesser ou de tuer impunément un ennemi ⁽²⁾.

5° Le pouvoir de connaître les choses cachées et de voir à distance, avec une perspicacité surhumaine. Un matin, de bonne heure, le chef Mani se présente devant *Yende*, lui fait ses révérences, lui adresse sa requête..., et le fétiche, alors, lui révèle les choses les plus secrètes. On dit que,

(1) Cfr. les *vena nkuba* du Kasai, Annexe II, 3° légende, en note.

(2) Cfr. le *ngo khitu*, p. 208.

dans l'Uelé, ce bon *Yende* pousse la condescendance jusqu'à daigner quitter son socle pour venir causer avec son serviteur... C'est ainsi, par exemple, que des femmes de soldats, dont les maris sont à la guerre, vont consulter *Nangai*, afin de savoir si l'absent est encore en vie et s'il reviendra indemne : *Nangai*, alors, prend son fétiche dans les deux mains et, après l'avoir prié et interrogé, donne la réponse, moyennant une rétribution de cinq à dix francs. Il paraît même qu'une de ces adeptes de Mani converse tous les jours par ce nouveau T. S. F. avec son mari, grand-maître aussi, qui fait la campagne au Tanganyka!

Toutes ces merveilles, le néophyte les apprend de la bouche des anciens, surtout de son *tata* et de sa *mama*, lors de son initiation, ou à d'autres réunions, et s'il se montre incrédule quant à l'un ou l'autre pouvoir prodigieux, on lui fournira les preuves... Au jour et à l'heure fixés il doit se rendre, seul, chez tel grand-maître à son domicile, ou bien en un lieu caché, dans la forêt ou la brousse. Là, le grand-maître sort sa petite statuette, fait ses invocations, siffle... et voilà les boas et autres serpents plus petits, qui déjà s'approchent; un des plus grands s'enroule tout autour du sceptique, allonge la tête et la langue fourchue jusqu'à le toucher presque, à la bouche, et menace de le mordre...; pris d'épouvante, le malheureux pousse un cri : Je crois!... Le maître, lui, après s'être diverti encore quelque temps avec ses frères reptiles, les congédie gracieusement. La preuve, non moins que l'épreuve, a été concluante!

Variantes.

Dans l'Uelé, pendant que le néophyte passe et repasse dans l'eau, le grand-maître *Ndakua* se tient assis dans la case, où lui et *Ndasu* la « femme de *Yende* » préparent le *sungba*; c'est de là qu'il crie, se servant pour cela d'un petit instrument en bois : *fum! fum!*... jusqu'à ce qu'il veuille bien permettre au nouvel adepte de sortir du bain (sans « sortie de bain »).

Lestement, celui-ci se revêt de ses habits, et sans tarder on commence les agapes, d'après le cérémonial décrit plus haut. Après le repas, tous les assistants s'enduisent d'huile de *sungba* : le front, la poitrine, les jambes, les bras et les mains, et les reins. Puis, on retourne le pot qui a contenu le mets sacré et le grand-maître donne son instruction. Il va de soi que dans les régions où le missionnaire n'est pas connu, aucune mention n'est faite du Père, ni de la confession. L'allocution terminée, *Ndakua* siffle un coup dans son *filili* sur la tête du néophyte, et la cérémonie est finie, sans frais pour la recrue.

Toujours dans l'Uelé, le néophyte ne doit pas prêter serment de fidélité : les vives recommandations de *Ndakua* lui suffisent.

Il ne reçoit pas non plus un nom de *djamba*. Après son initiation il retourne chez lui et se procure de quoi « s'acheter un nom ». Dès que ses moyens le lui permettent, il revient chez *Ndakua* et s'achète un nom Mani, par exemple *Warikenge*, *Ngawu*, etc... Ensuite le grand-maître le conduit dans la case de *Yende* et lui dit : « Si tu souffres, si tu as des palabres, si tu désires obtenir des richesses..., viens, le matin, au premier chant du coq, saluer le grand *Yende*, et expose-lui tout ce que ton cœur souhaite ».

Si le nouvel adepte est un homme, *Ndakua* lui donne l'occasion de commettre les infamies dont il sera question plus loin, avec *Ndasu* la « femme de *Yende* », ou avec toute autre que le grand-maître désigne. Enfin, il lui apprend encore les vertus nocives ou curatives de telle et telle plante.

Quand il disposera de l'argent nécessaire, le néophyte fervent ne manquera pas de faire l'acquisition d'une miniature de *Yende*, mesurant cinq ou six centimètres, qu'il pourra désormais invoquer à part lui.